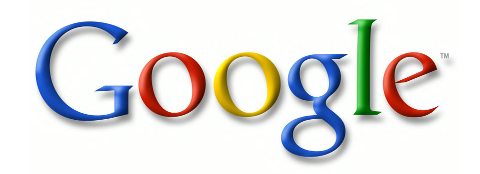
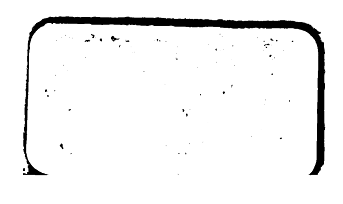





FORTUNA JUVAT



HISTOIRE
D'ESTÉVANILLE
GONZALEZ.



Ils me jetèrent à coups de poing de mon âne en bas.

Liv. I Ch. III

...nouguet del *Manceau Sc.*

HISTOIRE D'ESTÉVANILLE GONZALEZ,

SURNOMMÉ LE GARÇON DE BONNE HUMEUR.

PAR LESAGE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ GENETS JEUNE, LIBR., RUE DAUPHINE, N° 14.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

1821.



AVANT-PROPOS.

Voici un nouvel aventurier espagnol que je présente aux Français. J'espère qu'ils voudront bien agréer ce présent, et qu'ils ne me sauront pas mauvais gré de leur faire connaître le seigneur Estévanille Gonzalez, surnommé *le garçon de bonne humeur*. Il écrivit lui-même et publia son histoire à Anvers en mil six cent quarante-six. Il la dédia au duc d'Amalfi, alors général des armées de sa majesté catholique dans les Pays-Bas; et il paraît, par son épître dédicatoire, qu'il était officier de la maison de ce seigneur.

Je n'ai pas traduit littéralement mon original, où il y a bien des choses dont le génie français ne s'accommoderait pas. Je les ai supprimées et remplacées en même temps par d'autres que j'ai tirées tant de mon propre fonds que de plusieurs au-

teurs castillans. J'ai pris, par exemple, du livre intitulé *Relaciones de la vida del escudero Marcos de Obregon*, plusieurs aventures que j'ai jugées propres à faire honneur au héros dont je donne ici l'histoire, et qui, je crois, ne réjouiront pas moins les lecteurs français qu'elles ont diverti les Espagnols.

Au reste, cet ouvrage ne doit pas être agréable par la nouveauté seulement; ce n'est point un tissu de fictions en pure perte pour les mœurs; on y trouve des caractères et des leçons de morale cachées sous des images riantes. Enfin il est parsemé de traits gais et de censures vives dont toutes les nations peuvent profiter.

HISTOIRE D'ESTÉVANILLE GONZALEZ.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Quels furent les parens d'Estévanille, et quelle éducation ils lui donnèrent.

Ne craignez pas, lecteur mon ami, qu'à l'exemple de Stace, qui débute dans sa Thébaïde par le ravissement d'Europe, lequel fut la première cause de la fondation de Thèbes, je commence l'histoire de ma vie par vous apprendre quels étaient mes aïeux dans le temps du roi Pélage. Je ne prendrai pas les choses de si loin; je serais même assez embarrassé s'il me fallait parler de mes deux grands-pères, dont je

n'ai jamais eu qu'une connaissance très-confuse. Pour mon père et ma mère, je les ai parfaitement connus, et je vous dirai qu'ils se mêlaient tous deux de métiers bien différens. Ma mère ne s'occupait qu'à mettre les hommes au monde, et mon père qu'à les en ôter. Je suis donc, comme Socrate, fils d'une sage-femme; et le seigneur Estévan Gonzalez, mon père, était un vénérable docteur en médecine.

Après avoir pris le bonnet dans l'université d'Alcala, il choisit la ville de Murcie pour le lieu de sa résidence, et il y alla faire ses essais, qui furent si heureux, qu'il devint en moins de deux années le médecin à la mode, quoique sa pratique ne fût pas nouvelle; car il suivait en aveugle les règles des anciens. Aussi, quand ses malades mouraient entre ses mains, ce qui n'arrivait que trop souvent, il disait que ce n'était point sa faute. Un jour il fut appelé à un accouchement difficile, où ma mère opéra sous ses yeux d'une manière si adroite, qu'il en fut enchanté. Elle était encore jeune et jolie; il l'épousa, et je devins le premier fruit de leur mariage. Trois

ans après, ils eurent une fille, qui fut tenue sur les fonts de baptême par un gentilhomme des environs de Murcie, et par une dame qu'il aimait; et on la nomma *Inesille*, nom qu'elle a rendu très-fameux, ainsi que vous le verrez dans la suite.

Comme les femmes de médecins meurent ordinairement avant leurs maris, mon père perdit la sienne avant que j'eusse atteint ma neuvième année. Il me mit en pension chez le plus habile maître d'école qu'il y eût dans la ville; et ce maître m'enseigna les principes de la langue latine. J'étais déjà capable d'entrer en troisième à l'université de Salamanque, où l'on parlait de m'envoyer achever mes études, lorsque mon père, étant tombé malade, se traita lui-même, suivant les préceptes d'Hippocrate, et nous laissa bientôt orphelins ma sœur et moi. On nous donna pour tuteur maître Damien Carnicero, mon parrain, frère de ma mère, et le plus fameux chirurgien de Murcie.

Mon oncle, s'imaginant que je ferais mieux d'embrasser sa profession que celle de mon père, qui, tout accrédité qu'il

avait été, n'était pas mort riche, me fit quitter mon maître d'école, et me prit chez lui en apprentissage. On m'obligea d'abord, comme on fait tous les apprentis, à balayer la boutique, à tirer de l'eau du puits, à laver le linge à barbe, et à faire chauffer les fers pour friser et redresser les moustaches. J'entrais alors dans ma quatorzième année. J'étais un éveillé, un gaillard; ce qui me fit surnommer *le garçon de bonne humeur*.

Au bout de deux mois, on m'apprit à manier le rasoir; et, pour mon coup d'essai le hasard me livra un pauvre mendiant qui se présenta pour être écorché par charité. Mon oncle et son *frater* venaient de sortir: si bien, que j'étais seul dans la boutique. Je fis asseoir le misérable sur une vieille escabelle réservée à ces sortes de gens; je lui passai autour du cou un torchon plus noir que la cheminée; après quoi je lui savonnai si rudement les joues, le nez, la bouche et les yeux, que je lui fis faire toutes les grimaces d'un vieux singe qui se voit tourmenté par son maître.

Ce fut bien une autre affaire lorsque je

vins à me servir du rasoir, qui, par malheur pour la peau du patient, se trouva si mauvais, qu'il enlevait plutôt la chair que la barbe. Mon petit seigneur, s'écria le malheureux, ne pouvant plus résister au mal que je lui faisais, dites-moi, je vous prie, si vous me rasez ou si vous m'écorchez? Je fais l'un et l'autre, mon ami, lui répondis-je; vous avez la barbe si épaisse et si rude, qu'il n'y a pas moyen de vous raser sans vous couper. Dans le temps que j'achevais une si belle besogne, mon parrain revint au logis. Dès qu'il aperçut la face de ce pauvre chrétien, toute balafrée, il eut envie de rire; néanmoins il garda son sérieux, et lui donna quelques pièces de menue monnaie pour le consoler d'avoir passé par mes mains. Apparemment que ce gueux eut soin d'informer tous ses camarades de ma façon de raser, car depuis ce jour-là aucun mendiant ne vint à notre boutique.

Cependant mon oncle me gronda et me défendit de raser jusqu'à nouvel ordre, pour me punir de m'en être si mal acquitté. Mais, comme on ne m'avait pas in-

terdit les ciseaux ainsi que le rasoir, on me permit un matin de faire les cheveux et les sourcils à certain écolier qui vint au logis pour cet effet. C'était le fils d'un marchand de drap. Mon parrain voulut être présent pour avoir l'œil sur moi et m'obliger par sa présence à faire les choses avec plus d'attention. Je m'y pris assez bien au commencement; je coupais les cheveux du jeune homme par étages, et tout allait le mieux du monde, lorsque, oubliant qu'il avait des oreilles sous ses cheveux, je lui en emportai la moitié d'une d'un coup de ciseaux. Il fit un grand cri, et mon oncle n'en sut pas sitôt la cause, qu'il me donna vingt gourmades, et pour le moins autant de coups de pied. Après cette petite correction, que je méritais bien, il pansa le blessé, et le mena lui-même à son père, auquel il représenta que c'était un coup d'étourdi dont il m'avait puni de manière qu'il m'avait laissé à demi-mort dans sa boutique. Le marchand, faisant réflexion que le mal était sans remède, se paya de ce que mon oncle lui dit, et me pardonna.

Je n'en fus pas quitte pour les coups que maître Damien m'avait donnés; il joignit à la défense de raser celle de couper les cheveux et de faire aucun acte chirurgique sous peine des étrivières; de sorte qu'il fallut m'en tenir à mes premières fonctions. Mais l'enchaînement des causes secondes fut tel, que je ne pus m'empêcher d'y contrevenir. Une après-dînée que j'étais seul avec mon parrain, il entra un homme de la hauteur de six à sept pieds, et qui avait un air de mauvais garçon : aussi était-ce un *valiente*. Ce Ferragus était déjà dans la boutique que le bout de sa rapière était encore dans la rue. Il avait les cheveux nattés, avec un chapeau retapé, et surmonté d'un vieux plumet feuille morte, et les deux crocs de sa moustache s'étendaient des deux côtés jusqu'aux tempes.

Je ne pus l'envisager sans frémir. Maître Damien, dit-il à mon oncle, redressez, je vous prie, ma moustache. Aussitôt mon parrain m'ordonna de faire chauffer les fers. Quand ils furent chauds, il fit asseoir le brave dans un fauteuil, et lui rajusta une de ses vigotes. Il se disposait à en faire

autant à l'autre, qu'il avait déjà abaissée pour la peigner, lorsque, entendant du bruit dans la rue, il ouvrit la porte de sa boutique pour observer ce que c'était. Il vit des gens qui se préparaient à se battre, et reconnut parmi eux un de ses meilleurs amis. A cette vue, il ne fut point maître de lui. Il courut au secours de son ami, laissant le spadassin dans l'état où il était, c'est-à-dire un croc de moustache en haut, et l'autre en bas.

La querelle dura si long-temps, que le brave, las d'attendre mon oncle, qui ne revenait point, se tourna de mon côté en me disant : Petit garçon mon ami, n'es-tu pas assez habile pour achever ce que ton maître a commencé ? Je fus piqué de la question ; et, m'imaginant que je ne pouvais, sans me déshonorer, répondre que non, j'eus l'effronterie de répondre que oui. Je fis plus : pour lui prouver que je ne me vantais pas à faux d'avoir le talent de savoir mettre la dernière main à une moustache, je tirai du feu un nouveau fer qui était tout rouge, et, l'appliquant sous le nez du spadassin, je lui brûlai la lèvre supérieure,

avec une partie de la vigote que j'avais si témérairement entrepris de redresser. Il poussa dans le moment un cri qui ébranla toute la maison; et se levant en fureur : Fils de cent boiucs, me dit-il, me prends-tu pour un saint Laurent ? En même temps il tira son effroyable épée pour me la passer au travers du corps; mais, avant qu'il pût exécuter son dessein, le fils de mon père enfila la porte, et détala si prestement, qu'en moins d'une minute il se trouva au bout de la ville; tant il est vrai que fuir est encore bien autre chose que courir.

Je me sauvai chez un mercier, qui était mon parent du côté de ma mère; et quand je me vis là bien en sûreté, je dis : Aille présentement le procès comme il lui plaira. Je racontai l'aventure au cousin, qui pensa crever à force de rire, lorsqu'en regardant le fer dont je m'étais si adroitement servi pour faire mon opération, et que j'avais encore à la main, il aperçut une poignée de poils de vigote poissés dessus, si longs et si roides, qu'on en aurait pu faire un goupillon. Je demeurai dans mon asile jusqu'au lendemain. Mon oncle, qui se dou-

tait bien que je m'étais réfugié chez le mercier, m'y vint chercher lui-même. Il me dit que le spadassin, après avoir jeté son feu, et vomi mille imprécations contre moi, s'était enfin laissé apaiser par les excuses qui lui avaient été faites. Je m'en retournai au logis avec mon parrain, qui devint insensiblement assez content de moi. J'appris à raser comme un autre, à bien couper les cheveux sans toucher aux oreilles, et à donner le bon air aux moustaches. Je parvins même à savoir saigner passablement. La première fois, à la vérité, que je voulus m'en mêler, j'estropiai un soldat. Ayant ouï dire qu'Hippocrate, dans son traité de la phlébotomie, recommande aux chirurgiens de faire une large ouverture, j'en fis une qui paraissait plutôt un coup de lance que de lancette : aussi le grivois en fut-il pour un bras.

Je ne pouvais être mieux que chez maître Damien Carnicero pour apprendre à devenir un bon boucher plutôt qu'un bon chirurgien; et je me suis cent fois étonné qu'il y eût des malades assez fous pour se mettre entre ses mains. Entêté de l'an-

cienne chirurgie, il en pratiquait trop scrupuleusement les préceptes. Il faut que je vous en raconte quelques traits pour mieux vous faire connaître quel homme c'était que mon oncle. Par exemple, quand il saignait, il coupait transversalement les vaisseaux, et les liait avec un cordon de soie, ou les cautérisait avec le fer rouge pour les barrer; des goutteux avaient-ils recours à lui, il leur piquait les jointures avec plusieurs aiguilles rassemblées en forme de brosse, et pour mieux piquer les écrouelles, il employait les pointes qui sont à la queue des raies.

Savez-vous bien de quelle sorte il arrêtait le saignement de nez? Il vous faisait une incision transversale d'un des angles du front à l'autre, ou bien deux incisions en croix de saint André, lesquelles occupaient toute la partie chevelue de la tête. Pour la goutte sciatique, il appliquait plusieurs cautères profondément sur les fesses, et en différens endroits des hanches et des cuisses. Il emportait une douleur de tête en mettant un fer rouge aux deux côtés du nez, aux tempes, aux joues, et sous le menton.

Enfin, le feu était son spécifique pour guérir toute sorte de maux. Il ne l'épargnait pas même aux hydropiques; il leur grillait le ventre et les cuisses. Il arrivait quelquefois qu'il avait affaire à des malades indociles, et qui témoignaient tant de répugnance pour le fer rouge, qu'ils ne pouvaient se résoudre à le souffrir. Alors mon oncle, s'accommodant à leur faiblesse, et comme s'il eût employé un remède plus anodin que le feu, leur brûlait la chair avec de l'eau chaude ou de l'huile bouillante, s'ils n'aimaient mieux la mèche soufrée, l'esprit-de-vin, la poudre à canon, le plomb fondu, ou le miroir ardent.

L'envie qu'avait mon oncle que j'apprisse un métier si agréable était cause qu'il me menait souvent avec lui pour me faire observer ses opérations, qui servaient moins à m'instruire qu'à m'effrayer. J'aurais senti tous les maux du monde, que je n'aurais eu garde de m'en plaindre, de peur d'éprouver ses remèdes. Maître Damien était chirurgien-major de l'hôpital de Murcie, et c'était là que j'allais ordinairement le voir griller ses malades. Un beau

matin, me trouvant seul auprès du lit d'un hydropique à qui l'on venait d'en donner de toutes les façons, et qui me demandait à cor et à cri quelques gouttes d'eau pour apaiser la soif qui le dévorait, je ne pus résister à ses instances, quoique j'eusse dû être inexorable. Je lui présentai un grand broc à moitié plein, qu'il saisit avec avidité, et qu'il vida tout net. Mais je ne lui eus pas sitôt procuré ce soulagement, qu'il lui prit une faiblesse qui le guérit radicalement de son hydropisie : il mourut. Je fus fâché d'avoir écouté ma pitié, puisqu'elle lui avait été si funeste; et néanmoins la douleur que j'eus de cet accident ne m'empêcha pas d'en profiter. Le défunt avait sous son chevet sa culotte, d'où voyant sortir les cordons d'une bourse, je me sentis tenté d'y porter la main, et la tentation fut si violente, que j'y succombai. Je tirai une bourse qui ne me parut pas vide; et, l'ayant promptement serrée dans ma poche, je sortis de l'hôpital, où je laissai le mort dont je venais d'hériter sans qu'il eût fait de testament en ma faveur.

CHAPITRE II.

Estévanille prend la résolution de quitter la chirurgie et d'aller à Salamanque achever ses études.

L'IMPATIENCE que j'avais d'apprendre en quoi consistait la succession imprévue que je venais de recueillir ne me permit pas d'aller loin sans la satisfaire. Je m'arrêtai au premier endroit qui me parut commode pour cela; je déliai les cordons de la bourse, dans laquelle je trouvai trente-cinq beaux doublons, aussi luisans que s'ils eussent été faits la veille, avec un petit papier qui enveloppait une bague, où il y avait un brillant que je jugeai devoir être de prix, quoique je ne me connusse point en pierreries.

Quel trésor pour un garçon qui ne s'était pas encore vu d'argent! Je crus ma fortune faite. Avec tant de richesses, dis-je en moi-même, je ne puis mieux faire que de me rendre au plus tôt à Salamanque

pour y achever mes humanités et faire un cours de philosophie. Je ferai là une figure de prince; il est plus à propos que je prenne ce parti que de continuer le vilain métier que je fais. Allons, abandonnons la chirurgie tant ancienne que moderne, et déterminons-nous à quitter Murcie dès ce moment. En effet, sans vouloir dire adieu à mon oncle, qui se serait sans doute opposé à mon départ, je me mis à l'heure même en chemin pour Salamanque.

Je suivis les bords de la Segura sans m'en écarter, jusqu'à ce que, me sentant fatigué, je m'arrêtai au village de Molina pour y passer la nuit. C'était déjà avoir fait quatre lieues; ce qui n'était pas peu de chose pour une première journée. Le maître de l'hôtellerie où j'allai loger, voyant arriver chez lui un voyageur à pied, sans barbe, sans épée, et très-modestement vêtu, jugea que je ne ferais pas une grande dépense dans sa maison. Dans cette opinion, il me dit d'un air familier : Mon gentilhomme, je ne vous crois pas fort chargé d'argent, et je m'imagine que vous vous contenterez bien ce soir pour votre souper d'un morceau de pain

avec un peu de fromage. Ce discours me choqua : Monsieur le maître, lui répondis-je en le regardant d'un œil fier, si je n'ai point d'argent, apprenez que j'ai de l'or. En achevant ces mots, je tirai de ma poche la bourse où étaient mes doublons, et je lui en montrai une poignée.

L'hôte parut très-surpris de cette exhibition. Il prit une de ces pièces, qu'il examina; et, ne pouvant douter que ce ne fût véritablement de l'or : Ah ! petit fripon, s'écria-t-il en posant le doigt sur son nez, vous avez volé votre père ! je vois bien qu'il vous a pris fantaisie de voyager, et que, pour faire plus gracieusement votre équipée, vous avez mis la griffe sur le magot du bonhomme. Vous vous trompez, lui dis-je, dans vos soupçons, mon père et ma mère ne vivent plus ; ces doubles pistoles que vous voyez m'ont été données par des oncles et par des tantes qui se sont cotisés pour me mettre en état d'aller à Salamanque, où je vais poursuivre mes études, que j'ai commencées à Murcie, où je suis né. Sur ce pied-là, reprit l'hôte, vos parens ont bien de l'imprudence de vous envoyer

ainsi tout seul, cousu d'or, et sur les mules de saint François, à quatre-vingts lieues de votre pays. Si vous m'en voulez croire, ajouta-t-il, vous continuerez votre route demain matin le long de la rivière jusqu'à Cruz de Caravaca, où vous ferez marché avec un muletier pour qu'il vous conduise à Ciudad-Réal, d'où vous vous rendrez de la même façon à Salamanque en cinq ou six jours.

Je remerciai mon hôte du bon conseil qu'il me donnait, et que je me proposai effectivement de suivre. Ensuite il fut question de souper. Je lui demandai quelles provisions il avait. Je n'ai que du fromage, me dit-il; mais j'ai pour voisin un riche villageois qui élève de la volaille qu'il envoie vendre à Carthagène; je vais acheter chez lui deux poulets, dont je vous ferai une excellente fricassée; avec cela vous aurez de bon pain et du meilleur vin de la Manche. Vous promettez beaucoup, lui répliquai-je. Je vous tiendrai parole, repartit-il; je sais bien que je parle comme tous mes pareils; mais je veux vous faire voir que du moins il y a dans un village

d'Espagne un hôtellier qui traite bien son monde.

Il est vrai que j'eus sujet d'être content de tout ce qu'il me servit, aussi-bien que de sa conversation. Il avait l'esprit fort réjouissant, et, contre l'ordinaire des hôteliers d'Espagne, il était honnête homme; ce qu'il me donna lieu de penser par les discours qu'il me tint pendant notre souper, car il se mit à table avec moi pour m'aider à manger mes deux poulets. Il me représenta tout en riant les précipices que je rencontrerais à Salamanque; et, sans trancher du précepteur de morale, il me conseilla de les éviter soigneusement. Le lendemain, lorsque je pris congé de lui, il me souhaita toutes sortes de prospérités, et me dit de l'air du monde le plus sérieux : Seigneur écolier, pour prévenir les périls où votre grande jeunesse peut vous engager, j'ai jugé à propos de vous faire ce présent. En disant ces paroles il me présenta une petite boîte dans laquelle il y avait un peloton de fil avec une aiguille qui le traversait. Surpris d'un don si singulier, je lui demandai pourquoi il me le faisait. C'est,

me répondit-il, pour que vous vous en serviez dans trois occasions. Cousez votre bouche quand vous serez tenté de parler mal à propos. Cousez votre gousset lorsque, par un excès de générosité, vous voudrez faire une folle dépense. Pour la troisième couture, ajouta-t-il, je vous la laisse à deviner.

Je fis un éclat de rire à cette imagination badine, et, m'y prêtant de bonne grâce, j'emportai la boîte, en promettant à l'hôte de la garder précieusement toute ma vie, pour me souvenir toujours de lui et de ses avis judicieux. Je me remis donc en chemin, et, côtoyant la rivière, j'arrivai sur la fin de la journée à Cruz de Caravaca, où je trouvai un muletier qui, pour une somme dont nous convînmes, me nourrit et me voitura non-seulement jusqu'à Ciudad-Réal, mais jusqu'à Salamanque même.

CHAPITRE III.

Il arrive heureusement à Salamanque, se met chez un maître de pension qui le fait recevoir en troisième à l'université.

Me voyant enfin dans l'agréable ville où j'avais tant souhaité d'être, je me rendis au quartier de l'université. Là, m'adressant à un vieux borgne de libraire qui attendait les chalans dans sa boutique, je le priai de m'enseigner la demeure de quelque bon maître de pension. Si vous en cherchez, me dit-il, un qui soit savant, et qui nourrisse ses pensionnaires à bouche que veux-tu, je vous conseille de choisir le docteur Canizarez. C'est l'homme qu'il vous faut. Il loge là, poursuivit-il, en me montrant une maison à deux pas de la sienne. Vous me remercîrez de vous avoir indiqué ce docteur, qui fait si bonne chère, que ses moindres repas sont des festins.

Je crus pieusement le vieux libraire. J'entrai chez le seigneur Canizarez, qui, me considérant comme une nouvelle pratique qui lui venait, me fit bien des civilités. C'était un grand personnage sec, qui avait la barbe noire, les yeux enfoncés et les joues creuses. Hé! bon Dieu, dis-je en moi-même, pour le maître d'une maison dont on vante la cuisine, voilà un homme bien maigre! C'est peut-être son tempérament; car je me souviens d'avoir ouï dire à mon oncle qu'il y a des gens qui n'ont que la peau et les os, et qui pourtant ont si bon appétit, qu'ils mangeraient le diable et ses cornes.

Canizarez me demanda qui j'étais, d'où je venais, ce qui m'amenait à Salamanque. Et quand j'eus répondu de la manière qu'il me plut à ses questions, il me dit : Seigneur écolier, j'espère que vous ne vous repentirez pas de vous être mis en pension chez moi. Après m'avoir parlé de cette sorte, il me conduisit à une petite chambre qui était tout au haut de sa maison, et où il n'y avait point d'autres meubles qu'une armoire, deux chaises, une table, et un

grabat. Voici, me dit-il, votre appartement. Vous y ferez apporter vos hardes quand il vous plaira. Je n'ai point de hardes, lui répondis-je; mais, grâce au ciel, j'ai de quoi en avoir; et, pour vous tranquilliser l'esprit sur mon compte, je vais vous payer le premier quartier d'avance. Mon docteur n'eut rien à répliquer à cela, et il ne m'eut pas plus tôt dit qu'il prenait par an quarante pistoles de chaque pensionnaire, que, tirant de ma bourse une vingtaine de doublons que j'eus grand soin de lui faire remarquer, je lui en donnai cinq, qui faisaient la quatrième partie de ma pension.

Il examina bien ces doubles pistoles l'une après l'autre. Puis, m'ayant témoigné qu'il n'épargnerait rien pour contribuer de sa part à me rendre un des plus savans sujets de l'université, il fut curieux d'apprendre ce qu'on m'avait enseigné à Murcie et de quoi j'étais capable. Il m'interrogea sur les humanités, et jugea, par mes réponses, que j'étais digne d'occuper une place de chevalier en troisième. Après avoir si avantageusement apprécié ma capacité, il se chargea de me faire recevoir

sans examen dans cette classe, dont il m'assura que le régent était son intime ami. Il voulut ensuite m'exhorter à l'étude des belles-lettres; mais l'heure du souper sonna. Nous descendîmes aussitôt de ma chambre dans une salle où il y avait, comme dans un réfectoire, une table étroite et longue, à laquelle étaient assis dix à douze écoliers à peu près de mon âge, à l'exception de deux, qui pouvaient bien avoir vingt ans.

Je saluai tous ces messieurs en entrant; puis, m'étant placé parmi eux, je me mis à observer leurs portions, qui étaient uniformes. C'était un jour maigre. Chacun avait devant soi un morceau de pain de trois onces, avec deux plats, dans l'un desquels on voyait deux ognons cuits sous la cendre, et dans l'autre une poignée de noisettes. Je m'étonnai de la frugalité de ce repas, qui ne s'accordait point du tout avec l'éloge que le libraire m'avait fait de *la* nourriture de cette pension. Néanmoins, venant à penser qu'on jeûnait peut-être ce soir-là, je me consolai, dans l'espérance de faire meilleure chère les jours suivans. On

m'apporta aussi mes plats avec mon pain, et un demi-septier d'abondance, c'est-à-dire, d'un vin si trempé, que je préférai de l'eau pure à cette dégoûtante boisson. Quand on a faim, l'on s'accommode de tout. Je dévorai mon pain et mes ognons, et croquai mes noisettes de manière que le docteur put s'apercevoir que j'étais un cadet de haut appétit. Mes camarades firent autant d'honneur que moi à la collation. Tout fut si bien mangé, grugé, expédié, qu'il ne resta pas sur la table assez de miettes pour contenter un moineau.

Le repas fini, les pensionnaires passèrent dans une cour pour y prendre l'air. Je les suivis, et fis connaissance avec eux. Je m'attachai surtout au plus grand, qui, m'ayant pris en particulier, me demanda quelle personne pouvait être assez mon ennemie pour m'avoir conseillé de me mettre en pension chez le docteur Canizarez. Je répondis que c'était un vieux libraire qui demeurait à deux pas du logis. Ah! le malin borgne, s'écria l'écolier en éclatant de rire, le bourreau s'est moqué de vous. Il n'ignore pas de quelle façon nous som-

mes nourris, et tout le voisinage aussi le sait si bien, que l'on ne s'y entretient que de notre sobriété. Je me suis aperçu en soupant, lui dis-je, que je n'étais pas dans une bonne auberge, et je puis vous assurer que dès demain j'en chercherais une meilleure, si je ne m'étais pas sottement avisé de payer le premier quartier d'avance.

Il y a long-temps, reprit-il, que je serais hors de cette pension, si les raisons que j'ai pour y demeurer ne prévalaient pas sur l'envie que j'ai d'en sortir. Hé! quelles raisons, lui répliquai-je, peuvent l'emporter sur la faim? Je vais vous les apprendre, me repartit-il. Le docteur Canizarez n'est pas moins savant qu'il est avare. Il possède tous les auteurs grecs et latins, et je vous proteste que, s'il nous fait faire mauvaise chère, en récompense il nous enseigne mille choses curieuses. Cela me fait passer par-dessus ses noisettes et ses ognons. Vous me consolez, dis-je alors à l'écolier. Je suis homme à m'accoutumer comme vous à la frugalité pour devenir un virtuose.

Pendant que je m'entretenais de la sorte avec ce grand pensionnaire, qui se nommait don Ramirez de Prado, et qui étudiait en philosophie, nous entendîmes sonner la retraite. Nous nous séparâmes aussitôt en nous demandant réciproquement notre amitié. Je remontai dans ma chambre, où je me couchai dans un lit plus dur que le marbre, et dont les draps étaient composés de grosses serviettes cousues l'une à l'autre encore plus grossièrement. Cependant, malgré la dureté du grabat, et malgré les coutures qui m'écorchaient les jambes, je dormis comme une marmotte jusqu'à neuf heures du matin. D'abord que je fus réveillé, je me levai; et tandis que je m'habillais, mon maître de pension entra dans ma chambre suivi d'un homme qu'il me présenta en me disant : Voici le tailleur de mes pensionnaires qui vient vous offrir ses services. C'est un habile ouvrier, et de plus si scrupuleux dans sa profession, qu'il ne voudrait pas prendre un pouce d'étoffe.

Comme j'avais besoin d'un habit, j'ordonnai au tailleur de m'en faire un; et,

moyennant six doubles pistoles que je lui donnai, il s'obligea de me fournir dans deux jours un habillement complet. A peine le tailleur fut-il hors de ma chambre, que l'heure du dîner arriva. Je descendis dans la salle où j'avais soupé le soir précédent. Tous les pensionnaires s'y rendirent aussi, et chacun se mit à table. Quoique je m'attendisse à un repas très-frugal, les mets qu'on nous servit surpassèrent mon attente. On nous régala premièrement d'une soupe pareille à celle qu'on a coutume de donner aux chiens de chasse pour leur conserver le nez. Le bouillon en était tout clair, et l'on y voyait flotter des croûtes de pain moisi. Chaque écolier en avait devant lui une écuellée dont il se bourrait l'estomac avec un appétit que j'admirais. Et moi-même, quoique je n'eusse point encore tâté de la vache enragée, je ne laissai pas de vider mon écuelle. Je me sentis tellement rassasié de ce bon potage de santé, que je ne pus achever la portion qui me vint ensuite. C'était pourtant un petit plat des plus friands, un hachis de pieds de chèvres où l'on avait, je crois, mis jusqu'à la corne,

tant il croquait sous les dents. Pour les autres pensionnaires, qu'une éternelle faim consumait, ils se jetèrent avec tant d'avidité sur la fricassée, qu'ils la firent disparaître en un clin-d'œil.

Après ce repas, qui sans contredit ne fut pas le plus détestable qu'on eût fait chez le docteur Canizarez, je sortis pour aller dans la ville acheter du linge et tous les livres qui m'étaient nécessaires pour étudier en troisième. Si bien que, toutes mes dépenses faites, il ne restait plus dans ma bourse que vingt doublons. Courage, Estévanille, mon mignon, me dis-je alors à moi-même, il me semble que vos espèces vont bon train. Vingt doubles pistoles, me répondrez-vous, font encore une somme assez considérable; et quand je serai au bout, j'aurai recours à mon diamant. D'accord, c'est une ressource; mais parlez-moi franchement, vous connaissez-vous en pierres précieuses? Vous savez bien que non. Avouez que vous vous trouveriez fort sot si votre bague, que vous estimez beaucoup, n'était qu'un joyau de peu de valeur.

Cette dernière réflexion me causa une

inquiétude dont je voulus m'affranchir sur-le-champ. Je me rendis à la grande place, où demeurent les plus riches marchands. J'entrai chez un joaillier, et, lui montrant mon brillant, je le priai de me dire en conscience ce qu'il valait. Le marchand, après l'avoir examiné, le prisa cent pistoles; ensuite il me demanda s'il était à vendre. Je lui répondis que non; mais que, selon toutes les apparences, il le serait bientôt. Hé bien, reprit-il, quand vous souhaiterez de vous en défaire, vous n'aurez qu'à me l'apporter, et je vous compterai les cent pistoles. Je sortis plein de joie de chez le joaillier, et, me regardant comme un petit Crésus, je regagnai ma pension, l'esprit occupé des plus agréables pensées.

Seigneur Gonzalez, me dit notre docteur en me voyant arriver, j'ai parlé au professeur de troisième, et, sur le témoignage que je lui ai rendu de votre capacité, il veut bien vous recevoir dans sa classe sans vous faire composer. Vous irez au collége quand il vous plaira. Ce que je fis d'abord que j'eus mon habit neuf sur le corps. Le seigneur Canizarez me mena lui-même un

matin à l'université avant la classe, et me conduisit à la chambre du licencié Guttierez Hostigador, régent de troisième, lequel nous reçut avec une orgueilleuse gravité. Je n'ai jamais vu de face de pédant où la présomption fût mieux peinte qu'elle l'était sur le visage de ce licencié. Vous voyez, lui dit mon maître de pension, le sujet dont je veux augmenter le nombre de vos écoliers. Alors Guttierez, posant une main sur ma tête, m'adressa ces paroles : Mon ami, je n'ai qu'un mot à vous dire. Si vous êtes sage et que vous aimiez l'étude, nous vivrons tous deux en bonne intelligence; mais si vous devenez paresseux et libertin, je vous déclare que vous n'aurez pas beau jeu avec moi.

J'assurai ce régent que je ferais tous mes efforts pour le contenter. Cela étant, reprit-il, vous pouvez venir dans ma classe dès ce matin. Tout ce que je vous recommande, c'est d'être si attentif, que vous ne perdiez pas une syllabe de tout ce que je dirai, car je ne dis que des choses admirables. A ces mots il nous congédia. Le docteur Canizarez se retira chez lui. Pour moi,

je me mêlai parmi les écoliers qui se promenaient dans la grande cour où sont les classes, et j'entrai en troisième lorsqu'il en fut temps. Comme nouveau venu, je m'assis sur le dernier banc d'un air modeste; et, pour commencer à m'attirer la bienveillance du régent, je me préparai à l'écouter avec toute l'attention qu'il m'avait recommandé d'avoir.

Je n'oublierai jamais le profond silence qui se fit tout à coup dans sa classe sitôt qu'il y parut, et, quand il fut monté dans sa chaire, son maintien superbe me surprit. Le Grand-Mogol assis sur son trône a moins de fierté que n'en avait ce pédant, sur qui j'eus toujours les yeux attachés. Il tenait ses écoliers en respect. Ils étaient devant lui dans une crainte continuelle, tant il se montrait sévère et rigoureux à leur égard. Il ne se contentait pas de se faire craindre et respecter dans sa classe; s'il se trouvait dans la cour du collége, et que quelqu'un de ses disciples, par distraction ou autrement, passât près de lui sans le saluer, il lui criait d'un ton impératif : Hé! l'ami, où est le chapeau? Et si l'écolier ne

lui faisait pas une réponse qui satisfît sa vanité, il ordonnait à ses licteurs, c'est-à-dire aux cuistres dont il était toujours suivi, de se saisir de l'insolent et de l'entraîner dans sa classe, où on lui faisait voir que sa culotte ne tenait qu'à un bouton.

CHAPITRE IV.

Des progrès qu'il fit d'abord dans les belles-lettres ; comment son amour pour l'étude se ralentit ; et du parti qu'il prit après avoir abandonné l'université.

MALGRÉ la sévérité de ce professeur, j'étudiai sous lui pendant six mois, et je devins un de ses plus forts écoliers. J'employais, à la vérité, si bien le temps, que je ne pouvais manquer de faire des progrès dans les belles-lettres. Je ne me contentais pas de remplir tous mes devoirs de classe, je lisais sans cesse les bons auteurs, que le docteur Canizarez avait soin de me faire entendre par les doctes commentaires qu'il me faisait sur le texte; de manière

que je ne profitais pas moins dans ma pension qu'au collége.

Tout appliqué que j'étais à l'étude, je ne laissais pas pourtant d'aller quelquefois me promener sur les bords de la rivière de Tormes, qui, par les agréables détours qu'elle fait, rend les environs de Salamanque charmans. Je prenais ordinairement ce plaisir avec don Ramirez de Prado, ce grand écolier dont j'ai parlé. Il avait une bonne raison pour préférer ma compagnie à celle des autres étudians : il savait que j'avais de l'argent. Il m'en emprunta même qu'il me doit encore ; et c'était moi qui faisais toujours les frais de nos promenades.

Ce don Ramirez était un garçon qui avait déja quelque usage du monde, quoiqu'il allât encore au collége. Il passait les jours de congé, souvent même les jours de classe, dans certaines maisons où il apprenait à vivre. Il avait fait connaissance avec quelques jolies dames qui voulaient bien se donner la peine de le dégourdir, et entre autres avec la segnora Dalfa, veuve d'un docteur en droit, femme de trente à tren-

cinq ans, d'une figure aimable, et d'un esprit très-amusant. Outre que par elle-même elle n'était que trop capable d'attirer des galans, il demeurait avec elle une nièce de son mari, appelée Bernardina, qu'on ne pouvait voir sans l'aimer.

Une après-dînée don Ramirez me proposa de me mener chez ces dames, en me disant que rien ne polissait tant un jeune homme que le commerce des femmes raisonnables et spirituelles. Je me laissai facilement entraîner par un camarade avec qui je vivais dans une étroite liaison, et nous nous rendîmes tous deux à la maison de la segnora Dalfa. On nous y reçut d'une manière qui me fit juger que mon conducteur y était sur un bon pied. Les dames m'accablèrent d'honnêtetés à cause que j'étais son ami, ou plutôt parce qu'ils étaient convenus de cela entre eux pour m'amorcer. Nous eûmes un entretien de trois heures, dans lequel la veuve brilla fort. Il lui échappa mille saillies très-divertissantes. Pour la nièce, elle parla peu; mais elle me lança des œillades qui me firent encore plus de plaisir que les traits d'esprit de la tante. Enfin, sans sa-

voir ce que c'était que l'amour, je devins amoureux de Bernardina, qui avait à peu près mon âge, et qui véritablement pouvait passer pour une fort jolie personne.

J'étais si occupé de ses charmes en retournant à notre pension, qu'il ne fut pas difficile à don Ramirez de s'apercevoir que j'avais la tête embarrassée. Seigneur Gonzalez, me dit-il, qui vive de la veuve ou de la fille? pour laquelle des deux êtes-vous? Pour la nièce, lui répondis-je, quoique la tante soit tout aimable. Votre franchise, reprit-il, excite la mienne. J'adore la segnora Dalfa. Ainsi nous pouvons suivre l'un et l'autre notre penchant sans contrainte, puisque nous ne sommes point rivaux.

Si je n'eusse pas revu ces dames, l'étude me les aurait bientôt fait oublier: mais, quatre jours après, don Ramirez me dit: J'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer. Vous avez plu à Bernardina. Elle l'a dit elle-même à sa tante, que je viens de voir et qui m'en a fait confidence. Étant votre ami autant que je le suis, je me fais un devoir de vous en avertir, afin que vous pro-

fitiez de cette découverte. Si vous pouvez, comme je n'en doute pas, entêter cette fille jusqu'à l'obliger à vous épouser, vous serez à votre aise le reste de vos jours; car elle est unique héritière d'un oncle maternel qui a des biens immenses, et qui n'a que deux enfans très-infirmes. Faites-lui donc bien la cour. Dès demain je vous remènerai chez elle. Tout ce qui me fâche, ajouta-t-il, c'est que je n'ai pas le sou. Si j'avais de l'argent, je ferais préparer une petite collation. Les femmes trouvent bon que les hommes fassent pour elles ces sortes de dépenses, et il y en a même qui y sont si sensibles, que le bonheur de leurs amans y est quelquefois attaché.

J'interrompis en cet endroit mon camarade avec précipitation : Hé, mon ami! m'écriai-je, l'argent dont nous avons besoin pour régaler nos maîtresses est tout prêt. J'ai encore quelques doubles-pistoles qui ne doivent rien à personne qui vive. En effet mon hydropique était mort. En même temps je tirai de ma bourse deux doublons que je donnai à don Ramirez en lui demandant si cela suffirait. Sans doute, me ré-

pondit-il. Allons doucement, je vous prie. Je vois bien, mon petit cadet, que vous êtes trop généreux. Je veux mettre un frein à votre humeur prodigue. Laisssez-moi ménager vos espèces. Je me charge du soin de faire apprêter une collation qui, grâce à mon économie, vous coûtera peu et vous fera beaucoup d'honneur.

J'aurais bien dû, dans cette occasion, me servir du fil et de l'aiguille dont mon hôte de Molina m'avait fait présent; mais, *bien* loin de croire que j'employais mal mes doublons, je sus bon gré à mon camarade d'avoir imaginé cette partie de plaisir.

Nous retournâmes donc chez les dames, qui me firent encore plus de politesses que la première fois. Elles affectèrent une grande surprise lorsqu'on nous apporta les rafraîchissemens que don Ramirez avait fait préparer, et qui consistaient en quelques corbeilles de fruits, accompagnées de plusieurs sortes de liqueurs, tant chaudes qu'à la glace. Mes enfans, nous dit la segnora Dalfa, faisant la fâchée, vous voulez bien que je vous gronde d'avoir fait une pareille dépense. Vous êtes des jeunes gens.

Vous ne devez pas avoir plus d'argent qu'il ne vous en faut; et je vous conseille de le ménager. Madame, lui répondit mon ami, ce n'est pas moi qui vous régale, c'est le seigneur Gonzalez, qui, Dieu merci, est assez riche pour donner tous les jours de semblables collations sans s'incommoder. Il n'a ni père ni mère. Maître de ses actions, il jouit de son bien. Il est dans le cas où voudraient être presque tous les enfans de famille.

Je pris à mon tour la parole, et dis aux dames que ce qu'il m'en coûtait pour ces fruits et ces liqueurs n'était qu'une bagatelle qui ne méritait pas qu'elles y fissent la moindre attention. Là-dessus le seigneur de Prado se mit à faire l'éloge de ma générosité d'une façon si outrée, qu'il fallait que je fusse comme je l'étais, sans expérience, pour ne pas remarquer qu'il s'entendait avec ces deux nymphes, et que leur dessein était de me ruiner; ce qui ne manqua pas d'arriver peu de temps après; car, devenant de jour en jour plus épris de Bernardina, je lui fis tant de présens, et donnai chez elle tant de repas, qu'il y

parut à ma bourse. Mes doublons disparurent les uns après les autres, et ma bague s'en alla chez le joaillier.

Je n'avais plus guère d'argent de reste quand le docteur Canizarez, s'apercevant que je me dérangeais furieusement, et craignant que je ne me misse hors d'état de lui payer à l'avenir les quartiers de ma pension, me demanda celui qui courait, et qui était sur le point de finir. Piqué de sa défiance, quoiqu'elle fût très-juste, je *le* satisfis à l'heure même fièrement, et sortis de sa maison dès ce jour-là pour aller demeurer ailleurs, sans attendre la fin du quartier. Je me retirai dans une chambre garnie que je louai dans un endroit de la ville fort éloigné de l'université. Là, voyant qu'il ne me restait plus que quatre pistoles de tout le bien que j'avais possédé, je pris la résolution vigoureuse d'abandonner mes études et mes galanteries, que je ne pouvais plus continuer. L'amour m'avait déjà détaché du collége, et la pauvreté me guérit de mon amour. Je ne voulus plus revoir le traître don Ramirez, ni les deux friponnes qui, de concert avec

lui, m'avaient fait dépenser mes espèces. En rompant tout commerce avec eux, je me sentis en quelque sorte consolé de n'avoir plus d'argent, comme si, ne les ayant pas pour témoins de ma misère, j'eusse été moins misérable.

Un matin, en sortant de l'église Saint-Etienne, mon patron, je rencontrai un laquais qui portait une assez belle livrée et qui me salua. Je ne le remis pas dans le moment; mais, après l'avoir bien considéré, je le reconnus pour un de mes camarades de classe. Comment, lui dis-je, Mansano, vous avez donc, aussi-bien que moi, fait faux-bond à l'université? N'auriez-vous point eu par hasard quelque démêlé avec le licencié Hostigador? Justement, me répondit-il. C'est ce tyran de troisième qui est cause que j'ai dit adieu aux Muses. Cet inflexible régent, pour me punir d'avoir fait une seule fois l'école buissonnière, après m'en avoir fait demander pardon en pleine classe, a voulu me faire fouetter pour contenter sa passion dominante. J'ai résisté. Les ministres de sa justice sont venus. Nous nous sommes

colletés. Mais que pouvait ma valeur dans un combat si inégal? Je leur ai donné des coups de poing sur le visage et des coups de pied dans les jambes, et ils me les ont rendus avec usure en coups de fouet.

Depuis ce jour-là, poursuivit-il, je n'ai point été au collége, et, trouvant une occasion de n'être plus à charge à mes parens, qui ne sont pas riches, j'ai accepté une place de laquais chez l'évêque de cette ville, qui est un prélat de grand mérite et de bonne maison; aussi vit-il en vrai prince de l'Église. Son palais est toujours rempli de seigneurs, et l'on y fait une chère angélique. Les mets qu'on sert sur sa table dans un seul repas suffiraient pour nourrir tout un hôpital pendant trois jours. L'heureuse condition que celle de ses domestiques! Ils ne font que jouer, boire, manger, dormir; et quand ils ont passé neuf ou dix années dans une si douce servitude, monseigneur les établit et en fait des souches d'honnêtes gens.

Je félicitai Mapsano sur son poste; et, lorsque nous nous fûmes séparés, je

tombai dans une profonde rêverie. Je me représentai le bonheur de ce garçon, et je me repentis de ne lui avoir pas témoigné qu'il me ferait plaisir s'il pouvait me faire entrer sur le même pied que lui au service de son maître. Ma vanité eut beau me dire que le fils d'un docteur en médecine devait avoir de plus nobles sentimens, l'indigence inévitable et prochaine dont j'étais menacé, si je ne me déterminais à servir, m'en fit former le dessein. J'allai dès le jour suivant à l'évêché demander Mansano, qui ne sut pas plus tôt le motif de ma visite, qu'il me dit : Notre prélat a tout son monde; mais il faut un laquais à son neveu don Christoval de Gaviria, qui demeure avec lui dans ce palais. Je parlerai pour vous au majordome de sa grandeur, et je suis sûr qu'à ma prière il voudra bien vous placer auprès de ce jeune seigneur. Revenez demain, ajouta-t-il, je vous dirai si vous devez compter sur ce poste, qui serait fort gracieux pour vous, don Christoval étant un des plus aimables seigneurs qu'il y ait au monde. Je souhaite que la chose réussisse. Je serais bien aise d'être commensal

de l'évêché avec un homme dont j'ai été camarade au collége.

Je ne demeurai point en reste de politesse avec Mansano. Quoique je n'eusse pas fréquenté long-temps la segnora Dalfa et sa nièce, j'avais si bien profité de leurs entretiens, que je savais déjà faire des complimens. J'attendis avec inquiétude le succès de cette négociation, qui fut tel que je le désirais. Mon ami s'y prit de façon qu'il intéressa pour moi le majordome; et celui-ci me présenta lui-même à don Christoval, qui me reçut à son service.

CHAPITRE V.

De quelle manière il servit don Christoval de Gaviria, et pour quel trait d'indiscrétion il se fit donner son congé.

Après avoir été près de deux ans apprenti chirurgien, et dix mois auditeur dans une classe de l'université, me voici donc devenu valet d'un jeune seigneur. Don Christoval, mon maître, commençait alors son cin-

quième lustre. C'était un cavalier de si bonne mine, et qui avait des mœurs si douces, que je me sentis naître d'abord de l'inclination pour lui. Il est vrai qu'en me voyant il avait témoigné que ma personne lui revenait; et ce témoignage peut-être eut encore plus de part que sa figure aux sentimens qu'il m'inspira.

L'évêque son oncle, qui avait pris plaisir à l'élever lui même, l'aimait tendrement, et venait de lui ôter son gouverneur : de sorte que mon maître était libre d'aller partout où il lui plaisait, sans être obligé de rendre à personne compte de ses démarches. Cette liberté était fort de son goût : aussi en faisait-il un très-bon usage. Il aimait un peu le beau sexe, et saisissait volontiers l'occasion d'ébaucher une galanterie. Je composais tout son domestique avec un vieux valet de chambre grave et dévot; et comme j'étais celui des deux qui paraissait le plus propre à lui servir d'agent dans ses intrigues amoureuses, il m'honora du caducée. Il aurait pourtant eu besoin d'un furet plus exercé que moi à déterrer des beautés ; mais apparemment qu'il jugea

que j'en vaudrais bientôt un autre, puisqu'il me choisit pour son confident. Gonzalez, me dit-il un jour, je t'ai pris en affection, et pour t'en donner une marque certaine, je veux te découvrir mon cœur. A ces mots je fis une profonde inclination de tête pour témoigner que j'étais bien sensible à l'honneur que me faisait mon patron, qui poursuivit de cette sorte : Apprends, mon ami, que, par l'entremise d'une de ces vieilles qui vont le rosaire à la main offrir aux jolies dames les hommages des hommes, j'ai fait connaissance avec une des plus aimables personnes de Salamanque. Je ne lui ai parlé qu'une fois, et je meurs d'impatience de la revoir. Va trouver de ma part la Pepita (c'est ainsi que la vieille se nomme). Voici son adresse, ajouta-t-il en me mettant un petit papier entre les mains. Tu lui diras que je languis dans l'attente d'une seconde entrevue avec la dame qu'elle m'a fait connaître.

Je jugeai par ces paroles que mon maître devait être bien amoureux; et, pour conformer mon zèle à la vivacité de sa passion, je courus, je volai chez la Pepita, qui de-

meurait dans un cul-de-sac tout auprès des Cordeliers. Pour vous faire une fidèle image de cette vieille sorcière, vous n'avez qu'à vous représenter une femme de soixante-douze ans pour le moins, haute de trois pieds et demi, qui n'a que la peau et les os, avec de petits yeux plus rouges que du feu, et une bouche dont la lèvre inférieure s'élève de façon qu'elle couvre celle de dessus. C'est le portrait de la Pepita. Elle me reçut dans une salle basse qui, tout obscure et malpropre qu'elle était, ne laissait pas d'être souvent l'asile des amours et des plaisirs.

Lorsque j'eus exposé ma commission, l'obligeante vieille me dit : Mon enfant, vous pouvez assurer le seigneur don Christoval qu'il verra ce soir ici la dame qu'il aime, quoique cela ne soit pas sans difficulté, puisqu'il s'agit de tromper un frère qui veille sur la conduite de sa sœur, et dont il n'est pas facile de surprendre la vigilance. C'est ce que mon maître a bien prévu, lui répondis-je en lui présentant une bourse où il y avait quelques pistoles, et voilà ce qu'il m'a chargé de vous remettre pour vous aider à lever les obstacles.

Je rejeterais fièrement cet argent, reprit-elle, si je savais que votre patron n'eût pas des vues légitimes; mais je le crois trop honnête homme pour en avoir d'autres, et dans la bonne opinion que j'ai de lui, je veux le servir. Il aura demain un second entretien avec sa maîtresse. Allez lui porter cette nouvelle, et me laissez achever mon rosaire, que je disais quand vous êtes entré. Adieu, mon poulet, ajouta-t-elle en me passant une de ses griffes sèches sous le menton; que vous me paraissez gentil! Si je n'avais que quinze ans, par sainte Agnès, je vous prendrais pour mon mari.

Je n'eus pas sitôt rendu compte de mon ambassade à don Christoval, que, pour étourdir sans doute ma vertu sur l'emploi délicat que son amour me donnait, il me fit présent d'une dizaine de pistoles en m'assurant que je ferais mes affaires en faisant les siennes; ce qui fut cause que je résolus de préférer désormais le rôle de confident à celui d'amoureux, puisqu'on se ruinait en jouant le dernier, et qu'on pouvait s'enrichir en faisant l'autre. Mon maître trouva les heures bien longues jusqu'à

ce que celle du berger fût arrivée. Alors nous nous glissâmes tous deux à la faveur de la nuit dans la maison de la Pepita.

L'héroïne du rendez-vous y était déjà. Je ne la vis point lorsque j'entrai; car, au lieu de suivre mon patron dans la salle où elle l'attendait, je demeurai avec la vieille dans une espèce d'antichambre qui n'en était séparée que par une simple cloison de sapin, et d'où j'entendais plus de la moitié de ce que les amans se disaient. Je prêtai une oreille attentive à leurs discours, et j'y pris d'abord quelque plaisir; mais, comme il me sembla reconnaître la voix de la dame, et qu'après l'avoir assez long-temps écoutée, je ne doutai plus que ce ne fût celle de Bernardina, je me troublai, et sentis naître des mouvemens de fureur que la raison toutefois me fit dévorer. Que la coquette, disais-je, aime don Christoval et mille autres encore, que m'importe? je suis détaché d'elle; ses mœurs ne doivent plus m'intéresser.

Dans le fond de mon âme j'enrageais de voir qu'une fille qui avait toujours fait la réservée avec moi jouât ainsi le person-

nage d'une misérable aventurière. Dans le dépit que j'en avais, je résolus de me montrer à elle dans le moment qu'elle sortirait. Je me trouvais soulagé en me représentant la confusion que je m'imaginais qu'elle aurait de m'avoir pour témoin de sa mauvaise conduite. En un mot, j'espérais jouir de sa honte; mais je me flattai d'une fausse espérance. J'eus beau m'offrir aux yeux de Bernardina, bien loin d'être déconcertée par ma présence, elle paya d'audace, et, ne faisant pas semblant de me connaître, elle sortit avec une effronterie qui me rendit immobile d'étonnement.

Quand nous fûmes de retour au logis, mon maître et moi, ce cavalier se mit à me vanter sa bonne fortune, et lorsqu'il crut n'avoir rien oublié de tout ce qu'il en pouvait dire d'avantageux, je pris la parole : Je suis ravi, lui dis-je, que vous soyez si satisfait de Bernardina, je vous en félicite. Comment, Bernardina! s'écria-t-il. Hé! qui t'a dit que cette dame se nomme ainsi? Est-ce que tu la connaîtrais? Parfaitement, lui répondis-je, aussi-bien que la segnora Dalfa sa tante, qui, selon toutes les apparences,

ne vaut pas mieux qu'elle. Enfin je sais ce qu'elles sont l'une et l'autre; et si je ne les eusse jamais vues, je n'aurais pas aujourd'hui l'honneur d'être votre valet. Gonzalez, répliqua-t-il, parle-moi, je te prie, sans énigme. Il n'y a point d'énigme là-dedans, lui repartis-je; rien n'est plus clair. J'ai reconnu dans la personne que vous venez d'entretenir Bernardina, nièce d'un vieux jurisconsulte qui est mort, et dont la veuve tient ménage avec elle. J'ai fréquenté pendant trois mois ces deux princesses, qui m'ont fait manger une centaine de pistoles que je destinais à continuer mes études; mais ce qu'il y a de plus désagréable pour moi, c'est que Bernardina, cette mignonne qui va sans façon chez la Pepita, s'est moquée de moi pour mon argent.

Je prononçai ces derniers mots avec une agitation qui fit rire don Christoval. Charmé des rigueurs dont je me plaignais, il feignait d'entrer dans ma peine: Le pauvre garçon! disait-il d'un air railleur: en vérité, Bernardina aurait dû en user mieux avec un homme qui filait pour elle le parfait amour. La première fois que je la reverrai, je t'as-

sure, Gonzalez, que je lui en ferai des reproches. Je laissai mon maître, ne pouvant l'en empêcher, s'égayer tant qu'il lui plut à mes dépens, bien persuadé qu'il viendrait un temps où il se repentirait à son tour de s'être attaché à une pareille dame. C'est un plaisir que j'aurais eu infailliblement, si j'eusse servi ce jeune seigneur cinq ou six mois de plus; mais, par l'ordre immuable des destinées, ou si vous voulez, par mon imprudence, je me fis chasser de l'évêché deux jours après, ainsi que je vais le raconter.

Il venait ordinairement dîner au palais épiscopal des gentilshommes, des comtes et des marquis; ce qui suppose qu'on voyait là bien des originaux. Il en arriva un dont la folie était de cracher, comme on dit, du latin à tout propos. C'était un vieux commandeur, dont on pouvait appeler la tête une bibliothèque mal rangée. Il avait lu au collége les poëtes latins dont il avait retenu quantité de vers; il citait sans cesse Virgile, Horace, Ovide, Perse, Tibulle et Juvénal. Il est vrai qu'il confondait quelquefois ces auteurs; et ce jour-là, entre au-

tres, pour son malheur et pour le mien, il s'avisa de rapporter un endroit d'Horace pour un endroit de Perse. J'étais présent, je servais avec les laquais de l'évêque. M'apercevant que le commandeur se trompait, au lieu de coudre ma bouche, je me laissai aller à ma vivacité naturelle, et faisant entendre ma voix : Monsieur, dis-je à ce seigneur, avec votre permission, les vers que vous venez de citer ne sont pas de Perse, comme vous vous l'imaginez, ils sont d'Horace. Je n'eus pas lâché ces paroles, que le commandeur, me regardant de travers, me répondit d'un air furieux et méprisant : Tais-toi, faquin; il ne convient pas à un laquais de me reprendre. Pourquoi ? lui répliquai-je; comme laquais je vous donne à boire, et comme homme de lettres je vous reprends.

Toute la compagnie, qui n'était déjà que trop disposée à rire, ne put s'empêcher d'éclater à cette saillie, qui ne fit qu'irriter la colère du commandeur. Il demanda justice de mon insolence, et sur-le-champ don Christoval m'ordonna de me retirer. J'obéis, croyant que j'en serais quitte pour

ne plus paraître devant ce mauvais rapporteur de passages; mais mon maître me dit le soir d'un air affligé : Ami Gonzalez, je suis très-mortifié de la scène qui s'est passée tantôt; tu aurais beaucoup mieux fait de retenir ta langue que de montrer si mal à propos que tu sais ton Horace. Par ce trait d'indiscrétion tu t'es banni toi-même de l'évêché. Nous ne pouvons plus te garder après l'affront que le commandeur s'imagine avoir reçu de toi, et que, dans le fond, il méritait bien pour ses continuelles citations latines. C'est un parent que mon oncle l'évêque de Salamanque et moi nous devons ménager pour plusieurs raisons. C'est un mortel d'un caractère singulier, et si chatouilleux sur le point d'honneur, que, si je ne me défaisais pas de toi, il ne me le pardonnerait de sa vie. Je suis donc dans la triste nécessité de te congédier, quoique je t'aime; mais, pour t'en consoler, poursuivit-il, reçois ces trente pistoles que je te donne; avec ce petit secours tu pourras subsister jusqu'à ce que tu trouves une nouvelle condition.

En prononçant ces derniers mots, il me

mit entre les mains une bourse où étaient les trente pistoles bien comptées. Je n'eus que des remercîmens à faire au seigneur don Christoval; et ne pouvant imputer qu'à moi seul ma disgrace, je sortis de l'évêché après y avoir laissé mon habit de laquais et repris celui d'écolier.

CHAPITRE VI.

Ce que devint Estévanille après avoir été congédié par don Christoval, et par quel hasard il passa au service du licencié Salablanca, doyen de la cathédrale de Salamanque. Caractère singulier de cet ecclésiastique.

Je retournai dès ce soir-là même à ma chambre garnie, que je louai sur nouveaux frais, en attendant qu'il s'offrît une occasion de servir quelque bon maître. J'avais pris goût à la servitude, parce que je n'en connaissais encore que les agrémens. J'allais dîner et souper tous les jours dans une auberge qui était dans mon voisinage, et où

je mangeais en bonne compagnie. Il venait là des ecclésiastiques, et entre autres un chantre de la cathédrale.

Je fis connaissance avec ce dernier, qui se nommait Vanegas. C'était un gros garçon de vingt-huit à trente ans, un réjoui, dont l'humeur était si conforme à la mienne, que nous nous plûmes l'un à l'autre dès la première vue : Peut-on vous demander, me dit-il un jour, ce que vous faites à Salamanque? J'y suis, lui répondis-je, sans occupation présentement. Il n'y a pas huit jours que j'étais laquais du seigneur don Christoval, neveu de l'évêque de cette ville; mais deux ou trois vers d'Horace m'ont fait donner mon congé. Cela peut-il être! s'écria le chantre étonné. Apprenez-moi, je vous prie, cette aventure. Je la lui racontai, et quand je lui dis les paroles qui avaient excité le courroux du commandeur, il fit trembler toutes les tables qui étaient dans la salle en riant à gorge déployée; car il avait naturellement la voix si grosse, qu'on croyait entendre une pédale lorsqu'il parlait, riait ou chantait. Après s'être bien épanoui la rate, il

prit un air sérieux, et m'assura qu'il n'épargnerait rien pour me trouver un bon poste.

Il ne le chercha pas inutilement. Ami Gonzalez, me dit-il peu de jours après, je vous ai déterré une condition que je préférerais à celle que vous venez de quitter. Le licencié Salablanca, doyen de notre chapitre, a besoin d'un domestique qui soit tout ensemble son laquais et son secrétaire. Je me suis imaginé que vous ne vous acquitteriez point mal de ces deux emplois. Je les remplirai sans doute à merveille, lui répondis-je ; vous n'avez seulement qu'à m'apprendre de quel caractère est le doyen. C'est un homme, répliqua-t-il, d'une piété solide, quoiqu'il ne se pare point de cet extérieur austère qu'ont ordinairement les dévots. C'est un prêtre de cinquante-cinq à soixante ans, tout uni, affable et débonnaire. Pour peu qu'il vous voie attaché à lui, il vous donnera sa confiance ; et vous ferez peu à peu vos petites affaires dans sa maison. Nous irons, poursuivit-il, le voir à l'issue de notre dîner. Je veux dès ce jour vous placer auprès de ce vénérable

ecclésiastique, qui possède plus de mille écus de rente en bénéfices.

Vanegas, en effet, au sortir de notre auberge, me conduisit à une petite maison où demeurait le licencié Salablanca : Seigneur, dit-il à ce doyen, je vous amène le jeune homme dont je vous ai parlé. Estévanille Gonzalez est un enfant de famille, un orphelin que la fortune réduit à servir. Il a fait sa troisième d'une manière brillante à l'université. Il est plein d'honneur, d'esprit et d'intégrité. Vous aurez un trésor dans ce garçon-là. Je suis son répondant. Il n'en pouvait trouver un meilleur, lui dit le doyen ; et comme c'est un vrai présent qu'un bon domestique, je vous suis redevable de m'offrir celui-ci, que je reçois d'autant plus volontiers que sa physionomie me revient. Le chantre, fort satisfait d'avoir réussi dans son entreprise, prit congé du licencié, avec lequel il me laissa.

Hé bien ! mon ami, me dit alors mon nouveau patron, nous allons donc tous deux vivre ensemble ! le ciel en soit loué ! Je crois que tu n'ignores pas ce que les serviteurs doivent à leurs maîtres. De mon

côté, je sais ce que les maîtres doivent à leurs serviteurs. Remplissons l'un et l'autre scrupuleusement nos devoirs, c'est le moyen de nous accorder : regarde-moi comme ton père, et je te regarderai comme mon fils. A ces mots je me jetai à ses pieds en lui protestant que je n'épargnerais rien pour mériter ses bontés. Il me fit relever, et changeant de discours : Gonzalez, me dit-il, tu n'es plus dans un palais épiscopal. Tu as passé d'une extrémité à l'autre. Tu ne sers présentement qu'un prêtre du second ordre. Tu ne verras point régner sur ma table la délicatesse et l'abondance. Un potage me suffit avec un bouilli pour mon dîner, et le soir je me contente d'un simple plat de rôt. Le licencié, m'ayant ainsi parlé, me dit d'aller chercher mes hardes et de les faire apporter chez lui; ce qui fut exécuté en moins de deux heures de temps.

Je trouvai à mon retour le doyen qui soupait à son petit couvert dans une salle, en s'entretenant d'un air familier avec deux domestiques qu'il avait, et qui se tenaient debout devant lui. L'un était son

cuisinier, petit homme vieux et bossu, et l'autre sa gouvernante, que son grand âge et sa laideur rendaient très-canonique. Je me mêlai à la conversation; puis, pour commencer à m'acquitter de mes fonctions de laquais, je m'approchai d'un buffet sur lequel il y avait une bouteille de vin de Portugal, avec un verre et une carafe d'eau; et toutes les fois que mon maître demandait à boire, je lui portais sur une soucoupe son verre, que je remplissais en échanson qui avait fait son apprentissage en très-bon lieu. Le plat de rôt dont il se contenta ce soir-là fut une épaule de mouton, dont il mangea fort peu. Après quoi il monta dans sa chambre, pour nous laisser dans la salle souper en liberté, le cuisinier, la gouvernante et moi.

J'eus bientôt fait connaissance avec ces deux domestiques; et, dans l'entretien que nous eûmes ensemble, je ne manquai pas de leur donner occasion de dire ce qu'ils pensaient du doyen: Quel bonheur, leur dis-je, mes amis, d'avoir un patron tel que le nôtre! quel air de bonté! Vous parle-t-il toujours avec douceur comme il

a fait ce soir? n'a-t-il jamais de fantaisies, de caprices, de mauvais momens? Non, répondit le petit bossu; il n'a point d'inégalités. Il est bien vrai que de temps en temps il paraît sombre et rêveur; mais cela ne dure guère, et ses valets n'en pâtissent point. J'ai servi, continua-t-il, d'autres dévots qui n'étaient pas d'un si bon caractère, et Dieu sait ce que j'ai souffert chez un chanoine de Tolède, quoiqu'il fût homme de bien. Il était né si violent, qu'il me jetait mes fricassées à la tête, quand il y trouvait trop de poivre ou de sel. Grâce au ciel, dit alors la dame Léonelle (ainsi se nommait la gouvernante), le seigneur licencié notre maître, n'a point de défauts. On l'accuse seulement d'être un peu avare; mais, quoique ce soit un homme d'église, on peut s'y tromper. Au lieu de thésauriser comme on se l'imagine, il donne peut-être son argent en secret aux pauvres; et c'est la bonne manière. Il vaut mieux faire du bien en cachette qu'à son de trompe.

Ils ajoutèrent à ces discours plusieurs autres qui me firent comprendre que j'a-

vais pour patron un bon Israélite, chez qui je vivrais fort doucement. Lorsque nous eûmes soupé, ce qui fut bientôt fait, l'épaule de mouton n'ayant pu amuser fort long-temps trois personnes de bon appétit, je montai à la chambre de monsieur le doyen, où je le trouvai à genoux devant un grand crucifix d'ivoire, qui était dans un cadre d'ébène sur un fond de velours noir. Il se leva dès qu'il eut achevé sa prière; et comme je m'aperçus qu'il se disposait à se coucher, je me mis en devoir de l'aider à se déshabiller, en le priant de m'excuser si, n'étant pas encore dans l'habitude de servir, je ne m'en acquittais pas avec toute l'adresse que j'aurais souhaité d'avoir. Je n'étais pourtant pas si maladroit que je le feignais, puisque don Christoval s'était fort bien accommodé de mon service.

Là-dessus le licencié me fit des questions sur ma famille; et, jugeant par mes réponses que je n'étais pas né pour être valet, il parut s'attendrir sur mon sort. Infortuné Gonzalez, me dit-il, que je vous plains d'avoir perdu de si bonne heure les auteurs de

votre naissance ! Sans ce malheur, vous ne seriez pas dans un état servile. Cependant, puisque le ciel le veut ainsi, mon enfant, il faut vous soumettre sans murmure à ses volontés. Pour moi, continua-t-il, je prétends adoucir autant qu'il me sera possible la rigueur de votre servitude, et vous traiter de façon qu'à peine sentirez-vous que vous avez un maître.

Je fus enchanté de ces paroles, qui m'inspirèrent tout à coup tant de zèle et d'inclination pour le doyen, que je me serais fait hacher pour lui : ce qui prouve bien que c'est la faute des maîtres quand leurs domestiques ne les aiment point. Je me sentis si pénétré par avance des bontés qu'il promettait d'avoir pour moi, que je lui tins des discours dont le désordre lui fit connaître que, si je manquais d'éloquence, du moins j'avais du sentiment. Il me frappa doucement sur l'épaule et me dit en souriant : Va, mon ami, va te coucher. J'ai tout lieu de croire que nous nous accommoderons fort bien l'un de l'autre. Ton prédécesseur, poursuivit-il, n'avait que quinze pistoles de gages ; je t'en donnerai vingt,

pour te marquer avec quelle satisfaction je te prends à mon service.

Je laissai mon doyen se mettre au lit. Ensuite je me retirai dans un petit cabinet voisin, dont il faisait sa garde-robe, et où il y avait un grabat qui ressemblait assez à celui de ma pension : c'était là mon gîte. Je ne dormis guère cette nuit, et, pour faire voir que la paresse n'était pas mon vice, je fus sur pied dès la pointe du jour ; de sorte que, quand mon maître, qui se levait ordinairement de grand matin, m'appela, je me présentai tout habillé devant lui et prêt à recevoir ses ordres. A ce que je vois, me dit-il, vous n'êtes pas homme à dormir la grasse matinée : je vous en estime davantage. Écoutez, ajouta-t-il en me mettant un papier entre les mains, pour commencer à vous montrer que je veux vous faire entrer dans mes affaires secrètes, voici une quittance de deux cents écus que je vous confie. Portez-la tout à l'heure de ma part au seigneur don Juan de Barros, receveur-général de notre chapitre : il vous comptera l'argent. Je sortis avec la quittance, et fis ma commission de manière

que le licencié fut très-content de moi. Il me le témoigna, et je lui devins plus cher de jour en jour.

Il y avait déjà près d'un mois que je demeurais chez lui, lorsqu'un soir en soupant il tomba dans une profonde rêverie. Au lieu de s'entretenir selon sa coutume, et de rire avec ses trois domestiques, il garda le silence pendant qu'il fut à table. Nous eûmes beau deux ou trois fois lui adresser la parole, il ne nous répondit que par des soupirs. Enfin on eût dit qu'il était la proie de quelque secret déplaisir, tant il paraissait accablé de tristesse. Il ne mangea presque point ce soir-là, et, me dispensant de l'aller déshabiller, il monta dans sa chambre, où il s'enferma. Voilà sans doute, dis-je au petit cuisinier, un de ces temps malheureux dont vous m'avez une fois parlé. Oui, me répondit-il. Vous voyez comme notre patron est quelquefois différent de lui-même. Mais ce sont des nuages qui passent; dès demain vous le reverrez dans son humeur ordinaire.

Persuadés que cela serait ainsi, nous demeurâmes tous trois dans la salle, où nous

soupâmes gaîment. Après quoi nous gagnâmes nos grabats. J'étais déjà étendu sur le mien, et le sommeil se préparait à fermer mes yeux, quand je crus entendre la voix de mon maître. J'écoutai avec toute l'attention dont j'étais capable, et je ne pus douter que ce ne fût lui qui, se promenant à grands pas dans sa chambre, faisait des monologues sur l'inquiétude qui le travaillait. En vain je prêtai une oreille attentive pour les ouïr plus distinctement, je ne saisis que quelques paroles par lesquelles je jugeai que c'était la délicatesse de sa conscience qui troublait son repos. J'entendis même le bruit comme de plusieurs coups de discipline que se donna le dévot, non probablement sans connaissance de cause, et toute la nuit il ne cessa de parler, de se fouetter, de se tourmenter.

Aussitôt que le jour parut, il sortit sans rien dire, et s'en alla dans la ville, d'où il revint trois heures après avec un air de gaîté qui me surprit d'autant plus que je m'attendais à le revoir plus chagrin. Il me fit monter avec lui dans sa chambre. Il en ferma la porte et me dit : Oh çà, Gonza-

lez, il faut que je te fasse part de ma joie. Je veux que tu sois le dépositaire de mes secrets. Apprends que j'ai remporté une victoire importante et glorieuse. Vous voulez bien, monsieur, lui répondis-je d'un air aussi gai que le sien, que je m'en réjouisse avec vous, quoique je ne sache point encore en quoi elle consiste. J'ai vaincu, reprit-il, j'ai atterré le démon de l'avarice. J'avais amassé trois cents écus; je les gardais soigneusement dans mon coffre; mon cœur y était attaché : mais le père céleste a eu pitié de son serviteur. Il m'a prêté son assistance. Je viens de jeter tous ces écus dans un tronc de l'hôpital, et par là je me suis délivré d'un pesant fardeau qui m'accablait.

Vous vous imaginez bien que je ne fus pas peu étonné d'entendre ce discours, qui me fit prendre le licencié pour un fou. Il s'en aperçut, et, pour me faire juger de lui plus sainement, il poursuivit de cette sorte : Tu sauras, mon ami, que je suis né avare. J'ai pour l'argent une passion que la sévérité de ma morale combat sans cesse sans pouvoir la détruire. Je suis tranquille quand

je ne possède rien que ce qui m'est nécessaire pour la nourriture et l'entretien de mon domestique. Au contraire, sitôt que je me vois du superflu, j'oublie qu'il appartient aux pauvres; je l'enferme, je le cache, j'en fais mon idole; ma cupidité se rallume : j'entasse pièces sur pièces, enfin je cède à ma fureur. Néanmoins, quoique l'avarice m'ait vaincu, elle ne jouit pas paisiblement de ma défaite. La charité vient bientôt troubler son triomphe et lui disputer la proie dont elle est saisie. C'est alors que je sens dans mon cœur d'étranges combats qui me plongent dans une affreuse mélancolie, et dont le succès pourrait devenir favorable au vice, si le ciel ne venait au secours de la vertu; mais, grâces à la bonté divine, j'ai jusqu'ici toujours terrassé mon ennemi.

Lorsque le scrupuleux doyen, charmé de sa victoire, m'eut parlé de cette façon, il fit éclater de nouveaux transports de joie de s'être si heureusement débarrassé de ses trois cents écus. Ensuite, se prosternant devant son crucifix pour remercier Dieu de lui avoir donné la force de faire une action si vigoureuse, ce saint homme, car c'en

était un véritablement, demeura plus d'un quart d'heure en prière et me ravit par son air édifiant. Je ne pouvais me lasser de l'admirer. S'étant relevé, il reprit un visage riant, et m'adressa la parole dans ces termes : Gonzalez, tu me vois bien content; mais je le suis encore plus que je ne le parais. Si tu concevais toute la satisfaction intérieure que je sens d'être affranchi de la tyrannie de l'avarice, je suis persuadé que dès ce moment tu suivrais mon exemple, et je t'y exhorte, mon fils. Si tu as de l'argent dont tu puisses te passer, je te conseille en ami de le porter à l'hôpital pour prévenir le goût que tu pourrais prendre insensiblement pour les richesses.

Je souris à ce conseil, qu'il me donna pieusement, et je ne fus nullement tenté de me dessaisir de mes pistoles, quoiqu'un bon casuiste m'eût fort bien pu chicaner sur leur possession. Monsieur, répondis-je au licencié, si j'avais un bénéfice qui me fournît au-delà de mon nécessaire, je tâcherais de vous imiter, quoique vous me paraissiez un homme inimitable ; mais considérez, s'il vous plaît, que je suis un pauvre garçon

sans patrimoine. Je n'ai pour tout bien qu'une vingtaine, peut-être, de pistoles qui me restent de ma dernière condition. Puis-je sans imprudence m'en dépouiller? Sait-on ce qui peut arriver? Si par malheur je venais à vous perdre, et que je fusse long-temps sur le pavé à chercher un nouveau maître, n'aurait-on pas raison de me reprocher d'avoir été charitable mal à propos? Ce que tu dis, répliqua le doyen, serait de très-bon sens, si les besoins futurs devaient nous embarrasser; mais il ne faut pas que l'avenir nous inquiète, ni que la crainte de manquer d'argent nous serve de prétexte pour frustrer les pauvres de notre superflu.

Mon sévère patron me tint vainement tous ces beaux discours; je les écoutai comme des chansons, et les choses en demeurèrent là. Deux mois après cette aventure, qu'il me défendit de révéler aux deux autres domestiques, il me renvoya chez le receveur du chapitre toucher encore deux cents écus que je lui apportai. Il les mit dans son coffre et les garda pendant trois semaines sans qu'il en parût occupé. Il ne laissait pas toutefois de l'être, et peu à peu mon dévot re-

devint mélancolique. D'abord que je m'en aperçus, je lui dis : Seigneur licencié, puisque j'ai l'honneur d'être votre confident, je ne crois pas devoir attendre, pour vous donner du soulagement, que vous m'appreniez le besoin que vous en avez. Je ne sais que trop ce qui se passe actuellement dans votre cœur : l'avarice et la charité y sont aux prises, et l'événement de leur combat est incertain. Permettez qu'un fidèle serviteur qui s'intéresse au repos de vos jours vous serve de fil pour sortir du labyrinthe où vous vous trouvez.

Oui, mon cher Estévanille, me répondit tristement le doyen, je lutte nuit et jour contre un ennemi puissant, et qui semble reprendre de nouvelles forces à mesure que les miennes s'affaiblissent. Aide-moi, si tu peux, à le terrasser. Très-volontiers, monsieur, lui repartis-je, et nous allons l'abattre tout à l'heure, si vous voulez. Hé! comment pourrons-nous en venir à bout? dit le licencié. Rien n'est plus aisé, lui répondis-je. Remettez-moi dans ce moment ces redoutables espèces qui pourraient vous perdre à la fin. Je vais vous en délivrer en

les jetant dans ce grand tronc pour les pauvres, qui est à l'entrée du monastère de Saint-Bernard.

Mon maître n'applaudit pas tout d'un coup à l'expédient proposé; mais enfin les réflexions du dévot l'emportèrent peu à peu sur les mouvemens de l'avare. J'y consens, mon ami, me dit-il, charge-toi de cette commission. Aussi-bien tu m'épargneras quelques peines que j'aurais à souffrir en portant moi-même mon argent. A ces mots il tira de son coffre un sac, et me le mettant entre les mains : Tiens, me dit-il, voici les victimes qu'il faut immoler. Va, mon enfant, cours, vole, et reviens promptement m'annoncer que le sacrifice est fait.

Je laissai le patron dans sa chambre exhaler quelques soupirs qu'il ne put refuser à mon départ, ou plutôt à l'éloignement des victimes, et je pris le chemin du couvent de Saint-Bernard, dans l'intention de faire fidèlement l'emploi dont j'étais chargé. J'y allais de la meilleure foi du monde, et j'aurais indubitablement rempli mon devoir en garçon plein de droiture, si le démon

de l'avarice ne fût venu me tenter; mais de rage sans doute d'avoir été vaincu par le maître, il voulut s'en venger sur le valet. Il m'arrêta tout court comme j'étais près d'entrer dans l'église, et me soufflant aux oreilles : Estévanille, me dit-il, où vas-tu, insensé que tu es? Tu vas porter de l'eau à la rivière. T'imagines-tu que les hôpitaux manquent de quelque chose? Tu te trompes, Gonzalez; ils sont soutenus par les charités de tant de personnes aisées, que jamais on ne verra la marmite des pauvres renversée. Leurs revenus augmentent de jour en jour par les testamens qui se font en leur faveur. Outre cela, leurs biens ne sont pas pillés, comme ceux des grands seigneurs, par des intendans fripons; ils ont pour économes et pour administrateurs d'honnêtes gens qui se font un plaisir de se mêler de leurs affaires pour l'amour de Dieu, et d'être désintéressés dans leur administration. Ne jette donc point dans un tronc cet argent que ta bonne fortune te livre aujourd'hui. Garde-le plutôt pour toi; peut-être en auras-tu bientôt besoin. D'ailleurs, puisque le doyen le destine aux pauvres, il y

en a une partie qui t'appartient. Cela semble en quelque façon rendre ta faute plus légère.

Le diable, en me suggérant ces mauvaises réflexions, qu'il avait l'art de me faire trouver bonnes, corrompit mon intégrité; au lieu d'entrer dans l'église, je marchai vers la grande place, où, pour peu de chose, je convertis chez un changeur mes écus en doublons et en quadruples, que je serrai facilement dans ma poche. Je retournai ensuite au logis, où le licencié m'attendait impatiemment. Réjouissez-vous, monsieur, lui dis-je en l'abordant d'un air gai, l'affaire en est faite. Le poisson est dans la nasse de l'hôpital. Que votre conscience reprenne toute sa tranquillité. Je suis ravi, me répondit-il, que cela soit terminé; je t'en remercie. De ton côté, mon enfant, tu dois aussi en être bien aise; car tu as part à cette bonne œuvre. J'en ai une joie infinie, lui répliquai-je; et si vous avez le malheur de vous retrouver dans la peine dont je viens de vous délivrer, je me flatte que vous voudrez bien encore vous servir de mon petit ministère pour vous en tirer. Le doyen

m'assura qu'il n'avait pas une autre intention. Cependant, quelques mois après, se revoyant un argent superflu assez considérable, et se sentant tourmenté par ses scrupules, il eut recours à un autre moyen pour s'en affranchir.

Il acheta une grande quantité de livres solides, des livres de morale et de théologie, croyant par cette emplette se mettre l'esprit en repos; mais, après avoir fait une méditation profonde au pied du crucifix, il m'appela. J'accourus à sa voix, et remarquant qu'il était plus troublé, plus agité que jamais: Qu'avez-vous, lui dis-je, mon cher maître? auriez-vous encore envie de me faire avoir part à quelque bonne action? Ah! Gonzalez, me répondit-il en poussant un soupir des plus amers, que le démon est subtil! Je m'imaginais l'avoir trompé, et c'est lui qui m'a tendu un piége où j'ai donné. Je pensais, en achetant tous ces livres, que la charité n'en pourrait murmurer: quelle illusion! ces ouvrages, quoique excellens, me sont inutiles, je ne lis point. J'emploie presque tout mon temps à la prière. Pourquoi donc, misérable que je suis, ai-

je fait un pareil achat? Combien aurais-je soulagé de pauvres avec l'argent que m'ont coûté ces livres, qui ne sont dans ma chambre qu'un vain ornement!

Ce trop charitable doyen se sentait si mortifié d'avoir fait une dépense qui lui paraissait coupable, qu'il ne pouvait s'en consoler. Les confidens quelquefois donnent de bons conseils : Monsieur, lui dis-je, il me semble que votre faute n'est pas irréparable; il n'y a, sauf votre meilleur avis, qu'à faire porter tous ces livres chez le libraire qui vous lés a vendus, il les reprendra moyennant un honnête profit, et j'irai sur-le-champ porter à l'hôpital l'argent que nous en retirerons. J'approuve ce conseil, s'écria le licencié; c'est le ciel, Gonzalez, qui vient de te l'inspirer, et je le veux suivre tout à l'heure.

En même temps il m'ordonna d'aller chercher deux portefaix; ce que je fis avec un empressement dont il n'est pas besoin de dire la cause. Ce qui me déplut, c'est que le patron voulut venir avec nous chez le libraire, qui était justement ce vieux borgne qui savait si bien enseigner les bon-

nes pensions. Quoique les marchands ne soient pas trop aises qu'on leur rapporte une marchandise qu'ils ont vendue, il reprit la sienne fort obligeamment, et rendit au bon doyen cent cinquante écus de deux cents qu'il avait reçus de lui, se contentant du reste, tant pour se dédommager d'avoir perdu l'occasion de se défaire desdits livres que pour l'intérêt des jours qu'ils avaient été hors de sa boutique.

Je mis promptement la main sur les espèces qui nous revenaient; je les serrai dans un sac que nous fournit gratuitement le libraire; et, quand nous fûmes dans la rue, je dis à mon maître qu'il pouvait s'en retourner au logis, où je le rejoindrais en peu de temps. Il me répondit qu'il voulait m'accompagner : Comment donc, monsieur, lui répliquai-je, est-ce que vous vous défieriez de votre serviteur? Le ciel m'en préserve! repartit-il; non, mon enfant, je suis sûr de ta fidélité; je n'avais envie d'aller avec toi que pour être témoin moi-même de ma victoire; mais, puisqu'il t'a semblé que je soupçonnais ta bonne foi, je veux te faire voir que tu as eu tort. Va t'acquit-

ter tout seul d'une commission si agréable à Dieu. En achevant ces paroles, il reprit le chemin de sa maison, et je me rendis chez le changeur, où je convertis encore mes écus en doubles pistoles.

Ma bourse, comme vous voyez, commençait à devenir rondelette; et, dans l'espérance que j'avais de l'arrondir bien davantage dans la suite, j'étais le garçon d'Espagne le plus content. Néanmoins un triste événement trompa mon attente. Le doyen, peu de jours après la scène des livres, tomba malade. Il appela les plus fameux médecins de Salamanque. Ils lui donnèrent des remèdes, et il mourut. A peine eut-il les yeux fermés, que des parens qu'il avait dans la ville accoururent fort échauffés, ne doutant pas que le défunt n'eût laissé beaucoup d'argent. Ils furent étrangement surpris de ne trouver que quelques écus qu'il gardait pour entretenir son ménage. Comme ils s'en plaignaient, je leur dis qu'ils ne devaient pas s'en étonner, puisque le licencié Salablanca, persuadé que son surperflu appartenait de droit aux pauvres, le portait lui-même exactement

aux troncs des hôpitaux. Les parens, peu satisfaits de la succession qu'ils avaient à recueillir, en patagèrent entre eux les effets ; et comme s'ils eussent deviné que je m'étais payé par mes mains, ils me firent perdre plus de la moitié de mes gages ; ce qui était à rabattre sur la part que j'avais eue aux bonnes œuvres de mon maître.

CHAPITRE VII.

Estévanille, après la mort du doyen, va voir Vanegas, et s'engage au service d'un chapelain royal.

Aussitôt que je fus sur le pavé, j'allai voir Vanegas, chez qui je trouvai un ecclésiastique italien qui possédait une chapelle royale à Salamanque. Dès que je parus, le chantre me dit : Mon pauvre Gonzalez, ma douleur se renouvelle à votre vue. Que je suis fâché que votre bonheur ait duré si peu ! J'avais placé ce garçon-là, poursuivit-il en adressant la parole au chapelain royal, auprès du licencié Salablanca qui vient de

mourir. C'était une bonne condition pour ce jeune homme; c'est dommage qu'il n'en ait pas joui plus long-temps, car c'est un excellent sujet, un serviteur zélé, fidèle, et de plus, un enfant de bonne maison, qui a des principes de belles-lettres.

Pendant que Vanegas parlait de la sorte, l'Italien me considérait attentivement depuis les pieds jusqu'à la tête; et, soit qu'il eût effectivement besoin d'un laquais, soit que quelque autre raison le déterminât dans le moment à me prendre, il dit à Vanegas : *Il* me faut un domestique, et il ne tiendra qu'à ce garçon d'entrer à mon service; le bien que vous venez de me dire de lui et sa physionomie me font souhaiter de l'avoir; il peut compter que, par rapport à vous, j'aurai pour lui beaucoup de considération. Je me ferai un plaisir de cultiver son esprit moi-même, et d'y faire germer les semences de littérature qu'il a déjà. Je lui offre les mêmes gages qu'il avait chez le doyen, et je crois qu'il ne perdra pas au change. Qu'il se consulte donc là-dessus; et si cela lui convient, vous savez où je demeure, vous me l'enverrez. A ces mots,

qu'il prononça d'un ton de voix plein de douceur, il embrassa Vanegas, et se retira.

Hé bien! me dit le chantre lorsque nous fûmes seuls, comment vous sentez-vous affecté de la proposition que l'on vient de vous faire, et du personnage qui vous l'a faite? Cet ecclésiastique, lui répondis-je, me paraît un homme de bien. Pensez-vous que je fisse mal d'accepter la place qu'il me présente? Hé, mais! reprit-il, mon ami, je ne connais ce prêtre que depuis quelques jours. Je sais que c'est un vieux bachelier calabrois, qu'il est chapelain royal dans cette ville, et qu'il passe pour un bénéficier fort à son aise. C'est tout ce que je puis vous en apprendre. Quoiqu'il soit Italien, et qu'il porte une face équivoque, il peut être un fort honnête homme. Au reste, continua-t-il, vous devez sans balancer prendre le parti de le servir. Que risquez-vous? Si vous n'êtes pas content de lui, vous le quitterez. Les laquais ne sont point des esclaves. Si leurs maîtres ont le pouvoir de les chasser lorsqu'il leur en prend fantaisie, ils peuvent, de leur côté, quand il leur plaît, abandonner leurs maîtres. Vous rai-

sonnez à merveille, dis-je au seigneur Vanegas, et je suis prêt à me consacrer au service de ce chapelain royal. J'ai un pressentiment qu'il me consolera de la perte de mon dernier maître.

Dès le jour suivant, le chantre me conduisit chez le bachelier, qui me reçut d'un air de bonté dont je fus ravi. Il me donna de nouvelles assurances qu'il aurait un soin tout particulier de m'enseigner les belles-lettres. Vanegas, qui m'aimait, fut sensible aux bons sentimens que le chapelain témoignait avoir pour moi. Il l'en remercia pour son compte, et s'en alla, persuadé que je serais aussi bien là que chez le licencié. Je pensais la même chose, ou plutôt je trouvais mon nouveau maître encore plus digne que l'autre de mon attachement. Si le doyen, disais-je, était un prêtre vertueux, celui-ci ne le paraît pas moins. Je m'en fie à son air pâle et mortifié. D'ailleurs je crois qu'il a plus d'esprit et d'érudition. Le Calabrois en effet en avait infiniment davantage. Aussi passait-il la moitié de la journée et quelquefois une partie de la nuit dans sa bibliothèque, qui était composée de

toute sorte de livres. Il avait été moine dans je ne sais quel ordre, et régent de philosophie : c'était un homme des plus savans.

Au reste, son domestique, de même que celui du doyen, ne consistait qu'en une vieille gouvernante, un cuisinier, et moi, et il ne faisait pas une plus grande dépense, quoiqu'il eût la réputation d'être plus riche. Il ne portait pas son argent dans les troncs des hôpitaux; il se contentait, en sortant d'une église, de jeter une poignée de maravédis aux pauvres qui se trouvaient à la porte. Mais ce que je n'approuvais pas, c'est qu'il distribuait ses aumônes avec tant d'éclat, qu'il semblait les vouloir faire à ce que personne n'en ignorât. A cela près, on l'aurait pris pour un saint. Il marchait avec gravité, les yeux attachés à terre, et son visage prêchait la mortification.

Il ne manqua pas, ainsi qu'il l'avait promis, d'avoir de grands égards pour moi. Sitôt qu'il m'eut interrogé sur les belles-lettres, et qu'il vit que j'en avais les premiers élémens, il en marqua autant de joie que s'il eût été mon père, et me dit

d'un air affectueux qu'il me regardait comme son élève : Oui, mon enfant, continua-t-il d'un ton de voix animé, tu as d'heureuses dispositions. Je me charge de toi. Je te pousserai. Ce serait un meurtre de laisser vieillir dans la servitude un homme né pour faire du bruit dans le monde par son génie.

Il accompagna ces belles promesses de quelques embrassades, pour me montrer qu'il parlait de l'abondance du cœur. J'étais si pénétré de ses bontés excessives, que je ne pus m'empêcher d'aller trouver Vanegas et de lui faire part de ma joie; mais, au lieu d'applaudir au compte fidèle que je lui rendis des témoignages d'amitié que je recevais de mon nouveau maître, il devint sombre et rêveur. Qu'avez-vous ? lui dis-je. Il semble que vous soyez affligé du rapport que je vous fais. Est-ce que vous vous repentiriez d'avoir fait mon bonheur ? Quelle peut être la cause d'un pareil changement ? Je suis toujours le même à votre égard, répondit le chantre, et vous ne serez jamais aussi heureux que je le souhaite. Pourquoi donc, lui répliquai-je, gardez-

vous un silence chagrin en apprenant les bontés qu'a pour moi le bachelier ? On dirait qu'elles vous font de la peine.

Mon ami Vanegas n'osait me découvrir sa pensée, et j'étais fort éloigné de la deviner. Néanmoins je le pressai tant de s'expliquer là-dessus et de ne me rien céler, qu'il reprit ainsi la parole : Je ne sais si je dois me réjouir de vous avoir procuré la condition dont vous êtes si satisfait. Hélas ! je crains d'avoir innocemment exposé votre jeunesse aux attentats d'un homme vicieux. Toutes ces démonstrations d'amitié du Calabrois me paraissent outrées, et par conséquent me sont suspectes. Cependant, ajouta-t-il comme en se reprenant, il se peut faire que je m'alarme mal à propos, et que ma crainte offense la vertu du bachelier. D'ailleurs, tout jeune que vous êtes, vous avez assez de jugement et d'assez bons yeux pour voir l'hypocrite, si c'en est un, au travers de son masque.

Je n'eus pas besoin que le chantre m'en dît davantage ; et, rappelant alors dans ma mémoire certains discours que j'avais entendu tenir dans la pension de Canizarez,

je m'en retournai chez mon Italien l'esprit prévenu contre lui, et plus disposé à empoisonner ses bonnes actions qu'à faire grâce à ses mauvaises. Je me tins avec lui sur mes gardes; et comme, dans la prévention où j'étais, il n'avait pas en moi un juge favorable, j'interprétais tout à son désavantage. Les paroles obligeantes qu'il m'adressait augmentaient ma défiance; et les regards qu'il jetait sur moi, quoique dans le fond peut-être purs et désintéressés, me paraissaient coupables. Un jour que j'étais avec lui dans sa bibliothèque, il prit un Virgile, qu'il ouvrit; puis, me le donnant, il me dit : Estévanille, voyons un peu si tu me rendrais bien cette églogue en espagnol. Par hasard, ou autrement, l'églogue était justement celle qui commence par ce vers :

Formosum pastor Corydon ardebat Alexin.

Je l'avais entendu expliquer au collége. Je la savais même par cœur. Je n'eus pas beaucoup de peine à la traduire en castillan; mais, tandis que j'en faisais la version avec le plus d'élégance qu'il m'était pos-

sible, le Calabrois, pour me témoigner combien il était content de moi, me donnait de petits coups sur l'épaule, me tirait doucement les oreilles, et me pinçait les joues. Cela me parut sérieux; et, me croyant dans un péril où je n'étais peut-être pas, je m'enfuis et laissai là ce vieux Corydon.

CHAPITRE VIII.

Estévanille part pour Madrid. De la rencontre qu'il fit en chemin, et quelle en fut la suite.

J'avais tant de fois entendu parler de Madrid comme d'une merveille du monde, qu'il me prit envie d'y aller pour voir si ce qu'on m'en avait dit était véritable. Je me trouvais en état de faire gracieusement ce voyage et de paraître dans cette fameuse ville sous une forme plus honorable que celle de laquais : je me flattais qu'un garçon qui savait passablement bien écrire, et qui ne manquait pas d'esprit, ferait infailliblement sa fortune à la cour, soit en s'atta-

chant à quelque grand seigneur, soit en se glissant parmi les commis des secrétaires d'état. Enfin, rempli de la bonne opinion que j'avais de mon mérite, j'achetai un petit mulet pour me rendre plus noblement à Madrid, et je partis un matin avant le lever du soleil.

Je pris le chemin de Penaranda, où j'arrivai heureusement sur la fin de la journée. Mais il n'en fut pas de même le lendemain. A l'entrée de la Castille vieille, je vis deux routes qui m'embarrassèrent; et, n'apercevant personne qui pût m'enseigner celle que je devais suivre, je fus obligé de m'en remettre au hasard. L'une conduisait à la ville d'Avila, et l'autre à Ségovie; j'enfilai la dernière pour mes péchés, comme vous allez l'entendre. Il me fallut passer entre deux montagnes par un chemin capable d'effrayer un voyageur même sans argent. Si j'eusse connu le pays, j'aurais pu éviter par un détour ce dangereux passage, qui ne pouvait être tenté que par ceux qui en ignoraient le péril. Outre qu'il était coupé de précipices, on découvrait de distance en distance, au pied des montagnes, des ou-

vertures que je ne regardais pas sans effroi.

A chaque instant je m'attendais à voir sortir de ces affreuses cavernes des hommes armés d'épées, de poignards ou d'escopettes, et ces fantômes de mon esprit troublé me faisaient trembler de tous mes membres. Je craignais de laisser dans ce redoutable lieu le bien des pauvres avec ma vie, et, frappé d'une si juste crainte, j'implorais l'assistance du ciel, sans faire réflexion que je méritais moins d'en être secouru qu'abandonné. Il me le fit bientôt connaître. Deux hommes, comme vomis par une de ces cavernes, s'offrirent subitement à mes yeux, et firent glacer mon sang dans mes veines par leur air effrayant aussi-bien que par de larges coutelas qu'ils portaient. Ajoutez à leur horrible aspect qu'ils étaient à demi-nus, et que la peur, qui grossit ordinairement les objets, me les faisait paraître d'une grandeur énorme.

Ces deux nouveaux enfans de la terre vinrent me barrer le passage en se présentant devant mon mulet, et, le chapeau à la main, me demandèrent l'aumône d'une manière qui ne permettait pas de la refuser.

L'action humiliante à laquelle ils s'abaissaient ne leur faisait rien perdre de leur mine épouvantable. Je leur jetai quelques pièces de menue monnaie que j'avais dans mes poches, et dont on m'avait conseillé à Penaranda de me munir, pour n'être pas obligé sur la route de montrer de l'or, à cause des inconvéniens qui pouvaient en résulter. Mais les deux mendians, bien loin de se contenter de si peu de chose, saisirent la bride de mon mulet, et me déclarèrent que je n'en serais pas quitte à si bon marché. Mon jeune seigneur, me dit l'un des deux, en me faisant vider malgré moi les étriers et tomber assez rudement, nous allons voir si votre bourse est bien garnie. Ils prirent la peine de me fouiller partout, et de m'enlever plus de cent pistoles. Ces voleurs, remarquant que j'étais plus mort que vif, me protestèrent, pour me rassurer, qu'ils ne me feraient aucun mal; ce qui ne laissa pas de dissiper une partie de ma frayeur.

A peine cette expédition fut-elle achevée, que de la même caverne d'où j'avais vu venir les fripons qui m'avaient volé il sortit

une soixantaine, pour le moins, d'hommes et de femmes, les uns à pied, les autres sur des mules ou sur des ânes; et tous ces honnêtes gens ensemble composaient une troupe de bohémiens des plus formidables. Les hommes portaient des collets tailladés, avec des habits qui ne leur couvraient pas la moitié de la peau, tant ils étaient déchirés. Pour les femmes, les unes, assez bien habillées, étaient bizarrement parées de médailles, de colliers et de bracelets; et les autres, vêtues d'une simple chemise de la ceinture en bas, avaient la gorge et les épaules découvertes, avec un air d'immodestie très-convenable aux personnes de cette espèce. Les deux bohémiens qui avaient si bien nettoyé mes poches m'ordonnèrent, sous peine de la vie, d'aller avec eux joindre leurs camarades qui défilaient deux à deux. Nous sortîmes des montagnes à trois ou quatre cents pas de là pour entrer dans une plaine où nous tirâmes vers un bois épais, au milieu duquel il y avait une fontaine d'une très-belle eau.

Nous fîmes halte dans cet endroit, que j'aurais trouvé fort agréable, si j'eusse été

en meilleure compagnie. Ces messieurs commencèrent par étendre sur l'herbe des morceaux de viande et de pain dont ils étaient pourvus abondamment, aussi-bien que de vin, qu'ils portaient dans des calebasses comme les pèlerins de Saint-Jacques. Il me fallut boire et manger avec eux en dépit que j'en eusse: car sitôt que je témoignais la moindre répugnance à faire ce qu'ils désiraient, ils mettaient la main sur leurs sabres, et par là me rendaient plus souple qu'un gant. Je poussai la docilité jusqu'à souffrir qu'on m'ôtât mon habit, qui était d'nn très-beau drap tout neuf, pour me revêtir d'un habillement de bohémien. Ils en avaient toujours dans leur bagage quelques-uns qu'ils faisaient endosser par force aux jeunes gens qui avaient le malheur de les rencontrer.

Les hommes et les femmes, après un repas de trois ou quatre heures, se mirent à former des danses plus libres que gracieuses. Ils étaient tous en train de se divertir, et ils se proposaient de passer la nuit dans ce bois, quand deux de leurs compagnons, qui s'étaient écartés, vinrent troubler la

fête en leur annonçant qu'une brigade d'archers de la Sainte-Hermandad était à trente pas d'eux. Les moins courageux de la troupe ne furent point alarmés de cette nouvelle, et, se croyant supérieurs à leurs ennemis, ils se préparèrent à les bien recevoir. Véritablement une seule brigade de la sainte confrérie eût été trop faible pour battre tant de bohémiens, qui pour la plupart étaient vaillans et vigoureux; mais au moment que ceux-ci, méprisant le petit nombre des archers, marchaient à eux pour les attaquer, une seconde troupe de confrères de la Sainte-Hermandad, arrivant d'un autre côté, vint fondre sur ces voleurs et les mettre entre deux feux. Alors les bohémiens, perdant l'envie de faire face à l'ennemi, ne songèrent plus qu'à lui échapper par une prompte fuite.

Je me sauvai avec eux, sans savoir ce que je faisais, et comme si je n'eusse pas plutôt dû me réjouir de n'être plus en leur pouvoir. Les archers nous poursuivirent si vivement, qu'ils nous arrêtèrent presque tous. Ils nous lièrent avec des cordes qu'ils avaient apportées pour cet effet, et, nous

ayant partagés en deux bandes, ils en conduisirent une à Ségovie et l'autre à Avila. Il est bon d'apprendre au lecteur que les corrégidors de ces deux villes, informés qu'une troupe nombreuse de bohémiens volait impunément dans le pays, et même assassinait les voyageurs, avaient envoyé à leurs trousses chacun une brigade d'archers de la sainte confrérie, lesquels avaient si bien pris leurs mesures, qu'ils s'étaient trouvés tous en même temps dans le bois.

J'étais de la bande des misérables qu'on menait à la ville d'Avila. Nous n'y fûmes pas plus tôt arrivés, qu'on nous enferma dans des cachots noirs en attendant qu'on nous rendît bonne et briève justice. Le corrégidor, juge expéditif, vint dès le jour suivant nous interroger dans les prisons, et mon heureuse étoile voulut qu'il commençât par moi. Il fut d'abord frappé de ma jeunesse : Malheureux, me dit-il, tu fais de bonne heure un mauvais métier. Monseigneur, lui répondis-je assez froidement, l'habit ne fait pas le moine. Quoique je porte l'uniforme des bohémiens, je puis vous assurer

que je ne suis pas de leur compagnie. A d'autres, répliqua le corrégidor; et, sans daigner entendre ce que j'avais à dire pour ma défense, il passa aux prisonniers qui étaient avec moi dans le même cachot. Il leur demanda s'ils étaient du nombre des bohémiens qui avaient été pris dans un bois par les archers de la Sainte-Hermandad. Ils répondirent que oui, jugeant bien qu'il ne leur servirait de rien de soutenir le contraire. Le juge borna l'interrogatoire à cette demande, fit écrire leurs noms et le mien par un greffier qui l'accompagnait, et sortit en disant qu'il ne nous laisserait pas languir dans les fers, et que dans deux heures, tout au plus tard, il nous ferait savoir notre sort.

Quand je vis que ce ministre de la justice allait prononcer mon arrêt, je lui adressai ces paroles à haute voix : Monseigneur, prenez garde s'il vous plaît à ce que vous ferez. Ne confondez pas l'innocence avec le crime. Bien éloigné d'être du nombre de ces fripons de bohémiens, je vous déclare qu'ils m'ont volé mon argent, mes hardes et mon mulet, et qu'ils m'ont revêtu en dépit de

moi du maudit habillement que je porte. Le corrégidor fit si peu d'attention à cette apostrophe, qu'une heure après le greffier revint dans notre cachot. Où est le seigneur Estévanille Gonzalès? dit-il en entrant d'un air gai. Le voici, m'écriai-je, m'imaginant qu'il venait pour me délivrer. Qu'avez-vous à lui apprendre? Une bonne nouvelle, me répondit-il, et pour laquelle pourtant je ne lui demande rien, non plus que pour les frais de son procès, qui vient d'être jugé définitivement. Il est condamné, ajouta ce mauvais plaisant, à monter l'escalier, et à donner des bénédictions au peuple avec les talons.

Le ton railleur du greffier, et les expressions égayées dont il se servait pour m'annoncer qu'on m'allait pendre me firent croire d'abord qu'il ne parlait pas sérieusement; mais la lecture qu'il nous fit ensuite de l'arrêt qui nous condamnait à ce supplice, tous les bohémiens et moi, ne me permit plus de douter de mon malheur. Je m'affligeai alors sans mesure; je fondis en pleurs, et le cachot retentit de mes plaintes et de mes lamentations. Puis m'adressant

aux bohémiens : Pourquoi, leur dis-je, méchans que vous êtes, ne sauvez-vous pas un homme dont vous connaissez l'innocence? Vous le pouvez en déclarant au corrégidor que je ne suis point de votre troupe. Que gagnerez-vous en souffrant que je périsse avec vous? En faisant ce reproche à ces scélérats, je m'imaginais les attendrir et les obliger à porter un témoignage à ma décharge ; mais, au lieu de me rendre cette justice, ils se mirent tous à rire de ma frayeur et à se moquer de moi.

Le greffier, après avoir ouï le discours que je venais de tenir, et qu'il ne fit pas semblant d'écouter, me prit par la main et me mena dans une salle où il y avait un religieux de l'ordre de Saint-François, qui n'était pas venu là pour rien. Tenez, père, dit-il au moine, commencez par ce jeune homme : confessez-le et le disposez à partir pour l'autre monde. Je me jetai aux pieds du cordelier en implorant à haute voix sa protection, et je lui fis un rapport fidèle de ce qui s'était passé entre les bohémiens et moi. Ce que le greffier ayant entendu, se retira sans dire un seul

mot, et me laissa dans la salle avec le confesseur et le bourreau.

Mon ami, me dit le religieux, si l'aventure que vous venez de me conter est véritable, je juge par là que vos iniquités ont attiré sur vous la colère du ciel; car la justice divine se sert souvent de la justice humaine pour punir les pécheurs. Ainsi, bien loin de murmurer contre le jugement qui vous condamne à mourir et qui vous paraît injuste, vous devez le regarder comme un châtiment que vous n'avez que trop mérité. Employez donc bien le peu de momens qui vous restent à vivre. Confessez vos péchés, et demandez-en pardon à Dieu.

Quelque chose que pût me représenter le cordelier, j'avais bien de la peine à me résoudre à sauter le fossé. Cependant ce saint religieux n'épargnait rien pour me procurer une bonne mort. Il m'y exhortait d'une manière pathétique et consolante, en mêlant aux larmes que m'arrachait le regret de périr celles que l'intérêt de mon salut lui faisait répandre. En un mot, il s'y prit de tant de façons, qu'il me toucha. Je sentis tout à coup naître dans mon âme un

repentir sincère de mes fautes. Je gémis, je soupirai de douleur en me ressouvenant des vols que j'avais faits à Murcie et à Salamanque. Enfin je sentis que la nature se soumettait peu à peu à l'humiliation profonde qui la menaçait. Je me trouvai digne du trépas ignominieux qui m'attendait.

J'étais donc abandonné à toute ma mauvaise fortune, et prêt à me rendre à la place publique pour y danser en l'air, quand le corrégidor entra dans la salle avec le greffier et un des bohémiens prisonniers : Père, dit-il au moine, laissez-là le jeune homme que vous exhortez à la mort. Il en sera quitte pour la peur. Tous les honnêtes gens avec lesquels il a été pris déposent qu'il n'est point du nombre de leurs confrères, quoiqu'il en ait l'habit. Il ne serait pas juste qu'il perdît la vie pour s'être trouvé involontairement avec eux. Mais, ajouta-t-il, comme les habitans d'Avila se font une grande fête de voir expédier aujourd'hui quelqu'un de ces voleurs, en voilà un que je vous livre pour répondre à leur attente. Après avoir prononcé ces paroles, le corrégidor sortit en m'ordonnant de le suivre.

J'obéis, et cédai volontiers ma place au bohémien, qui était justement un des deux fripons qui m'avaient raflé mes doubles pistoles. Il se mit à genoux devant le religieux, qui le confessa et le conduisit au supplice.

Pour moi, lorsque j'eus suivi le corrégidor dans une autre chambre, ce juge, s'apercevant que le passage de la crainte à la joie m'avait troublé les sens, me fit donner du vin; et quand je lui parus un peu revenu de ma frayeur, il me dit que j'étais libre. En même temps on m'ouvrit par son ordre les portes de la prison, d'où je sortis sans mon argent, sans mes hardes et sans mon mulet, qui passèrent des mains des bohémiens dans celles de la justice.

CHAPITRE IX.

De la consolation qu'il reçut au sortir des prisons d'Avila; et comment, étant arrivé à Madrid, il trouva une nouvelle condition.

D'ABORD que je fus dans la rue, l'habit que je portais m'attira quelques huées, auxquelles je fis peu d'attention. Je ne sentais que le bonheur d'être délivré des bohémiens et du corrégidor. Pour en rendre à Dieu de très-humbles grâces, j'entrai dans une église, et me retirai dans un coin où je me mis en prière. J'étais encore si occupé du péril que je venais de courir, que je priais de bon cœur. Je promettais au ciel de changer de vie, et j'étais si contrit, qu j'accompagnais cette promesse de grands coups de poing dont je me frappais la poitrine.

Je croyais n'être vu de personne; mais un vieux bourgeois d'Avila, qui disait son rosaire à quelques pas de moi, m'observait,

Il fut tellement édifié de ma ferveur, qu'il voulut me parler. Pour cet effet, il alla m'attendre à la porte de l'église; et me joignant lorsque je sortis : Jeune homme, me dit-il, vous me paraissez étranger dans cette ville; et, s'il est permis de juger sur les apparences, je ne vous crois pas dans une heureuse situation.

A ces paroles qui me firent soupirer, j'envisageai le vieillard d'un air triste, et commençai à pleurer sans pouvoir lui répondre. Il fut pénétré de la douleur dont il me voyait saisi; et souhaitant d'en savoir la cause : Mon enfant, continua-t-il, vous êtes dans un état violent. Apprenez-m'en le sujet : ne craignez point de vous ouvrir à moi. J'aime les personnes vertueuses; je vous crois un homme de bien; je m'intéresse pour vous.

La parole me revint à ce discours, qui semblait m'offrir une ressource dans ma misère; Seigneur, lui dis-je, puisque, sans me connaître, vous êtes assez bon pour prendre quelque part à ma destinée, je dois par reconnaissance ne vous rien cacher. Quand je vous aurai instruit de mon

infortune, vous conviendrez que je suis fort à plaindre. Alors je lui racontai mon histoire, qui l'attendrit; et lorsqu'il l'eut toute entendue, il m'embrassa en me disant la larme à l'œil qu'il était sensiblement touché de l'épreuve à laquelle le ciel réduisait ma vertu. Après quoi, voyant que je n'avais point d'autre asile que l'hôpital, ce charitable bourgeois m'emmena chez lui et m'y retint huit jours, pendant lesquels il me fit habiller. Ensuite, comme mon dessein était toujours d'aller à Madrid, il m'y envoya par la voie des muletiers avec vingt pistoles dont il me fit présent, et une lettre de recommandation pour un orfèvre de ses amis, nommé Lezcano. Ce petit secours, dont je ne manquai pas de remercier la Providence, fut pour moi une grande consolation, et la vue admirable de la capitale acheva de me faire oublier l'aventure des bohémiens.

Étant arrivé à Madrid, mon premier soin fut de porter ma lettre à l'orfèvre, qui, l'ayant lue avec attention, me fit cent civilités, et promit de s'employer pour moi; mais il ne m'offrit ni sa table, ni un loge-

ment dans sa maison. A quoi pourtant je m'étais bien attendu. Heureusement son ami m'avait mis en état de vivre quelque temps à l'auberge, et j'espérais que je ne tarderais pas à faire quelque utile connaissance. Je passai près d'un mois à parcourir cette belle ville, et à voir toutes les curiosités qu'on y admire. Je prenais aussi plaisir à fréquenter le palais de nos rois, et à considérer ce grand nombre de seigneurs qui s'y rencontrent ordinairement. Néanmoins, en satisfaisant mes désirs curieux, je ne laissais pas de visiter souvent Lezcano pour le faire souvenir de moi. Il me recevait toujours fort bien, et m'assurait qu'il ne m'oubliait pas. Encore un peu de patience, me disait-il; je vous placerai dans quelque maison où vous serez comme le poisson dans l'eau. Cependant les jours s'écoulaient, et mon argent à vue d'œil tirait à sa fin. Mais, au lieu de m'en chagriner, je répétais sans cesse ces paroles du licencié Salablanca : Les besoins futurs ne doivent pas nous inquiéter. Je comptais donc trop sur la Providence pour craindre l'avenir, et j'éprouvai bientôt en

effet qu'elle ne m'avait point abandonné.

La première fois que je revis mon orfèvre, il me dit : Vous ne pouviez venir ici plus à propos. Je vous allais chercher pour vous apprendre que je vous ai enfin trouvé une condition telle que je vous l'ai promise. Dès demain vous aurez pour maître don Enrique de Bolagnos, bon gentilhomme, vieux garçon, riche, et chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Il est un peu misanthrope, ce qui suppose un homme droit et plein de franchise. Étant sage et rangé comme vous l'êtes, vous lui conviendrez à merveille. Il ne fait point d'ordinaire chez lui, et n'a qu'un domestique, auquel il donne cent écus de gages, et six réaux par jour pour sa nourriture. De plus, il est très-généreux. Après quelques années de service, vous verrez qu'il vous récompensera si bien, que vous aurez tout lieu d'être content de sa reconnaissance.

Je fis là-dessus les remercîmens que je devais à Lezcano, qui me mena le lendemain au lever de don Enrique. Ce chevalier, qui était un homme de quarante ans, de bonne mine et des mieux faits, demeu-

rait dans une grande maison, où il occupait un bel appartement bien meublé. Lorsque je fus en sa présence, il me regarda fixement, et dit ensuite à mon conducteur : Ce garçon que vous m'amenez a une physionomie qui s'accorde assez avec l'éloge que vous m'avez fait de lui ; mais, quand il ne l'aurait point, ajouta-t-il, cela ne m'empêcherait pas de le recevoir aveuglément de votre main.

CHAPITRE X.

Gonzalez gagne l'amitié de don Enrique, qui lui montre un registre secret qu'il gardait dans sa bibliothèque.

Don Enrique de Bolagnos devint donc mon quatrième maître. Ce chevalier passait la matinée à lire dans son cabinet, et sortait sur le midi pour aller dîner en ville, d'où il ne revenait qu'à dix ou onze heures du soir ; de sorte que j'étais un domestique des plus désœuvrés. Nettoyer ses habits et tenir sa chambre propre, c'était là toute

mon occupation. Il n'attendait que cela de moi. Aussi j'employais l'après-dîner tout entière à courir, à faire des connaissances et à me divertir. J'avais soin seulement de me retirer au logis avant lui; si bien qu'à son retour, me trouvant prêt à le servir, il était très-satisfait de son nouveau laquais. Il me le faisait assez connaître par ses actions. Il ne dédaignait pas de m'entretenir familièrement; et comme je le réjouissais par le récit qu'il m'obligeait à lui faire de ce que j'avais vu dans la journée, insensiblement il prit de l'amitié pour moi.

J'avais remarqué qu'entre les livres qu'il lisait ordinairement il y en avait un gros qu'il feuilletait tous les soirs avant qu'il se couchât. Il écrivait dedans quelques lignes et en effaçait d'autres; ensuite il l'enfermait jusqu'au lendemain à la même heure. Cela m'inspira un violent désir de savoir de quoi ce livre traitait; et ma curiosité devint si vive, que, ne pouvant y résister, j'osai demander à don Enrique quel était ce gros volume qu'il ne lisait que le soir, et qu'il semblait affecter de tenir caché dans sa bibliothèque. Il sourit à cette question

bien loin de s'offenser de la liberté que je prenais, et me répondit : Je te pardonne l'envie que tu as d'apprendre ce que c'est que ce livre mystérieux, et je veux bien, mon ami, te donner cette satisfaction. C'est un manuscrit, continua-t-il, qui est mon ouvrage. J'ai employé près de dix années à le composer pour mon utilité particulière.

A ces mots il alla ouvrir sa bibliothèque, d'où il tira le volume, et me le donnant à feuilleter : Tiens, Gonzalez, poursuivit-il, tu vois la liste de mes amis. Ce livre, tout gros qu'il est, ne contient que leurs noms et les époques de notre amitié. O ciel! m'écriai-je, est-il possible, monsieur, que vous ayez le bonheur d'avoir fait tant d'amis! Mais, ajoutai-je un moment après, qu'est-ce que j'aperçois? Tous ces noms, ce me semble, sont rayés et biffés. Qu'est-ce que cela signifie? Je vais te l'expliquer, me repartit mon patron. Ta surprise est juste. Tu sauras que j'ai écrit tous ces noms lorsque je me suis cru aimé des personnes qui les portent; et je les ai effacés quand j'ai reconnu que je me trompais.

Est-il croyable, lui dis-je, que vous ayez été la dupe de tant de gens? vous les aurez mis apparemment à de trop fortes épreuves. Point du tout, répondit-il; tous ces faux amis se sont eux-mêmes démasqués dans le cours de notre commerce. L'un, après m'avoir ébloui par les démonstrations les plus affectueuses, m'a fait connaître dans la suite qu'il n'avait que des manières, et que son âme était vide de sentiment; j'ai découvert que l'autre n'a recherché mon amitié que dans la vue de m'intéresser à l'aider par mon crédit à obtenir un poste qu'il sollicitait; celui-ci m'a enlevé le cœur de ma maîtresse, et celui-là, sans être retenu par la crainte de m'offenser, a fait tous ses efforts pour séduire ma sœur. Enfin je ne reconnais plus pour amis tous ceux dont j'ai effacé les noms que j'avais enregistrés sur la foi de leurs perfides démonstrations d'amitié.

Je parcourus des yeux toutes les feuilles du registre, et, n'y remarquant aucun nom qui ne fût barré, à l'exception de cinq ou six qui étaient aux deux dernières pages, je dis à mon maître : Ma foi, monsieur, j'ai

d'abord été fort étonné de voir tant d'amis sur votre registre, et présentement je m'étonne qu'il y en ait si peu. Il y en aura peut-être encore moins dans quelques jours, me répliqua-t-il. Ceux dont je n'ai point rayé les noms peuvent n'être redevables de cette distinction qu'à la nouveauté de notre connaissance. Que de réflexions, lui dis-je, me faites-vous faire là-dessus! je suis tenté de croire qu'il n'y a dans le monde que de faux amis. On en trouve de véritables, répondit-il, mais ils sont bien rares; et mille gens se vantent aujourd'hui d'en avoir plusieurs, qui n'en ont pas seulement un. J'avais mis, continua-t-il, sur mon registre tous mes parens, les regardant comme mes premiers amis: croiras-tu bien que j'ai été obligé de les effacer tous? Mon père seul m'est resté fidèle, malgré tous les chagrins que je lui ai causés.

Trois ou quatre jours après cet entretien, mon maître, étant revenu de la ville un soir, me dit : Gonzalez, apporte-moi la liste de mes amis, j'ai deux ratures à y faire. Je veux effacer un auditeur du conseil de Castille et un chevalier d'Alcantara; mais je suis

bien aise auparavant de te consulter là-dessus. Ces deux messieurs se trouvèrent avant hier dans une compagnie où l'on tenait sur mon compte des discours médisans; l'auditeur les écouta sans rien dire, au lieu de prendre mon parti, et le chevalier les applaudit. Que penses-tu de ces amis-là? Je pense, monsieur, lui répondis-je, que l'auditeur est un homme à rayer, et le chevalier à noyer. Je suis de ton sentiment, reprit don Enrique; en les biffant de mon catalogue, je ne crains pas de passer pour un ami trop délicat.

Je ne connais pas, lui dis-je, les personnes dont les noms ne sont point encore effacés; mais je crains fort qu'ils ne le soient tôt ou tard, puisque sur quatre ou cinq cents pages il n'en reste pas un qui ne l'ait été. Tu es dans l'erreur, me répondit le chevalier; tu n'as pas bien regardé les feuilles du registre : il y a trois noms à la troisième page qui n'ont point été rayés, et qui probablement ne le seront jamais. Le premier est celui d'un vieux garçon que je connais depuis près de trente ans; j'ai fait avec lui mes études. Nous n'avons point de

secrets l'un pour l'autre; ses intérêts sont les miens, et mes affaires sont les siennes; je suis maître de sa bourse, comme de son côté il peut disposer de tout mon bien; en un mot, nous vieillissons ensemble dans les nœuds de la plus étroite amitié, sans que l'habitude de nous voir tous les jours en puisse diminuer la vivacité. Le second nom est celui d'un officier allemand qui m'a servi de second dans une affaire d'honneur, et qui s'est plus d'une fois exposé à se perdre pour moi; et le troisième est celui d'un galant homme à qui je dois de l'argent depuis long-temps et qui ne me demande rien.

En regardant les noms de ces trois vrais amis, je crus en apercevoir encore un autre qui n'était pas effacé; mais le patron me fit remarquer qu'il y avait dessus une rature que sa plume n'avait pas si bien marquée que les autres. Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander pourquoi vous n'avez biffé ce nom qu'à demi. Cela n'est pas sans mystère; cet homme-là peut-être vous paraît un ami équivoque; et, dans l'incertitude où vous êtes de ses véritables

sentimens, vous n'osez le mettre ni dehors ni dedans.

Non, non, répondit mon maître, je sais à quoi m'en tenir avec lui; c'est un vieux licencié galicien, qui dès sa première jeunesse a quitté sa patrie, où il ne serait jamais devenu prophète, pour venir chercher fortune à Madrid. Je l'ai connu dans le temps qu'il avait à peine de quoi vivre. Nous étions alors bons amis, et nos plus doux momens étaient ceux que nous passions ensemble. Mais, poursuivit don Enrique, depuis quelques années il s'est donné tant de mouvemens à la cour pour s'enrichir, qu'il est présentement dans l'opulence; il évite tous ceux qui l'ont connu avant sa prospérité, et, selon toutes les apparences, nous ne nous reverrons plus. Déplorable effet des biens de ce monde! Qu'un philosophe a bien raison de dire que, si nous voulons conserver nos amis, nous devons tous les jours prier Dieu de ne pas permettre qu'ils deviennent riches.

CHAPITRE XI.

Gonzalez change encore de maître, et devient page du duc d'Ossone.

J'avais bien prévu que les noms qui n'étaient pas encore effacés sur notre livre le seraient infailliblement. Cela ne manqua pas d'arriver en moins d'un mois. C'en est fait, dit alors don Enrique, je ne veux plus tenir un pareil registre; je ne fais qu'écrire et qu'effacer; c'est le travail des Danaïdes. Vous avez raison, monsieur, lui répondis-je; et je vous conseille présentement d'éprouver vos maîtresses, pour voir si vous les trouverez plus fidèles que vos amis. Ah, parbleu, s'écria-t-il en faisant un éclat de rire, je gagnerais bien au change! Va mon enfant, si tu connaissais comme moi les dames, tu ne m'aurais pas proposé de faire cette épreuve. Bon! repris-je en riant à mon tour; vous imaginez-vous que j'ignore le peu de fond qu'il faut faire sur l'amitié du beau sexe? Oh que non; tout jeune

que je suis, je ne le connais que trop. Cette sience, il est vrai, m'a coûté quelques pistoles; mais elle s'acquiert rarement pour rien.

Mon patron fut assez surpris de m'entendre parler ainsi. Comment donc, Estévanille, interrompit-il, tu parais bien avancé pour ton âge! Conte-moi, je te prie, de quelle manière tu es devenu si savant. Je lui racontai aussitôt l'histoire de Bernardina, et le récit que je lui en fis le divertit infiniment. Il reprit ensuite son sérieux, et me recommanda fort d'éviter avec soin toutes les occasions de former de tendres engagemens. J'ai sacrifié aussi à l'amour, ajouta-t-il, et je m'en suis encore plus mal trouvé que toi. Mais je suis à présent si bien sur mes gardes, que je verrais impunément les beautés les plus dangereuses ce qui prouve qu'on ne devient point esclave des femmes, si l'on ne veut le devenir.

Quoique le chevalier fût persuadé que les hommes qui lui témoignaient de l'amitié n'étaient point pour cela de véritables amis, il ne laissait pas de vivre avec eux comme s'ils l'eussent été. Il allait dîner

chez eux et leur donnait quelquefois à souper chez lui. Parmi ceux qui venaient le plus souvent au logis, il y avait un cavalier nommé don Joseph Quivillo, garçon de mérite et gentilhomme du duc d'Ossone. Ce Quivillo prenait plaisir à m'adresser la parole pour m'obliger à parler; et je lui répondais d'autant plus volontiers que mon maître, bien loin de le trouver mauvais, m'excitait lui-même à tenir des discours qui réjouissaient la compagnie.

Un soir, entre autres, il m'échappa quelques saillies dont les convives furent si contens, qu'ils se mirent à faire mon éloge. Chacun me donna des louanges, principalement Quivillo, qui ne put s'empêcher de dire que j'étais un vrai présent à faire au duc d'Ossone. Oui, poursuivit-il, ce seigneur, qui aime les gens gais, serait ravi d'avoir parmi ses pages un jeune homme du caractère d'Estévanille.

Don Enrique de Bolagnos prit alors la parole, et dit à don Joseph : Quelque affection que j'aie pour Gonzalez, je consens que vous me l'enleviez pour en faire un page du duc d'Ossone. Cela étant, reprit Qui-

villo, qu'Estévanille dès demain matin me vienne trouver au lever de monsieur le duc, et je me charge du reste. Quoique je fusse bien aise au fond de l'âme de devenir page d'un grand, je fus assez politique pour cacher ma joie. J'affectai même une si grande indifférence là-dessus, que don Enrique me demanda si je sentais quelque répugnance à remplir la place qu'on me proposait. Je lui répondis froidement que non; mais qu'étant aussi attaché à lui que je l'étais, je ne pouvais sans peine le quitter. Tous les convives applaudirent à ma réponse, qui me fit passer dans leur esprit pour une bonne pâte de garçon. Mon maître en fut la dupe comme les autres : Gonzalez, me répliqua-t-il, je croirais abuser de ton zèle, si je te détournais d'eutrer au service du duc d'Ossone. Ce seigneur ne manquera pas de te faire une brillante fortune. Je ne suis point encore chez lui, monsieur, interrompis-je. Que sait-on? peut-être n'aurai-je pas le bonheur de lui plaire. C'était effectivement tout ce que j'appréhendais. Malgré mon air gaillard et un peu fripon, je craignais qu'il ne me

trouvât pas assez éveillé pour être un de ses pages.

Je me rendis donc le jour suivant, avec la permission de mon maître, à l'hôtel du duc d'Ossone. J'y rencontrai Quivillo qui m'attendait avec toute l'impatience d'un homme chargé d'une agréable nouvelle : Gonzalez, me dit-il, vous êtes de cette maison. Sur le portrait que j'ai fait de vous à monseigneur, il vous reçoit au nombre de ses pages ; et il m'a ordonné de vous faire promptement donner sa livrée. A ces mots don Joseph me conduisit au major-dome, qui sur-le-champ envoya chercher le tailleur du logis et lui fit prendre ma mesure : si bien que deux jours après je fus en état de me présenter devant le duc, qui me dit en me voyant : Mon ami, feras-tu bien le métier de page ? Pourquoi non ? lui répondis-je, monseigneur : j'ai bien fait celui de laquais. Il me semble que l'un n'est pas plus difficile que l'autre. Tu as raison, reprit-il en souriant. Ensuite il se tourna vers Quivillo : J'ai bonne opinion de ce garçon-là, lui dit-il : je crois qu'il ne sera pas le plus sot de mes pages.

Trois ou quatre seigneurs siciliens qui arrivèrent dans cet instant furent cause que je n'eus pas avec mon maître une plus longue conversation. Je le laissai avec eux, et j'allai me joindre à mes nouveaux camarades.

CHAPITRE XII.

Le duc d'Ossone est nommé à la vice-royauté de Sicile. Il part de Madrid pour aller s'embarquer à Barcelonne, d'où il se rend à Gênes, et de là à Naples.

Il n'y avait pas long-temps que le duc d'Ossone était de retour de Flandre, où il avait rendu de grands services à l'état. Il venait d'être fait gentilhomme de la chambre, et même un des quatre conseillers du conseil de portugal; mais ces deux places ne pouvaient remplir son ambition. Il couchait en joue le gouvernement de la Sicile, lequel était sur le point de vaquer, le temps

du duc de Thaurisano, alors gouverneur de cette île, étant près de finir.

Le duc d'Ossone aspirait à cette vice-royauté pour deux raisons : la première, pour avoir occasion de former de grandes entreprises contre le Turc ; et la seconde, parce que l'on devenait ordinairement vice-roi de Naples au sortir du gouvernement de Sicile. Ses vœux furent enfin exaucés : le duc d'Uzède, son ami, et favori de Philippe III, lui fit donner la préférence sur tous ses concurrens, et obtenir ce poste, qui certainement lui convenait mieux qu'à tout autre qu'on eût pu choisir. On permit à ce seigneur, sur les remontrances qu'il fit au conseil, de tenir toujours dans les ports de Sicile une petite flotte bien équipée pour donner la chasse aux Turcs, et d'employer à cet usage une partie des revenus de l'île. On doubla même ses appointemens pour le mettre plus en état d'exécuter les desseins qu'il méditait.

Ayant donc reçu sa patente de vice-roi, il ne songea plus qu'aux préparatifs de son départ. Dès qu'ils furent achevés, il prit le chemin de Barcelonne avec le prince Phili-

bert de Savoie, qui venait d'être nommé général des forces maritimes d'Espagne, et qui avait ordre de s'y embarquer avec lui. Mais, comme ils n'auraient pu tous deux, avec tout leur monde, faire ce voyage sans de grandes incommodités, les hôtelleries étant très-rares sur la route, et les vivres en petite quantité, ils partagèrent en deux corps les personnes de leur suite. Le prince, le duc et la duchesse son épouse, et don Juan Tellès Giron, leur fils, accompagnés de vingt-cinq domestiques seulement, se rendirent à Barcelonne, pendant que tout le reste de leurs gens, avec le bagage, gagnèrent un port voisin d'Alicante, et s'y embarquèrent pour les aller joindre.

Je me trouvai du nombre de ceux qui n'étaient pas avec le duc, et j'eus ma bonne part de la peur que nous fit un maudit corsaire de Barbarie que nous rencontrâmes en sortant du golfe d'Alicante. Quoiqu'il fût le plus fort, nous ne laissâmes pas de vouloir lui résister; mais, après un quart d'heure de combat, il se rendit maître de notre vaisseau et nous chargea de chaînes. Quel malheur pour des gens qui s'en allaient

comme en triomphe à Barcelonne, et qui s'étaient flattés de faire fortune en Sicile! Adieu toutes les belles espérances que nous avions conçues. Les Barbares nous emmenaient esclaves dans leur pays, insultant à notre douleur, et se moquant de notre attente trompée, lorsqu'à la hauteur de Carthagène ils tombèrent à leur tour entre les mains de don Antonio de Terracuso, qui amenait de Cadix à Barcelonne dix galères d'Espagne pour l'embarquement du prince et du nouveau vice-roi. Notre vaisseau fut repris, de même que tous les effets qui étaient dessus, et Terracuso, victorieux, nous conduisit à Barcelonne avec deux galiotes enlevées au pirate, et remplies d'esclaves et de butin.

Nous ne séjournâmes que peu de jours à Barcelonne. Nous nous embarquâmes pour Gênes, où nous ne fûmes pas plus tôt arrivés, que le prince Philibert nous quitta pour aller à Turin voir le duc de Savoie, son père, qui l'attendait. Tous les nobles génois qui avaient des terres en Sicile firent des honneurs extraordinaires au duc, qui reçut des présens considérables, tant du sénat que

des marchands qui commerçaient avec les Siciliens. Tandis que nous étions à Gênes, le comte de Lemos, qui était alors vice-roi de Naples, envoya deux de ses gentilshommes prier de sa part le duc d'Ossone de passer par Naples pour jouir pendant quelques jours des délices d'une si belle ville, et pour conférer ensemble sur les intérêts communs des deux royaumes. Mon maître, qui ne demandait pas mieux, accepta la proposition. Nous nous remîmes en mer, et, après avoir côtoyé l'Etat ecclésiastique, nous arrivâmes heureusement à Naples.

Le comte de Lemos fit au duc et à la duchesse, sa parente, la plus magnifique réception. Il leur donna un appartement au palais royal; et, les régalant chaque jour de quelque nouvelle fête, ce ne fut, pendant que nous fûmes à Naples, qu'une succession continuelle de festins, de bals et de concerts. La noblesse et le peuple, secondant l'intention du comte, n'épargnèrent rien pour témoigner au duc d'Ossone que sa présence leur était agréable, quoiqu'ils dussent pourtant encore se souvenir du rigoureux gouvernement de don Pedro Giron

son grand-père, et ci-devant leur vice-roi.

Tout occupé que paraissait mon maître des plaisirs qu'on lui procurait, il n'oublia pas de se ménager de secrets entretiens avec le comte de Lemos, et il tira de ces conférences des lumières qui ne lui furent pas inutiles dans la suite. Il fallut enfin quitter Naples. Le comte nous fit escorter par les galères de ce royaume jusqu'à Palerme, attendu que celles de Sicile étaient alors occupées à conduire le duc de Thaurisano qui s'en retournait en Espagne, s'étant embarqué sans vouloir attendre l'arrivée de son successeur.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'arrivée du duc d'Ossone en Sicile. De son entrée dans Palerme, et des prémices de son gouvernement.

Le duc d'Ossone, étant arrivé à Palerme, et voulant y faire son entrée avec moins de pompe que de diligence, ne demeura que trois jours incognito. Le quatrième, ce seigneur, monté sur un très-beau cheval, entra par la porte de la Marine, ayant à sa droite le président de la grande cour, et à sa gauche don Juan Tellès son fils, accompagné d'un grand nombre de cavaliers richement vêtus, précédé d'une infinité de gardes et de plusieurs magistrats, et suivi de pages, ainsi que d'estafiers qui éblouissaient la vue par l'éclat d'une riche et superbe livrée qu'il avait fait faire à Gênes. Après lui venait la vice-reine, qui occupait le fond d'un magnifique carrosse à six



Et s'apercevant que mon habit était de bon drap, il se disposait à me l'ôter.

Choquet del. Manceau Sc.

chevaux, où étaient sur le devant les princesses de Butera et de Castel-Buono. On voyait ensuite une file de carrosses remplis des principales dames de la ville, et aux portières plusieurs gentilshommes à cheval.

Toutes les maisons étaient ornées de tapisseries, de feuillages et de tableaux, et les fenêtres parées de riches tapis; et il y avait dans les rues un concours de peuple si prodigieux, qu'il semblait que tous les habitans du royaume de Sicile se fussent assemblés à Palerme pour faire plus d'honneur à l'entrée de leur nouveau vice-roi. Son excellence, ce jour-là, fit jeter pendant la marche quinze cents écus en toute sorte d'espèces. Aussi eut-il pour son argent le plaisir d'entendre crier partout, *Vive, vive sa majesté catholique, et le duc d'Ossone notre gouverneur!* Les réjouissances succédèrent aux acclamations. Il ne fut question durant trois jours que de bals, de fêtes et de concerts. Mais le duc fit bientôt connaître aux Siciliens qu'il n'était pas venu dans leur île pour y faire régner les plaisirs, et qu'il méditait des desseins importans.

Véritablement ce royaume avait besoin d'un vice-roi tel que lui. Il régnait alors en Sicile une licence effrénée. Chacun y vivait à sa fantaisie, et l'on y craignait aussi peu la justice des hommes que celle de Dieu. Les magistrats chargés du châtiment des coupables y faisaient si mal leur devoir, que les malfaiteurs commettaient toutes sortes de crimes impunément. On n'entendait parler que de vols, que de coups de pistolet ou de baïonnette donnés par derrière pour la plupart, suivant l'usage du pays. Le nouveau vice-roi, pour arrêter le cours de ces désordres et rétablir la tranquillité dans la société civile, fit afficher au coin des rues une pancarte qui portait en substance que sa majesté catholique, informée des violences qui s'exerçaient dans son royaume de Sicile au mépris des lois, voulait y mettre ordre; qu'elle défendait pour cet effet qu'à l'avenir le sanctuaire du Seigneur servît d'asile aux méchans qui s'y réfugiaient après avoir fait des actions le plus souvent dignes de mort; qu'en ôtant ce privilége aux églises, elle prétendait à plus forte raison que les ba-

rons et autres nobles qui soutenaient les malfaiteurs cessassent de les protéger, et surtout de les cacher dans leurs maisons pour les dérober aux rigueurs de la justice; enfin que sadite majesté catholique avait donné un pouvoir particulier à don Pedro Giron, troisième duc d'Ossone, second marquis de Pennafiel, septième comte d'Urenna, gentilhomme de sa chambre, chevalier de la Toison-d'Or, vice-roi et capitaine-général de la Sicile, d'examiner et réviser toutes les affaires, tant civiles que criminelles, jugées ou non jugées sous les deux derniers gouvernemens.

Je ne dois pas oublier de dire que par cet édit il était encore déclaré que tous ceux qui viendraient découvrir au vice-roi des crimes ignorés, ou qui ne pouvaient être prouvés, quoiqu'on en connût bien les auteurs, devaient être assurés qu'on leur garderait le secret, et qu'on les récompenserait aux dépens des accusés, ou des deniers du roi, si les accusés manquaient de bien; que si, au contraire, on apprenait quc quelqu'un ne voulût pas révéler quelque forfait dont il eût connaissance,

trouvé le château dépourvu de tout ce qui était nécessaire pour le défendre, il fit mettre en arrêt le gouverneur, de même que celui de Catania. Il les chassa tous deux pour avoir négligé de demander des munitions au précédent vice-roi. Il en usa tout d'une autre manière avec le gouverneur du château de Patti; il augmenta ses appointemens pour le récompenser du soin qu'il avait de tenir sa citadelle bien munie de tout. Son principal objet étant de pourvoir à la sûreté des forteresses maritimes les plus exposées, pour ôter aux Turcs l'envie d'y faire des descentes, il les fit toutes fortifier.

Messine fut l'endroit où il séjourna le plus long-temps. Il y fit exécuter un assez grand nombre de prisonniers. Les Siciliens, en le voyant entièrement occupé à faire faire des poudres, des balles, des boulets et d'autres munitions de guerre pour en remplir les magasins et les arsenaux qui en avaient besoin, s'aperçurent qu'il méditait des projets d'importance. Ils en furent encore plus persuadés lorsqu'ils remarquèrent qu'il faisait en diligence construire à

grands frais de nouveaux galions et de nouvelles galères. Ils jugèrent qu'il ne se proposait pas seulement de rendre la Sicile inaccessible aux Turcs, mais même d'aller chercher ces barbares jusque dans leurs ports et de leur faire craindre les armes de Philippe.

Enfin le duc termina sa visite par Syracuse, où il vida les prisons des malfaiteurs qui s'y trouvèrent; après quoi il retourna à Palerme, où il fut reçu par les habitans avec plus d'acclamations qu'à son arrivée, les peuples ne sachant quels honneurs lui faire pour lui témoigner jusqu'à quel point ils étaient satisfaits de son bon gouvernement. Ils avaient en effet sujet de l'être, puisqu'en moins de six mois les scélérats furent punis, les tribunaux de la justice reprirent leur autorité, et tout devint tranquille dans le royaume. Le vice-roi, après avoir rétabli l'ordre au-dedans, tourna toutes ses pensées du côté des Turcs, qui, descendant à bon compte dans l'île, enlevaient souvent des habitans, brûlaient des villages, et faisaient sur les côtes des ravages effroyables. Il ordonna au général des galères de

la quatrième, qui n'était pas la plus petite ; mais il est certain qu'il en employa une grande partie à faire des aumônes et d'autres actions qui furent applaudies de tout le monde.

Je m'arrête en cet endroit, ami lecteur ; je commence à m'apercevoir que je tranche ici de l'historien. On dirait que j'ai entrepris d'écrire tout ce qui s'est passé en Sicile sous le gouvernement du duc d'Ossone, au lieu que ma seule intention est de vous raconter mon histoire. Ainsi, laissant à de meilleurs écrivains que moi le soin de publier les exploits de ce héros, je ne vous en parlerai désormais qu'à l'occasion des choses où j'ai eu quelque part. Je ne dois pas oublier que c'est de mes aventures que j'ai à vous entretenir.

CHAPITRE II.

De l'utile connaissance que fit Estévanille, et par quel cas fortuit il devint nécessaire au vice-roi.

Quoique j'eusse l'honneur d'être un de messieurs les pages du vice-roi, je n'en étais pas plus riche. Le poste que j'occupais n'est pas si lucratif dans les grandes maisons que celui de maître-d'hôtel ou d'intendant. Nous faisions, mes confrères et moi, une chère excellente; nous étions parfaitement bien entretenus; mais nous n'avions pas une obole. Les charités que mon maître faisait aux dépens des Turcs ne passaient pas par nos mains; d'autres que nous avaient part à ces bonnes œuvres.

Cela me faisait regretter mon doyen, et même don Enrique de Bolagnos. Les cent écus de gages que ce dernier me donnait, avec six réaux par jour pour ma nourriture, me paraissaient préférables au vain honneur d'être au service d'un grand. C'est de

quoi je me plaignais un jour au seigneur Quivillo, qui, plus heureux que moi, faisait son chemin à vue d'œil, puisque de simple gentilhomme du vice-roi il était déjà devenu lieutenant de ses gardes : Seigneur don Joseph, lui disais-je, vous avez cru faire ma fortune en m'introduisant auprès de son excellence, et je vous en suis aussi redevable que si elle m'eût comblé de bienfaits ; mais, entre nous, n'êtes-vous pas étonné d'une chose? Depuis que je suis page de monseigneur, il n'a pas encore daigné m'entretenir en particulier. Cependant vous lui avez vanté mon humeur gaie, et vous savez que rien ne lui fait plus de plaisir que d'entendre des discours réjouissans.

Je ne suis pas moins surpris que vous de ce que vous me dites, répondit Quivillo ; j'y ai pensé plus d'une fois, et même avec douleur ; car ne vous imaginez pas que je puisse être content quand vous ne le serez point. C'est moi qui vous ai fait sortir d'une maison où vous étiez bien, je dois prendre part à ce qui vous touche. Aussi suis-je autant occupé de vos affaires que des miennes. Pour vous le prouver, ajouta-t-il, je vous

dirai que je médite un dessein très-important pour vous et dont je tiens le succès infaillible. Je suis un des meilleurs amis de Thomas, premier valet de chambre de son excellence, et c'est à lui que j'ai obligation de ma lieutenance. Vous n'ignorez pas que ce domestique est le favori de son maître et le dépositaire de ses secrets. C'est à Thomas que le duc laisse voir ses faiblesses; c'est Thomas qui le gouverne.

Je n'épargnerai rien, poursuivit-il, pour vous faire aimer de ce valet de chambre, dont l'amitié vous sera fort utile. Il pourra vous rendre de bons offices auprès de son excellence, vous mettre bien dans son esprit, et vous procurer de fréquentes occasions de lui parler. Voilà quel est mon dessein, et je vous proteste qu'il sera bientôt exécuté. Je veux que dans huit jours au plus tard vous me disiez que vous êtes des amis de Thomas. Don Joseph était si sûr de son fait, qu'il n'eut besoin que d'une conversation particulière avec le valet de chambre pour l'engager à me vouloir du bien. Au reste, Thomas était un homme de mérite. Né pour ainsi dire dans la maison de Giron,

j'éprouvai bientôt que je n'avais pas tort de faire fond sur ce nouvel ami, qui, se voyant attaqué de la goutte et obligé de garder la chambre, m'envoya chercher un jour, et me dit: Écoutez, Gonzalez, je vous ai promis d'embrasser la première occasion que je trouverais de vous servir; il s'en offre une que je ne veux pas laisser échapper. Voici de quoi il s'agit; prêtez une oreille attentive au discours que je vais vous tenir, vous y avez un très-grand interêt. Le vice-roi, notre maître, malgré son air grave, n'est pas ennemi de l'amour. Quoiqu'il affecte de vivre d'une façon à faire croire que la vice-reine n'a point de rivale, il est rarement sans maîtresse. Il aime présentement la baronne de Conça, qui n'a pas dix-huit ans, et qui peut passer sans contredit pour la femme de Sicile la plus piquante.

Cette jeune dame a depuis peu perdu son mari, dont le moindre défaut était d'avoir cinquante ans. C'était un jaloux, un capricieux, un extravagant qui tenait sa femme enfermée, et la traitait en esclave. Elle demeure à l'heure qu'il est chez sa

mère, où le duc va souvent la voir, mais si secrètement, que la duchesse n'en sait rien. C'est moi qui accompagne monseigneur dans ces visites galantes et nocturnes, qu'il ne lui convient pas de faire tout seul; et, comme dans l'état où je me trouve il m'est impossible de lui tenir compagnie, je vous ai choisi pour mon substitut. J'ai parlé et répondu de vous à son excellence, qui consent que vous remplissiez ma place jusqu'à ce que je puisse la reprendre.

J'interrompis Thomas dans cet endroit pour le remercier de la préférence qu'il me donnait sur tant de domestiques qui auraient été ravis d'être honorés d'un si bel emploi. Je voulus ensuite m'informer de ce qu'il fallait que je fisse pour m'en bien acquitter. C'est de quoi, me dit-il, j'aurai soin de vous instruire; commencez par aller vous présenter de ma part à monseigneur. Demandez-lui ses ordres, et revenez me trouver pour recevoir vos instructions.

CHAPITRE III.

De l'entretien particulier qu'Estévanille eut avec le duc, et de quelle sorte il fit le personnage de Thomas.

Je ne perdis pas un moment. Je courus vers mon maître, qui était seul dans son cabinet. J'y entrai hardiment, persuadé qu'il ne pouvait faire qu'un accueil gracieux à un homme que lui envoyait son fidèle Thomas. Véritablement, dès que ce seigneur m'aperçut, il me dit d'un air riant : Approche, Estévanille. C'est donc sur toi, mon ami, que Thomas a jeté les yeux pour le remplacer ? cela fait ton éloge ; c'est une marque certaine que tu as de l'esprit, car il se connaît bien en sujets.

Il pouvait faire un meilleur choix, lui répondis-je ; mais ce qui doit consoler votre excellence, c'est que ce grand homme sera peut-être avant huit jours en état de continuer ses fonctions. Quand il le serait dès demain, reprit le duc, puisqu'il t'a mis

dans ma confidence, tu y demeureras; aussi-bien le pauvre garçon commence à devenir vieux et infirme, il a besoin d'un coadjuteur. Permettez-moi, lui dis-je, d'ajouter à cela qu'un seigneur chargé comme vous du poids d'un pénible gouvernement n'a pas trop de deux personnes qui s'occupent à le délasser de ses fatigues. Le vice-roi, loin de s'offenser de ma liberté, se prêta de bonne grâce à la raillerie, et me repartit qu'il prétendait bien nous employer l'un et l'autre. Après cela, pour m'entendre parler et pour juger mieux de mon esprit, il me demanda quels maîtres j'avais servis. Je pris aussitôt la parole pour lui obéir; et quoiqu'on ne brille jamais moins que lorsqu'on veut briller beaucoup, j'eus le bonheur de lui faire un détail de mes conditions avec une gaîté dont il fut fort satisfait. Il me le témoigna. Je suis très-content de toi, me dit-il; tu m'accompagneras cette nuit; va rejoindre Thomas, et dis-lui qu'il nous tienne prêts deux habits de religieux.

Je retournai vers ce valet de chambre, qui, sur le rapport que je lui fis de mon en-

tretien avec le duc, jugea que j'avais plu à son excellence : Voilà qui est fait, me dit-il, monseigneur a goûté votre esprit, votre fortune est assurée. J'en ai autant de joie que vous en devez avoir vous-même. Il s'agit présentement de vous apprendre ce que vous avez à faire. Trouvez-vous ici ce soir après le souper du vice-roi, il y viendra pour se travestir en moine ; c'est sous cet habillement qu'il a coutume d'aller chez sa baronne. Vous vous déguiserez de la même façon pour sortir avec lui de son palais, où vous aurez soin de le ramener avant le jour; je n'ai pas d'autres instructions à vous donner. Vous voyez, poursuivit Thomas en souriant, qu'on n'exige de vous dans cette occasion que la complaisance de servir de compagnon à un religieux.

Si le duc après son souper fut fort exact à se rendre chez Thomas, je ne le fus pas moins. Nous y prîmes tous deux le froc sans cérémonie; et quand nous fûmes équipés de manière que nous pouvions aisément passer pour des moines qui vont la nuit confesser des malades, nous nous échappâmes du palais par une petite porte dont

mon maître seul avait la clef. Ce seigneur me fit bien voir qu'il savait le chemin de la maison de sa veuve; nous y arrivâmes bientôt. On nous y reçut sans lumière, et d'un air si mystérieux, qu'on eût dit que nous entrions chez une fille qui, se lassant de l'être, recevait son amant à l'insu de sa famille. Quoique la baronne, naturellement coquette et très-ambitieuse, s'applaudît d'avoir fait la conquête du vice-roi, cependant elle voulait en dérober la connaissance au public; mais c'était moins pour ménager sa réputation que de peur d'éprouver le ressentiment de la vice-reine.

Quelque portrait avantageux que Thomas m'eût fait de la baronne de Conça, je la trouvai au-dessus de l'idée que je m'en étais formée. Je n'avais point encore vu de femme si belle. Il est vrai qu'elle était fort parée, et que l'art eut tout au moins autant de part que la nature au plaisir que je pris à la regarder. Néanmoins, toute brillante que la rendaient sa parure et sa beauté, elle n'attira pas tous mes regards. Elle ne fit que les partager avec dona Blanche Sorba sa mère, qui, bien que déjà sor-

tie de son sixième lustre, pouvait à juste titre les lui disputer. Blanche était veuve d'un maître des comptes du patrimoine royal, et vivait à Palerme noblement avec sa fille.

Je croyais n'être chez ces dames que pour y garder le silence, comme un petit frère qui accompagne un religieux dans une visite. Je ne m'attendais qu'à jouer un personnage, et il me fallut en faire deux. Pendant que le duc s'entretenait dans une chambre avec la baronne, Blanche me fit passer dans un cabinet, en me disant qu'elle voulait faire connaissance avec moi. C'était une femme plus vive, plus spirituelle encore que la segnora Dalfa, et qui avait des manières plus nobles. Elle se mit sur un sopha et me fit asseoir auprès d'elle. Nous aurions eu une assez plaisante conversation, si la dame n'eût pas mieux su la langue castillane que je savais l'italienne. Nous ne nous serions point entendus. Mais par bonheur Blanche parlait passablement bien espagnol. Elle commença par plaindre l'infortuné Thomas, tourmenté de la goutte, et se montra

aussi sensible aux douleurs qu'il souffrait que si elle en eût été la cause. Ensuite, changeant de ton et de discours, elle me dit d'un air enjoué : Mon beau garçon, faites-moi votre confidente. Combien avez-vous fait de conquêtes depuis que vous êtes à Palerme ? Madame, lui répondis-je avec de grandes démonstrations de modestie, vous vous moquez de votre serviteur. Je crois les dames de Sicile de trop bon goût pour être capables de jeter les yeux sur un sujet si peu digne de leurs regards.

Vous devez avoir meilleure opinion de vous, reprit la mère de la baronne : vous êtes fort bien fait ; on le voit au travers de votre déguisement ; et de plus vous êtes dans l'âge heureux où les hommes n'ont qu'à paraître pour s'attirer l'attention des femmes. Peut-être, sans le savoir, avez-vous déjà charmé quelque aimable Sicilienne que la pudeur empêche de se déclarer. Supposé que cela soit, lui répliquai-je en riant, je supplie très-humblement cette dame de me pardonner si je paie d'ingratitude un bonheur qu'elle me laisse ignorer. Oh ! vous le saurez bientôt, repartit Blan-

che ; elle se lassera de se contraindre, vous apprendra votre victoire, et il ne tiendra qu'à vous d'en profiter.

La mère de la baronne prononça ces paroles d'un air à me faire voir clairement qu'elle était frappée de ma jeunesse, et qu'il ne dépendrait que de moi de jouer auprès d'elle le même rôle que mon maître jouait auprès de sa fille. Je m'en aperçus bien, malgré mon peu d'expérience, et je me sentis tenté de pousser ma pointe ; mais la hardiesse me manqua, et la dame, de son côté, n'osant ce soir-là me donner plus beau jeu, remit la partie à une autre fois.

Les momens délicieux que monseigneur et sa jeune veuve passaient ensemble s'écoulaient pendant ce temps-là, et le lever de l'aurore n'était pas éloigné quand j'allai avertir son excellence qu'il fallait songer à la retraite. Ces deux amans se séparèrent aussitôt, non sans regret de se quitter, quoiqu'ils dussent être assez contens de leur soirée. En prenant congé de Blanche je baisai avec transport une de ses belles mains, pour réparer l'affront que ma timidité avait fait à ses appas. Puis,

sortant sans bruit avec le duc de chez nos veuves, nous retournâmes au palais.

CHAPITRE IV.

De la conversation qu'Estévanille et Thomas eurent ensemble le lendemain matin. Du jugement ingénieux que le duc d'Ossone rendit, et des fâcheuses suites que ce jugement eut pour Gonzalez.

Nous allâmes d'abord nous défroquer chez Thomas; après quoi mon maître se retira dans son appartement pour se reposer. De mon côté, je regagnai ma chambre dans le même dessein, quoique je n'eusse pas si grand besoin que lui de repos.

Le jour suivant mon premier soin fut de me rendre auprès de mon ami Thomas, qui fit éclater à mon arrivée une vive impatience d'apprendre ce qui s'était passé la nuit chez les dames. Il m'en demanda un détail, et je lui en fis un des plus circonstanciés. Je lui avais trop d'obligation pour faire le discret avec lui, outre que je ne l'étais guère naturellement. Comme il

parut surtout fort curieux de savoir de quelle manière j'avais été reçu de Blanche, je lui racontai sans façon l'entretien que j'avais eu avec elle, et je m'étendis là-dessus beaucoup plus que je n'aurais fait si j'eusse su l'intérêt particulier qu'il y prenait. J'ajoutai même à mon récit quelques faussetés un peu vives, ne trouvant pas dans la vérité une matière assez riche pour faire honneur à mon mérite.

J'ignorais donc que Thomas fût amoureux de cette dame; et l'on peut juger par là du plaisir qu'il avait à m'entendre. Tous les termes dont je me servais pour exprimer les marques de tendresse que je lui disais qu'elle m'avait données étaient autant de coups de poignard que je portais à ce pauvre homme. Il faisait quelquefois en m'écoutant d'étranges grimaces, que j'attribuais bonnement à sa goutte, et qui n'étaient pourtant que des effets de sa jalousie. Mais plus il souffrait de mon récit, et plus il affectait d'en paraître content. Je vous félicite, Gonzalez, me dit-il avec un ris forcé, je vous félicite d'avoir inspiré de l'amour à une dame si charmante. Blanche, quoi-

que déjà un peu surannée, est tout aimable. Je suis ravi que vous soyez de son goût. Je vous exhorte à cesser d'être timide avec elle la première fois que vous la reverrez : les dames ne sont pas fâchées que les hommes qu'elles chérissent brusquent un peu l'occasion d'être heureux.

Le jaloux Thomas, en me donnant ce conseil, se promettait bien de m'empêcher de le suivre; et quelques jours après il me fit connaître que j'avais en lui un rival. Le duc eut envie de retourner chez sa baronne, et Thomas, quoiqu'il ne fût pas encore bien rétabli, eut l'honneur d'accompagner son excellence. Je vis alors la faute que j'avais faite, et j'en tirai un mauvais augure. Ah! misérable, me disais-je, qu'as-tu fait? quel démon ennemi de ta fortune t'a poussé à te perdre toi-même! Ne t'imagine point que Thomas te pardonne le crime d'avoir plu à sa maîtresse. Ne compte plus sur son amitié; tu n'as plus en lui un mécène. S'il est trop généreux pour chercher à te nuire, il ne le sera point assez pour continuer à te servir.

C'est ainsi que je me reprochais mon in-

discrétion. Mon rival, le lendemain de son entrevue avec Blanche, fut plus discret que moi. Il ne me parla point de cette dame; il ne m'en dit pas un mot; mais il ne changea nullement de manière à mon égard. Il me recevait toujours fort bien quand j'allais le voir. Il me faisait des amitiés comme à son ordinaire. Il affectait même de me laisser quelquefois accompagner pour lui monseigneur, lorsque son excellence se dérobait la nuit de son palais pour se mêler avec le peuple et pour entendre les discours qui se tenaient dans Palerme sur son gouvernement; car la baronne de Conça n'était pas toujours la cause de ses sorties nocturnes. Mon maître, ce que jamais aucun vice-roi n'avait fait avant lui, se déguisait souvent en soldat, en gueux ou en matelot. Il courait les rues sous ces habillemens, s'entretenait avec la populace, et donnait lui-même occasion de dire tout le mal ou le bien qu'on pensait de lui.

Je ne sais si l'on doit louer ou blâmer cette conduite; mais je sais bien qu'une nuit j'aurais volontiers cédé ma place à Thomas. Le duc, ayant joint un peloton

de faquins qui s'étaient attroupés pour se réjouir, s'avisa de censurer lui-même quelques-unes de ses actions pour voir ce qu'ils diraient. Aussitôt deux ou trois d'entre eux, qui le reconnurent peut-être, se jetèrent sur lui et sur moi qui l'accompagnais, et nous battirent dos et ventre comme deux ennemis du gouvernement. Nous eûmes assez de peine à nous tirer de leurs mains, et le vice-roi ne se vanta point de cette aventure.

J'étais donc de ces dernières équipées. Il n'y avait que la maison de Blanche qui me fût interdite. Thomas, que la jalousie semblait avoir guéri de sa goutte, avait grand soin de m'empêcher d'y retourner. Heureusement je m'en souciais fort peu. J'avais plus d'envie de conserver l'amitié de ce valet de chambre que de ménager les bonnes grâces de sa maîtresse. Aussi je m'attachai à lui plus que jamais, et si je ne pus, en lui faisant ma cour, effacer de sa mémoire la malheureuse confidence que je lui avais faite, je l'obligeai du moins à le feindre. Il parut m'aimer plus qu'auparavant. J'en fus charmé. Je crus que, satisfait de m'avoir éloigné de Blanche, il

n'avait plus rien sur le cœur contre moi.

J'étais donc sans inquiétude du côté de Thomas, lorsqu'un jeune bourgeois de Palerme, m'abordant un jour dans la rue, me dit d'un air triste : Que votre seigneurie me pardonne si je prends la liberté de l'arrêter. Je vois à votre habit que vous êtes page du vice-roi, et je voudrais bien avoir avec vous un quart d'heure de conversation, pour vous communiquer une affaire très-importante. Si vous êtes bien aise de trouver l'occasion d'obliger un honnête homme, je vous prie de prendre la peine de me suivre. Je lui répondis qu'il ne pouvait s'adresser à une personne plus disposée que je l'étais à faire plaisir au prochain. Là-dessus, il me conduisit à sa maison, qui me parut celle d'un homme aisé. Il m'introduisit dans une chambre où il y avait un vieillard alité. Seigneur page, me dit-il en me le montrant, vous voyez mon père dans un état digne de votre compassion. Il est tombé malade de chagrin d'avoir été trompé par un marchand qui lui a enlevé un dépôt de dix mille écus. Nous sommes ruinés de fond

en comble, si nous ne trouvons quelqu'un qui ait le crédit d'engager le vice-roi à vouloir connaître de cette affaire.

Vous savez bien, lui répondis-je, que monseigneur est d'un accès facile, qu'il est doux, affable, et qu'il écoute patiemment les plaintes qu'on lui fait. Cependant, quoique vous n'ayez pas besoin de recommandation auprès de lui, je vous offre mes bons offices. Je suis peut-être celui de ses pages qu'il aime le plus. Instruisez-moi bien de votre affaire, et je vous ferai rendre justice par son excellence. A ces mots le père et le fils me remercièrent de ma bonne volonté, et finirent leurs complimens par une promesse de deux cents pistoles. Doucement, messieurs, leur dis-je alors; apprenez qu'il est défendu à tous les domestiques du vice-roi de recevoir le moindre présent des personnes qui leur auront quelque obligation, et cela sous peine d'être chassés de son palais après avoir été châtiés sévèrement; ce qui n'était que trop véritable, le duc l'ayant déclaré en termes formels à tous ses gens. Cette défense est trop rigoureuse, s'écria le vieillard. Com-

ment donc pourrai-je vous marquer que je ne suis point un ingrat ? Il est mortifiant de ne pouvoir reconnaître que par le sentiment les services qu'on nous a rendus. Un bienfaiteur espagnol n'en demande pas davantage, lui répliquai-je fièrement. Laissons là, je vous prie, les discours superflus, et racontez-moi la tromperie qui vous a été faite. En même temps, le vieux bourgeois me la détailla de cette manière.

Je m'appelle Giannetino. Je suis fils d'un avocat qui mourut plus pauvre que riche après avoir bien travaillé toute sa vie ; ce qu'il faut attribuer au désintéressement excessif et à la scrupuleuse intégrité dont il se piquait. Après sa mort j'eus le bonheur d'épouser une veuve qui m'apporta douze mille écus en mariage ; de sorte qu'ayant joint ma petite fortune à la sienne, je me mis en état d'être compté parmi les aisés de Palerme. J'ai encore la réputation de n'être pas mal dans mes affaires ; mais on va me regarder comme un des plus misérables citoyens, et je le serai en effet, si je perds le procès qu'on m'intente aujourd'hui, et dont voici la matière.

Il y a six mois que Charles Azarini, Pierre Scannati, et Jérôme Avellino, tous trois marchands, et mes amis, vinrent ici avec un notaire, et chargés d'une somme de dix mille écus en or. Nous vous avons choisi, me dirent-ils, pour dépositaire de cet argent, que nous voulons mettre sur un vaisseau, quand nous en trouverons l'occasion. En attendant, nous vous prions de le garder et de nous promettre par écrit que vous ne le délivrerez à aucun de nous trois qu'en présence des deux autres. Je m'y engageai par un acte que le notaire dressa, et que nous signâmes tous. Je conservais soigneusement le dépôt pour le rendre aux trois associés lorsqu'ils me le demanderaient; mais ces jours passés Jérôme Avellino vint la nuit frapper à ma porte. On lui ouvrit; il entra dans ma chambre d'un air agité : Seigneur Giannetino, me dit-il, si je trouble votre repos, vous devez pardonner cette liberté à l'importance du dessein qui m'y oblige. Nous avons appris, mes deux associés et moi, qu'il doit incessamment arriver à Messine un bâtiment génois chargé de rares marchandises sur lesquelles il y a pour

nous un beau coup à faire, si nous usons d'une grande diligence. Nous avons résolu d'y employer les dix mille écus que vous avez à nous. Hâtez-vous, s'il vous plaît, de me les remettre. Mon cheval est à la porte, je brûle d'impatience d'être à Messine.

Seigneur Avellino, lui répondis-je, vous avez apparemment oublié que je ne puis me dessaisir... Hé! non, non, interrompit-il; je me souviens fort bien qu'il est marqué dans l'acte que vous ne rendrez l'argent qu'aux trois associés présens; mais Azarini et Scannati sont malades. Ils n'ont pu venir avec moi chez vous. Ils vous conjurent avec moi de n'avoir point d'égard à cette condition, et de me livrer l'espèce sur-le-champ, les momens étant précieux. Vous n'avez rien à craindre, je suis honnête homme. Je ne crois pas que vous vouliez, par une défiance qui blesserait notre amitié, nous faire perdre une si bonne occasion. Dépêchez-vous donc, ajouta-t-il, je meurs de peur d'arriver trop tard à Messine. Le ciel, qui sans doute m'inspirait secrètement, me fit long-temps balancer; mais Avellino, le fripon d'Avellino me supplia, me pressa,

me tourmenta, de sorte qu'il fatigua ma résistance : j'eus la faiblesse de lui lâcher le dépôt, qu'il emporta.

Le vieillard, en achevant ces paroles, qui lui rappelaient son imprudence, ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. J'en fus attendri. Ne vous affligez pas, lui dis-je pour le consoler, monsieur le duc a les bras longs. Avellino aura bien de la peine à lui échapper. Avellino, dit alors le fils du vieux bourgeois, est bien loin d'ici présentement; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'Azarini et Scannati n'ont pas plustôt su la friponnerie de leur associé commun, qu'ils sont venus fondre sur mon père, auquel ils demandent l'argent qu'ils lui ont confié. Cette affaire sera jugée dans deux jours, et, selon toutes les apparences, les juges le condamneront à payer dix mille écus aux demandeurs. Cela n'est pas encore décidé, m'écriai-je, et je ne doute pas que le vice-roi, étant informé, comme il le sera dès ce jour, de toutes les circonstances de ce procès, ne veuille le juger lui-même.

Je fis effectivement un fidèle rapport de tout à son excellence, qui me dit, après

m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, et riant de sa pensée : Je rendrai là-dessus un jugement qui fera du bruit dans le monde. Dès le lendemain il manda les parties, qui parurent devant lui. Il ordonna aux demandeurs de parler les premiers ; et quand ils eurent plaidé leur cause, il s'adressa au défendeur : Giannetino, lui dit-il, quelle réponse avez-vous à faire à vos parties adverses ? Aucune, monseigneur, lui répondit Giannetino en levant les épaules et baissant le menton sur sa poitrine. Il a raison, messieurs, reprit le duc en regardant Azarini et Scannati ; il n'a point de réponse à vous faire. Il demeure d'accord de tout ce que vous dites, et il est prêt à vous rendre les dix mille écus dont il est dépositaire; mais, comme il ne peut, suivant l'acte passé entre vous, les délivrer qu'aux trois associés présens, faites revenir Avellino à Palerme, et vous les toucherez.

Ce jugement du duc d'Ossone fit rire toutes les personnes qui l'entendirent prononcer, et devint le sujet de tous les entretiens d'Italie. Giannetino et son fils, qui avaient cru leur ruine assurée, ravis de se voir hors

d'un si grand embarras, m'invitèrent par reconnaissance à dîner chez eux. Sur la fin du repas ils étalèrent à mes yeux les deux cents pistoles qu'ils m'avaient offertes et que j'avais refusées. Quel spectacle pour moi! Ils commencèrent à me presser de les accepter, en me protestant que personne n'en saurait rien. L'homme est bien faible! Ils me les présentèrent tant de fois, ils me firent tant d'instances, et s'y prirent de tant de façons, qu'il me fut impossible de me défendre de les recevoir. Elles étaient dans une belle bourse que je mis dans ma poche, et nous fûmes tous d'accord après cela.

Cependant je n'étais pas tout-à-fait sans inquiétude quand je me représentais que mon maître ne voulait pas qu'on fît dans sa maison un honteux trafic de ses grâces; mais je m'imaginai que ce petit coup de filet ne parviendrait point à sa connaissance; et véritablement les deux Giannetino n'en auraient jamais parlé, si son excellence n'eût envoyé chercher le père trois jours après pour lui demander en ma présence s'il m'avait fait quelque présent. Le vieillard, en-

nemi du mensonge, et n'osant dire la vérité de peur de me nuire, se troubla tout à coup à cette question, et moi je sentis le mineur gratter sous mes pieds : Ne me déguisez rien, lui dit le duc d'un air fier et menaçant; je vous ordonne, sous peine de mon indignation, de m'apprendre quel témoignage de reconnaissance Gonzalez a reçu de vous. Le bourgeois, qui connaissait le vice-roi pour un homme devant lequel il était dangereux de mentir, avoua qu'il m'avait donné deux cents pistoles, ajoutant ensuite, pour m'excuser, que son fils et lui m'avaient forcé, pour ainsi dire, de les accepter. Je ne vous blâme point, vous, reprit le duc, de lui avoir offert de l'argent; mais il ne devait pas le prendre, sachant ma délicatesse là-dessus, et même ma défense. C'est ce que je ne puis lui pardonner.

Lorsqu'il eut parlé de cette sorte, il se tourna de mon côté, et me demanda où étaient les deux cents pistoles en question. Elles sont dans ma chambre, lui répondis-je, telles qu'on me les a données. Hé bien, répliqua-t-il, va me les chercher tout à l'heure. J'obéis; et quand je lui eus apporté

ma bourse, il la mit entre les mains d'un de ses gentilshommes en lui disant : Allez distribuer cet argent aux pauvres, ils doivent seuls profiter de l'imprudence de Giannetino. Pour toi, Gonzalez, poursuivit-il, tu peux te retirer où il te plaira, tu n'es plus à mon service, et je te défends de remettre jamais les pieds dans mon palais. Je me jetai aussitôt aux genoux du duc, croyant exciter sa compassion. Bassesse inutile! Il me lança un regard furieux et me tourna le dos.

Je courus dans le moment chez Thomas, et, le visage baigné de pleurs, je lui racontai ma disgrâce. Il en parut touché, et me promit de faire une tentative pour apaiser son excellence. Personne sans doute ne le pouvait mieux que lui; et il en serait venu à bout, s'il l'eût entrepris; mais, plus jaloux que généreux, il eut une secrète joie de mon malheur, et se garda bien d'intercéder pour moi. Il ne laissa pas pourtant de vouloir me persuader qu'il avait fait tous ses efforts pour obtenir mon pardon. J'ai, me dit-il, représenté à monseigneur tout ce qui pouvait vous rendre excusable; je lui ai té-

moigné que je m'intéressais pour vous autant que si vous étiez mon fils. En un mot, je n'ai rien épargné pour vous rétablir dans ses bonnes grâces; il n'y a pas eu moyen de le fléchir, il s'est montré inexorable. Il m'a dit même qu'il y avait un excès d'indulgence à vous chasser de chez lui purement et simplement, et que vous méritiez d'être traité avec plus de rigueur. Mon cher Gonzalez, ajouta le perfide Thomas en m'embrassant, vous ne sauriez croire jusqu'à quel point je suis affligé de n'avoir pu rien gagner dans cette occasion sur son excellence, malgré l'ascendant que j'ai sur son esprit. Ce traître de valet de chambre, pour mieux me faire accroire qu'il parlait sincèrement et qu'il avait toujours de l'amitié pour moi, m'offrit une bourse où il y avait environ vingt pistoles, que je pris à bon compte, ayant perdu toute espérance de me conserver chez le vice-roi.

Avant que de sortir du palais, j'allai dire adieu à Quivillo. Il avait appris mon infortune : Estévanille, mon ami, s'écria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut, je sais tout. Monseigneur, que je viens de quitter, m'a

conté lui même ce qui s'est passé. J'ai vainement cherché à vous excuser, je n'ai pu lui faire révoquer l'arrêt qu'il a prononcé contre vous; j'en ai une véritable douleur. Nous nous attendrîmes don Joseph et moi en nous séparant; mais je dois dire en même temps que, pour modérer mon affliction, il me donna, de la part de son excellence, un lénitif de cent pistoles, avec quoi je me retirai plus qu'à demi consolé de mon malheur.

CHAPITRE V.

Par quel hasard et dans quel dessein Estévanille se fit garçon apothicaire; et de l'heureux effet que produisit un qui pro quo *de sa façon.*

La première personne que je rencontrai en sortant du palais du vice-roi fut le fils de Giannetino. Je vous cherchais, me dit-il, pour vous prier de venir prendre un logement chez mon père; il est bien juste qu'un homme qui s'est perdu en nous ren-

dant service trouve au moins en nous des cœurs sensibles à sa disgrâce. Je ne me fis pas prier deux fois, je me laissai conduire à sa maison, où je fus reçu du père et du fils avec toutes les marques imaginables de reconnaissance et d'amitié.

Il y avait déjà quinze jours que je demeurais chez eux, lorsque le vieillard me dit : Mon cher Gonzalez, je vous regarde comme un second fils, et je veux vous établir à *Palerme*. Il m'est venu dans l'esprit de vous mettre chez un vieil apothicaire de mes parens, et, qui plus est, de mes amis. Il vous aura bientôt appris la pharmacie; et d'abord que vous la saurez, vous épouserez Violette sa fille unique, qui n'a pas à la vérité une beauté parfaite; mais, outre qu'elle est assez ragoûtante, elle passe pour la fille de Palerme la plus sage; d'ailleurs elle aura du bien après la mort de son père. Voyez, ajouta-t-il, consultez-vous. Si ce mariage vous est agréable, et si vous ne sentez aucune répugnance à devenir apothicaire, je proposerai la chose à mon parent.

Je demandai à Giannetino vingt-quatre heures pour y penser, et je fis pendant ce

temps-là toutes les réflexions que j'étais capable de faire pour et contre. Il y avait des momens où la casse et les décoctions m'inspiraient de l'aversion pour la pharmacie; et dans d'autres momens je n'y envisageais rien qui m'en dégoûtât; je la trouvais préférable à la chirurgie. Si je n'ai pas voulu être chirurgien, disais-je, c'est qu'il faut avoir un cœur d'acier pour bien faire des opérations chirurgiques; mais il n'en est pas de même d'un apothicaire; il n'a pas besoin d'être cruel pour faire ses compositions. Après avoir examiné tout, je me déterminai à répondre aux vues que Giannetino avait sur moi. Ce généreux Sicilien n'attendait que cela pour parler au vieil apothicaire, qui ne désapprouva pas son dessein.

J'allai donc demeurer chez mon beau-père futur, qui se nommait André Potoschi. C'était un homme consommé dans sa profession; bon chimiste, et grand observateur de la nature. Il avait fait des découvertes très-curieuses. Il possédait plusieurs secrets fort utiles aux dames, et entre autres celui de leur rendre le teint admirable par le moyen d'une eau de son invention. Il

savait faire disparaître par des pommades les rides de la vieillesse, et faire renaître une peau enfantine sur le visage d'une bisaïeule. Comme il avait dessein de m'abandonner sa boutique peu de temps après que j'aurais épousé sa fille, il s'appliqua tout entier à m'endoctriner. Il m'apprit d'abord à piler avec grâce des drogues dans un mortier, et à mettre en place un lavement de droit fil. Potoschi me trouva de la disposition à devenir un habile apothicaire. Il est vrai que, s'il n'épargnait rien pour m'instruire, je faisais de mon côté tout mon possible pour profiter de ses leçons.

Il me semble que j'entends dans cet endroit un lecteur goguenard qui me dit: Monsieur Gonzalez, vous ne dites pas tout; mais on devine aisément pourquoi vous aviez ainsi le cœur au métier. La beauté qui devait être le fruit de vos peines vous excitait au travail. J'en conviens, l'aimable Violette me paraissait le plus beau prix qu'on me pût proposer pour m'animer à faire des progrès dans la pharmacie. C'était une fille de vingt-deux à vingt-trois ans, fort agréable de sa personne et des plus

spirituelles. Elle avait un air très-réservé, ce qui est bien extraordinaire en Sicile, où les femmes, pour la plupart, sont coquettes jusqu'à l'effronterie. Elle vivait depuis la mort de sa mère, je veux dire depuis dix ans, sous la conduite d'une vieille gouvernante. Sur le pied où j'étais dans la maison, j'avais la liberté d'entretenir Violette ; mais le respect d'une part, et la modestie de l'autre présidaient dans nos conversations ; ou, pour parler plus juste, j'avais encore trop de timidité pour demander, et la dame trop de vertu pour me prévenir.

La réputation de Potoschi était telle, qu'il n'y avait point à Palerme d'apothicaire plus employé que lui. On le venait chercher de tous côtés ; et comme il n'y pouvait suffire, il m'envoyait souvent à sa place ; de sorte que dans les maisons où j'allais pour lui on m'appelait son homme de confiance. Un jour que j'étais seul dans la boutique, il entra une femme qui demanda le maître du logis. Madame, lui dis-je, il est en ville ; mais je suis un autre lui-même ; vous pouvez m'apprendre ce que vous lui voulez. Cela étant, reprit-elle, je

vous dirai que madame la baronne de Conça, ma maîtresse, prie le seigneur Potoschi de la venir voir ce soir. C'est assez, lui répliquai-je, il n'y manquera pas. Là-dessus la suivante, toute soubrette qu'elle était, ne s'amusa point à me parler. Elle me fit une profonde révérence et sortit.

Quelques momens après, l'apothicaire arriva. Il revenait de porter une poudre qu'il avait préparée pour un vieux président qui devait épouser dans deux jours une fille de quinze ans. Monsieur, lui dis-je, madame la baronne de Conça vous attend aujourd'hui chez elle à l'entrée de la nuit. Potoschi sourit à ces paroles d'une manière à me faire penser qu'il y avait du mystère là-dessous. Nous vivions ensemble si familièrement, que je ne balançai point à lui demander pourquoi il souriait malicieusement au nom de cette baronne. Mon gendre, me répondit-il (car il ne m'appelait plus autrement), quoique vous ayez été page du vice-roi, je parie que vous ne savez pas que cette dame est sa maîtresse. Gardez-vous bien, poursuivit-il, de révé-

ler ce que je vais vous dire. La discrétion des apothicaires, comme celle des chirurgiens, doit être à l'épreuve de tout; mais entre nous autres nous pouvons nous faire des confidences de tout pour nous réjouir.

Je fis l'ignorant pour laisser parler le beau-père futur, qui continua de cette façon : Je connais la baronne de Conça dès son enfance, aussi-bien que dona Blanche Sorba sa mère. Je suis depuis longtemps l'apothicaire de ces deux veuves. C'est moi qui ai fourni les drogues dans les maladies dont leurs maris sont morts. Elles ont l'une et l'autre une entière confiance en moi. Véritablement je les sers bien toutes deux. Blanche, qui est plus noire qu'une taupe et pleine de pustules, a le teint d'un chérubin, grâce à certaine eau et à certaine pommade dont je vous enseignerai la composition. Quand cette dame a passé trois heures à sa toilette, elle paraît si différente de ce qu'elle est naturellement, que c'est une vraie métamorphose. Il ne faut plus s'étonner que le seigneur Thomas, l'âme damnée du duc d'Ossone, en fasse son idole.

A ce que je vois, beau-père, lui dis-je, cette belle maman vous a bien de l'obligation. Sa fille ne m'en a pas moins, répondit-il. La baronne, toute jeune qu'elle est, a des infirmités qui l'obligent de souffrir à une jambe un cautère qui, par mes soins, est entretenu avec une propreté qui met en défaut le nez le plus fin. D'ailleurs ma pommade et mon eau ne lui sont pas inutiles. Enfin, si la baronne a donné dans la vue du vice-roi, je crois qu'elle en est plus redevable à mes secrets qu'à la nature. Tandis que Potoschi me parlait de cette manière, je nageais dans la joie; surtout j'en étais bien aise à cause de Thomas, dont je ne trouvais plus le bonheur digne d'envie. Je me savais alors bon gré d'avoir été indiscret. Si j'eusse fait, disais-je, un mystère à ce valet de chambre de mon entretien avec Blanche, je me serais insensiblement attaché à cette dame. J'aimerais présentement ce visage de Guinée sous son masque de pommade, et je ne serais pas, comme je suis, sur le point d'épouser la charmante Violette, qui ne doit point ses appas à l'art de son père.

Pour mériter de cueillir cette belle fleur, je travaillais toute la journée dans la boutique, et je surprenais l'apothicaire par les progrès rapides que je faisais dans sa profession, qui dans le fond n'est pas la magie noire, quoiqu'il soit assez difficile de retenir tous les noms barbares et diaboliques des drogues dont elle fait usage. Je savais déjà faire toutes sortes de compositions, lorsqu'un jour on nous apporta deux ordonnances du docteur Arriscador, médecin navarrois, et qui dans ce temps-là passait pour l'Hippocrate de la ville de Palerme. Les barons, les comtes, les marquis qui tombaient malades ne voulaient mourir que de sa main. Il s'agissait de composer deux médecines, l'une pour un avocat qui avait gagné unc fluxion de poitrine en plaidant, et l'autre pour un homme d'église, qui avait attrapé une pleurésie en courant après un bénéfice. J'employai les drogues et les doses marquées dans les ordonnanees, et, lorsque j'eus fait les deux compositions, je les portai aux malades; mais je donnai, en jeune étourdi que j'étais, la potion de l'avocat à l'ecclésiasti-

que, et celle de l'ecclésiastique à l'avocat, et je ne m'aperçus du *qui pro quo* qu'après leur avoir fait avaler les médecines jusqu'à la dernière goutte.

Je me reprochai cette bévue, et maudis mon esprit brouillon. Je plaignis ces pauvres malades d'être tombés entre mes mains, et, les comptant déjà parmi les morts, je m'en retournai au logis dans une furieuse agitation. Si j'eusse été un vieux routier d'apothicaire, je serais revenu de sang-froid dans ma boutique, sans m'embarrasser du mauvais coup que je venais de faire; mais je n'avais pas encore eu le temps de m'endurcir dans la pharmacie, et je parus si troublé, que Potoschi me demanda ce que j'avais. Je lui avouai ingénument ma faute, en lui témoignant que j'en étais bien mortifié. Il n'en fit que rire. On voit à votre air affligé, mon gendre, me dit-il, que vous n'êtes qu'un novice. Vous moquez-vous, d'être si sensible aux imprudences du métier? Faut-il prendre ainsi les choses à cœur? Vous vous êtes mépris : hé bien! l'homme n'est-il pas sujet à faillir, et surtout dans notre pro-

fession ? est-ce que l'on ne dit pas ordinairement : Un tel a fait un *qui pro quo* d'apothicaire ? ce qui suppose qu'il nous arrive souvent de nous tromper. Oh! vraiment, ajouta-t-il, j'en ai bien fait d'autres en ma vie, et je n'ai pas été le dire à Rome. Mais, seigneur Potoschi, lui dis-je, vous qui êtes un habilissime en matière de drogues, croyez-vous que ces deux hommes ne crèvent pas de celles que je leur ai fait prendre ? Je n'en sais rien, me répondit-il; je ne connais pas assez les propriétés des remèdes pour être sûr des effets qu'ils doivent produire. En tout cas, soyons sans inquiétude là-dessus. Soutenons que nous avons exactement suivi les ordonnances, et cachons bien votre *qui pro quo*; si les deux malades viennent à mourir, ce qui doit vraisemblablement arriver, le médecin en aura tout l'honneur.

Nous formâmes donc la résolution de mettre ces deux assassinats sur le compte du docteur Arriscador, dont, par bonheur pour nous, la réputation était favorable à notre dessein. Nous vîmes paraître le jour suivant ce médecin tout ému. Il entra

dans notre boutique brusquement. Nous crûmes qu'il venait nous annoncer la mort des deux malades. Au contraire, il nous apportait une agréable nouvelle : Mes amis, s'écria-t-il, je ne puis contenir ma joie, ou plutôt mon ravissement. Les deux dernières ordonnances que je vous ai envoyées mériteraient d'être consacrées dans le temple d'Esculape, comme deux spécifiques, l'un pour la pleurésie, et l'autre pour les fluxions de poitrine. Pourrez-vous ajouter foi à ce que je vais vous dire ? A peine l'homme d'église et l'avocat ont-ils pris leurs médecines, qu'ils se sont sentis soulagés. Ils ont dormi d'un profond sommeil toute la nuit, et ce matin, à leur réveil, ils se sont trouvés parfaitement guéris. O prodiges inouïs ! Le bruit de ces deux merveilles se répand déjà dans la ville. Quel honneur pour moi d'avoir si promptement triomphé de deux maladies mortelles ! Mes enfans, poursuivit-il, vous devez vous réjouir aussi d'une si rare victoire. Vous y avez contribué par la fidélité de vos compositions. Une partie de la gloire qui m'en doit revenir va rejaillir sur vous.

Le docteur était si content de l'heureux succès de ses ordonnances, qu'il ne pouvait se lasser de s'en féliciter lui-même. Pour nous, qui savions mieux que lui ce qu'il en fallait penser, nous fûmes tentés de lui rire au nez ; mais le respect que les apothicaires doivent aux docteurs en médecine nous préserva de cette irrévérence.

CHAPITRE VI.

De quel triste accident cette aventure comique fut suivie ; et dans quel danger se trouvèrent Gonzalez et Potoschi.

PEU de temps après cette aventure il en arriva une autre qui n'eut pas une fin si réjouissante. La baronne de Conça tomba malade. Elle envoya chercher Potoschi, qui, ne comprenant rien à sa maladie, fit appeler le docteur Arriscador. Ce médecin, après avoir fait ses observations sur le mal, dont il ne connaissait pas mieux la cause que l'apothicaire, ordonna les remèdes qui

lui parurent convenables. Potoschi prépara lui-même la médecine, et je la portai.

Je trouvai la baronne dans un accablement qui ne me présagea rien de bon. Je conviens que les pronostics d'un garçon apothicaire ne sont pas plus infaillibles que ceux d'un médecin; mais enfin j'augurai mal de l'état où je vis cette malheureuse dame. Dona Blanche, sa mère, était auprès d'elle dans de grandes agitations, fort inquiète et fort alarmée. Bien loin de me reconnaître, elle ne jeta pas seulement les yeux sur moi. De mon côté, si je n'eusse pas su que c'était Blanche, je ne me la serais jamais remise dans l'affreux négligé où elle s'offrait à mes regards. Abandonnée entièrement au soin que la tendresse maternelle voulait qu'elle eût de sa fille, elle laissait, pour ainsi parler, ses charmes en friche, et faisait bien voir le besoin qu'elle avait de notre pommade. Je m'approchai de la baronne, je lui fis prendre la médecine, et je m'en retournai au logis, où bientôt on nous vint dire que la malade, ayant avalé notre breuvage, s'était endormie, et qu'ensuite s'étant réveillée en poussant des cris

de douleur, elle était morte subitement entre les bras de sa mère.

Nous fûmes un peu touchés, Potoschi et moi, non de la perte de la baronne, mais des conséquences qui en résultaient. Nous craignîmes que cela ne fît un mauvais effet pour nous dans le monde; car le public est prompt à nous décrier lorsqu'il voit mourir un malade qui a pris de nos remèdes. Les premiers traits, à la vérité, tombent sur le médecin; mais l'apothicaire n'est point épargné. Nous eussions été trop heureux de n'avoir à craindre que pour notre réputation; nous jouions un plus gros jeu : le lendemain on vint nous arrêter tous deux de la part du vice-roi. On nous conduisit dans les prisons, et là nous apprîmes le sujet de notre emprisonnement. On nous dit que, par ordre du duc d'Ossone, on avait ouvert le corps de la baronne de Conça, et qu'on y avait trouvé des marques de poison; que son excellence, en étant informée, et voulant découvrir l'auteur d'une action si noire, avait jugé à propos de s'assurer, à telles fins que de raison, des personnes qui avaient préparé et présenté le breuvage.

On nous enferma tous deux dans des cachots séparés, et le jour suivant on nous interrogea l'un et l'autre. Quelque innocent que puisse être un prisonnier accusé d'un grand crime, le témoignage de sa conscience ne saurait le rendre tout-à-fait tranquille, et rarement il soutient de sang-froid la présence de son juge. C'est ce que Potoschi fit bien voir dans son interrogatoire. Au lieu de prendre mon parti en se justifiant lui-même, il dit qu'il avait fait sa composition fort fidèlement, mais qu'il ne savait pas si je l'avais portée de même. Il est vrai que de mon côté je lui rendis la pareille lorsqu'on m'interrogea. Je déclarai que j'avais porté religieusement la médecine telle que l'apothicaire l'avait préparée, et qu'au surplus j'ignorais s'il n'avait employé que les drogues marquées dans l'ordonnance du médecin. C'est ainsi que chacun cherche à se tirer d'affaire aux dépens de qui il appartiendra.

Le vice-roi, qui avait grand soin de se faire rendre compte de ce qui se passait, fut peu content de nos dépositions; et, s'imaginant qu'en nous parlant lui-même il

pourrait, par la subtilité de son esprit, nous arracher le secret qu'il voulait savoir, il se rendit dans les prisons, où il ordonna qu'on nous amenât devant lui. Il ne m'avait point vu depuis le jour qu'il m'avait banni de son palais, et il ne s'était pas informé de ce que j'étais devenu. Jugez quelle fut la surprise de ce seigneur quand je parus dans la chambre où il m'attendait pour m'interroger : C'est toi, Gonzalez, me dit-il, c'est toi, malheureux, qui as fait prendre à la baronne la potion perfide qui a subitement terminé ses jours ! A ces mots il fit sortir quelques personnes qui étaient présentes, même l'apothicaire; et, se voyant seul avec moi, il reprit ainsi la parole : Tu sais les raisons qui m'engagent à venger cette dame; tu connais apparemment l'ennemi secret qui me l'a ravie : nomme-le-moi; ta grâce est à ce prix. Je répondis au duc que, si la baronne était morte de poison, il fallait donc qu'elle fût empoisonnée avant qu'elle eût pris le breuvage que je lui avais présenté; que je ne m'étais point attaché à la pharmacie pour devenir un empoisonneur, et que personne enfin ne m'avait proposé de l'être.

Puisqu'en offrant de te pardonner, reprit le vice-roi, je ne puis t'obliger à me révéler ce que je veux savoir, nous verrons si tu garderas constamment le silence dans les supplices. Je fus épouvanté de ces paroles; et, comme si j'eusse été sur le point d'être appliqué à la question, je me mis à genoux devant son excellence, et fondant en larmes : Monseigneur, m'écriai-je, ayez pitié d'Estévanille, votre ancien domestique. Vous qui protégez l'innocence, pourriez-vous bien vous résoudre à faire souffrir de cruels tourmens à un homme qui n'a rien à vous apprendre? Quand vous me feriez hacher, vous n'en seriez pas plus avancé. Puis-je vous dire ce que je ne sais point? Heureusement pour moi j'avais affaire à un juge pénétrant : il vit bien que je n'étais pas coupable, et l'entretien qu'il eut ensuite avec Potoschi acheva de lui persuader que, si notre médecine avait ôté la vie à la baronne, du moins nous n'étions pas les empoisonneurs. Il ne me parla plus de torture, mais il n'ordonna point mon élargissement; de sorte que je demeurai quinze jours entiers en prison avec l'apothicaire.

Au bout de ce temps-là nous fûmes remis en liberté tous deux, et nous commençâmes à travailler dans notre boutique comme auparavant. Nous donnâmes notre première attention à servir les dames qui revinrent à notre fontaine de Jouvence. Blanche ne fut pas des dernières à faire sa provision d'eau et depommade. Potoschi lui en porta une copieuse, et cette dame lui tint un discours que je ne passerai pas sous silence : Seigneur Potoschi, lui dit-elle, vous ne sauriez croire combien j'ai été mortifiée du malheur qui vous est arrivé à l'occasion de la mort de ma fille. Si le vice-roi eût suivi mon conseil, il vous aurait épargné une injuste et odieuse accusation. La baronne, il est vrai, a été empoisonnée; mais devait-il avoir tant de peine à deviner l'auteur du crime? Il n'avait qu'à se souvenir d'une jeune Grecque qu'il a aimée, et qui mourut de mort violente. Son trépas fut imputé à la jalousie de son épouse; il ne fallait pas qu'il cherchât ailleurs l'assassin de ma fille. Une cuisinière sortie de chez moi depuis trois jours a fait le coup, et la vice-reine l'a ordonné. Le duc, ajouta

Blanche, en est présentement si persuadé, qu'il ne fait plus de perquisitions, de peur d'en apprendre plus qu'il n'en veut savoir. Il est certain que cette affaire demeura tout à coup assoupie.

Un homme qui sort de prison, quoique bien lavé du crime dont on l'accusait faussement, ne laisse pas de penser que le monde le regarde de travers. C'est du moins ce que je m'imaginai, et ce que je me mis si bien dans l'esprit, qu'insensiblement je pris en aversion le séjour de Palerme. Pour en être entièrement dégoûté, il ne me manquait plus que de cesser d'aimer Violette, pour qui je me sentais une assez forte inclination. J'en eus bientôt un beau sujet. Un jeune officier de l'inquisition vint sur mes brisées, et, par bonheur pour moi, fit agréer sa recherche à la fille de l'apothicaire. Je dis par bonheur; car, si malheureusement elle m'eût donné la préférence, mon rival, pour s'en venger, m'aurait fort bien pu procurer un logement dans les prisons de l'inquisition, où je serais peut-être encore aujourd'hui. J'éprouvai dans cette occasion que je ne suis pas

de ces amans obstinés qui se roidissent contre les obstacles. D'abord que je vis Violette dans la disposition de me sacrifier à son nouveau galant, je la donnai au diable avec toutes les drogues de la boutique de son père, et, sans dire adieu à personne, je gagnai le port, où, trouvant un vaisseau génois prêt à partir pour Livourne, je m'y embarquai.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzalez, en allant à Livourne, gagne l'amitié d'un jeune gentilhomme, qui l'emmène avec lui à Pise. Dans quelle union ils vécurent ensemble, et comment ils se séparèrent.

Je n'avais aucune raison particulière pour aller à Livourne plutôt qu'ailleurs. Je voulais seulement changer de lieu, ne pouvant me résoudre à demeurer plus long-temps à Palerme, après les chagrins que j'y avais eus. Je liai connaissance sur la route avec un jeune passager nommé Ferrari, gentilhomme de Pise, qui s'en retournait chez lui. Il revenait de voir des parens qu'il avait à Montréal, et principalement une tante dont il était unique héritier.

Comme un page honoraire de vice-roi pouvait aller de pair avec un simple gen-

tilhomme, je me faufilai d'un air aisé avec Ferrari, qui ne manquait pas d'esprit. Il me plut, et j'eus le bonheur de lui plaire aussi. Nous nous attachâmes l'un à l'autre, et, pour cimenter notre amitié naissante, nous nous fîmes de mutuelles confidences, où il y avait un peu moins de sincérité de ma part que de la sienne. Je me donnai effrontément pour noble, et je crois que j'eus raison d'en user ainsi; car tout gentilhomme a naturellement du mépris pour un roturier. Si Ferrari m'eût connu, il aurait peut-être dédaigné ma conversation; au lieu que, me prenant pour un cavalier de noble race, il se livra sans contrainte au penchant qu'il avait pour moi. Il n'y eut pas moyen de nous séparer lorsque nous fûmes arrivés à Livourne : Nous ne nous quitterons pas, me dit-il; je veux vous emmener à Pise et vous y retenir quelque temps. Il me fut impossible de résister à ses instances. Je m'y rendis, et nous nous mîmes tous deux en chemin pour Pise, dont il se promettait bien de me faire trouver le séjour agréable par les plaisirs divers qu'il se proposait de me donner.

Véritablement il ne s'y épargna pas, et je puis dire qu'il me fit passer un mois bien gracieusement. Je voulus ensuite prendre congé de lui, de peur d'abuser de son amitié ; mais, bien loin de consentir à mon départ, il me reprocha l'impatience que j'avais de m'éloigner d'un homme qui m'aimait. Qui vous oblige à m'abandonner ? me dit-il. Vous m'avez témoigné plus d'une fois que mon humeur vous convenait. Je suis très-satisfait de la vôtre. J'ai un revenu assez considérable pour nous entretenir l'un et l'autre. Demeurez avec moi. Vivons ensemble comme deux frères. Je fus pénétré de l'affection qu'il me marquait, et, par reconnaissance, je résolus de vivre à ses dépens, puisqu'il le désirait avec tant d'ardeur. Il me fallut même souffrir, pour avoir la paix, qu'il me fît habiller à ses frais depuis les pieds jusqu'à la tête. Pour m'accommoder à son caractère, j'eus la complaisance de me soumettre à toutes ses volontés. L'acquisition d'un si bon ami me fit oublier mes infortunes, ou plutôt je regardai la situation présente de mes affaires comme ma fortune faite, quoi-

qu'à la bien examiner, elle n'eût rien de solide pour l'avenir.

Tandis que nous menions une vie délicieuse Ferrari et moi, ce cavalier prit par hasard dans les yeux d'une jeune dame un amour qui devint funeste à notre amitié. Il avait souvent juré qu'il ne se marierait point; mais il n'eut pas la force de garder ses sermens. Engracie l'enchanta. Il lui rendit des soins; et comme c'était une fille qui avait de la naissance et de la vertu, il l'épousa. Il n'en eut pas moins d'attention pour moi les premiers jours de son mariage; au contraire, il m'en témoigna plus d'affection. Il recommanda fortement à sa femme d'avoir autant de considération pour moi qu'il en avait lui-même. Engracie, lui dit-il en ma présence, Gonzalez est mon ami. Si je vous suis cher, faites-lui connaître par votre conduite à son égard que vous entrez dans les sentimens que j'ai pour lui. Engracie, pour plaire à son époux, le lui promit, et tint parole. Elle ne perdait aucune occasion de me dire des choses obligeantes et de me donner des marques de bienveillance; mais tout cela

n'était point naturel. Jalouse de la confiance que son époux avait en moi, elle me haïssait secrètement ; et son aversion s'accrut à un point, qu'elle résolut de m'écarter de Pise à quelque prix que ce fût. L'expédient qu'elle mit en usage pour en venir à bout est trop singulier pour n'être pas rapporté.

Seigneur Gonzalez, me dit Engracie un jour que nous étions tous deux seuls, il faut que je vous fasse une confidence qui vous intéresse et d'où dépend le repos de ma vie. Je me sens une disposition prochaine à vous aimer qui m'alarme. J'ai beau combattre mes sentimens, vous triomphez des efforts que mon devoir et ma vertu leur opposent. C'est de vous seul que j'attends du secours. Éloignez-vous promptement d'une maison dont vous troublez la tranquillité. Je vous en conjure par les droits de l'hospitalité, et plus encore par l'amitié qu'a pour vous mon mari. Fuyez-moi ; l'aveu que je vous fais de ma faiblesse vous y oblige ; vous êtes, je crois, trop honnête homme pour vouloir déshonorer votre ami.

Je fus la dupe de ce discours artificieux. Je m'imaginai bonnement que la dame était éprise de mon mérite, et que, pour prévenir les suites d'un penchant trop tendre, elle avait cru devoir me prier elle-même de me retirer. Si j'eusse moins aimé son époux, j'aurais eu peut-être envie de suivre l'exemple de Pâris; mais, au lieu d'enlever ma belle hôtesse, je lui dis un éternel adieu. Je m'échappai secrètement de chez elle un beau matin, lui laissant le soin d'inventer tout ce qu'elle jugerait à propos de dire à Ferrari au sujet de mon départ. J'ai su depuis que, pour l'en consoler, elle lui dit que j'étais devenu amoureux d'elle, que je lui avais déclaré ma passion, et que, sur le refus qu'elle avait fait d'y répondre, j'avais disparu de dépit d'avoir inutilement tenté sa fidélité.

CHAPITRE II.

Estévanille rencontre à trois milles de Pise deux Genevois qui vont à Florence. Il se met de leur compagnie, et par curiosité va voir avec eux un fameux nécromancien.

Je pris la route de Florence, monté sur un mauvais cheval de louage et fort content de ma personne, quand je faisais réflexion que les femmes me chassaient de chez elles de peur de m'aimer. Je n'eus pas fait trois milles, que je rencontrai deux cavaliers mieux montés que moi. Après les avoir salués, je leur demandai s'ils allaient à Florence. Ils répondirent que oui. Messieurs, leur dis-je, j'aurai l'honneur de vous tenir compagnie, si vous l'avez pour agréable. Ils me firent là-dessus les complimens qu'ils devaient à ma politesse, et nous devînmes tous trois compagnons de voyage.

Nous allâmes coucher à San-Miniato, dans une hôtellerie pourvue de toutes sor-

tes de provisions. L'hôte, qui était un habile cuisinier, ayant servi long-temps à Rome dans les offices d'un cardinal allemand, nous prépara un excellent souper. La gaîté régna dans le repas. Si je fis connaître à ces messieurs que j'étais un vivant de bonne humeur, ils me firent bien voir aussi qu'ils aimaient la joie. Ils m'apprirent qu'ils étaient tous deux de Genève. Je suis marchand joaillier, me dit l'un, et j'ai pour mon malheur une femme qui me donne tous les sujets du monde de me plaindre d'elle. J'ai le bonheur d'être garçon, me dit l'autre; mais mon père, qui est un vieux gentilhomme très-riche et très-avare, ne meurt point. Il jouit même d'une santé si parfaite, que, lorsqu'il mourra, je n'aurai sans doute besoin d'argent que pour acheter des lunettes et des béquilles.

L'hôte, qui était présent, dit alors aux Genevois : Si vos seigneuries sont curieuses de savoir si elles seront bientôt débarrassées, l'un de son père et l'autre de sa femme, il y a dans ce pays-ci un savant nécromancien qui vous le dira. Je fis un éclat de rire aux dépens de l'hôte, qui nous

assura fort sérieusement que le magicien dont il nous parlait avait la réputation d'être un grand cabaliste. Je pourrais, ajouta-t-il, vous citer vingt personnes qui l'ont été consulter, et à qui toutes les choses qu'il leur a prédites sont arrivées. Il y a dix mois, par exemple, qu'un vieux bourgeois, qui a une jeune femme qu'il croyait stérile, alla demander à cet habile homme s'il mourrait sans avoir le plaisir de se voir père. Le nécromancien lui répondit que dans l'année son épouse lui donnerait un enfant : comme en effet elle est accouchée depuis huit jours.

Cet oracle, dont l'accomplissement pouvait être l'ouvrage de quelque ami du vieux bourgeois, nous réjouit. Cependant un des Genevois, qui aimait le merveilleux, fut tenté d'entretenir le cabaliste, et demanda dans quel lieu il faisait sa résidence. A deux milles d'ici, répondit l'hôte. Il habite une caverne au bas d'une montagne du côté de Castellina. Messieurs, reprit le Genevois, quoique j'ajoute peu de foi à la nécromancie, je vous avoue que je serais bien aise de voir ce magicien. Je me sens pressé du

même désir, dit l'autre Genevois. Qui nous empêche de le satisfaire ? Je suis de la partie, m'écriai-je : ne pensez pas que j'aie moins d'envie que vous de parler à un si rare personnage. Nous résolûmes donc de partir le lendemain, et de nous faire conduire par un guide à la demeure du magicien ; ce qui ne manqua pas d'être exécuté.

Nous arrivâmes au pied d'une montagne escarpée, où nous aperçûmes une caverne que fermait une porte fort épaisse. Nous frappâmes en criant qu'on nous ouvrît. On fut quelque temps sans nous répondre ; mais enfin nous entendîmes en dedans une voix sépulcrale qui nous demanda ce que nous souhaitions. Nous dîmes que nous venions pour consulter l'oracle, et la porte s'ouvrit à l'instant.

Le premier objet qui s'offrit à nos yeux fut la figure du nécromancien. Imaginez-vous un homme haut de six pieds pour le moins, et vêtu d'une robe blanche, sur laquelle étaient peints en rouge tous les signes du zodiaque. Il portait un gros bonnet fourré d'une peau de loup, surmonté d'une

tête de tigre, et, au lieu de cheveux, quelques couleuvres artificielles qui flottaient sur ses épaules. Tout son habillement lui donnait un air effroyable. Les deux Genevois lui dirent que, sur la réputation qu'il avait d'être un grand cabaliste, ils venaient de fort loin le consulter sur des affaires de la dernière conséquence pour eux. Il leur répondit d'abord qu'il n'était pas ce qu'*ils* croyaient. Mais ces messieurs, à force de prières entremêlées de louanges, l'obligèrent à leur avouer qu'effectivement il était initié dans les mystères de la cabale. Les Genevois n'en étaient pas plus avancés pour cela. Il leur fallut protester qu'ils n'étaient point attirés là par une frivole curiosité : car il disait qu'il n'employait le pouvoir de son art que pour les personnes qui en avaient besoin. Ils firent sans hésiter la protestation qu'il exigeait d'eux ; après quoi ils n'eurent plus de contradiction à essuyer de sa part. Alors il leur vanta son savoir-faire, et leur montra plusieurs bijoux, dont il les assura que des seigneurs étrangers lui avaient fait présent pour leur avoir dévoilé l'avenir.

Tandis que mes camarades et lui s'entretenaient ensemble, j'examinais avec une extrême attention le dedans de la caverne, laquelle était pleine de choses qu'on ne pouvait regarder sans effroi. On voyait un lion qui avait des yeux étincelans et présentait une gueule béante. Ici c'était un tigre furieux qui étendait ses griffes comme pour nous déchirer, et là c'était un dragon ailé qui semblait vouloir s'élancer sur nous. Toutes ces figures, quoique d'osier revêtu de carton peint, étaient faites avec tant d'art, que, si ces animaux eussent été animés, ils n'auraient pas inspiré plus de frayeur. Ces objets, que je considérais en frémissant, contribuaient à faire croire que le maître de la caverne devait être un grand magicien. Mes camarades, dont il avait excité l'admiration par le récit des choses étonnantes qu'il leur avait racontées, n'eurent plus d'autre opinion de lui. Pour moi, bien que j'eusse encore peu d'expérience, je suspendis mon jugement.

Le nécromancien, surpris de me voir si attentif à observer ce qui frappait ma vue, demanda aux Genevois pourquoi je semblais

fuir la conversation ; ils lui répondirent que je ne la fuyais point ; mais qu'en Espagnol curieux, je m'abandonnais au plaisir de contempler ce que j'apercevais dans sa caverne. Il apprit avec chagrin que j'étais Espagnol. Je n'aime point, dit-il, à faire mes opérations magiques devant des gens de cette nation, qui sont pour la plupart des esprits forts et des incrédules qui nous traitent de charlatans. Il n'y a point de règle sans exception, lui répliqua un des Genevois ; nous vous répondons de ce cavalier; tout Espagnol qu'il est, nous vous le donnons pour un admirateur des grands hommes qui savent forcer les démons à leur obéir; il n'est point de trop ici, c'est de quoi nous vous assurons. Vous pouvez donc hardiment en sa présence faire ce que nous attendons de votre seigneurie.

Sur cette assurance le magicien ne fit plus difficulté d'opérer devant moi. Il appela quelqu'un dont le secours lui était nécessaire, et bientôt une figure d'homme aussi horrible que la sienne accourut à sa voix. Ces deux monstres nous firent passer dans une arrière-chambre plus obscure que

la première, et au milieu de laquelle on remarquait sur une table de marbre noir un grand globe de verre. Nous nous approchâmes de la table, et nous observâmes qu'autour du globe toutes les lettres de l'alphabet étaient écrites en gros caractère sur une bande de parchemin vierge; mais ce qui attira particulièrement notre attention, fut une espèce de nain qui paraissait dedans sous un habit couleur de fer, et que le magicien nous dit être l'esprit qu'il s'agissait de consulter. Ce petit démon tenait son bras droit élevé, et ses yeux ressemblaient à deux charbons ardens.

D'abord le nécromancien lui adressa ce discours d'un ton de voix assez haut et de l'air du monde le plus grave : Uriel, génie superbe, que j'ai soumis à mon obéissance par la force de mes enchantemens, je t'ordonne de satisfaire dans ce moment ces seigneurs et de remplir le désir qui les presse. Es-tu disposé à m'obéir de bonne grâce ? ou bien faut-il que j'emploie les terribles paroles auxquelles tu ne peux résister? Uriel ne répondit rien; mais l'enchanteur, qui sans doute lisait dans les

yeux du démon ce qu'il pensait, dit aux Genevois : Messieurs, vous allez être contens. L'esprit cède au pouvoir de ma conjuration. Vous n'avez qu'à dire l'un après l'autre ce que vous souhaitez de savoir, et il vous l'apprendra. J'ai un père vieux, riche et très-avare, dit un des Genevois, et je suis fort impatient de recueillir sa succession; commandez à votre génie de me marquer combien de temps j'ai encore à languir dans mon attente. C'est de quoi vous serez instruit tout à l'heure, répondit le cabaliste.

En parlant de cette sorte, il prit un large gant, puis s'étant ganté la main droite, il la passa dans le globe et toucha le nain en lui disant : Allons vite, dépêchons. Uriel fit aussitôt un mouvement et porta la main sur une lettre. Le magicien se déganta promptement pour écrire cette lettre sur un papier qui était sur la table avec une plume et de l'encre. Ensuite, ayant remis son gant, il repassa la main droite dans le globe et retoucha le nain, qui eut la docilité de faire un nouveau mouvement, et dont la main s'arrêta sur une autre lettre.

Notre enchanteur fit jusqu'à dix ou douze fois ce manége; après quoi, ayant examiné les lettres écrites, il assura le Genevois que son père n'avait plus que trois mois à vivre; ce qui causa une joie excessive à ce bon fils. On recommença la même cérémonie pour l'autre Genevois, qui, se flattant de ne pas sortir de la caverne avec une prédiction moins favorable, eut en effet le bonheur de s'entendre prédire qu'il était sur le point de perdre sa femme; mais, par malheur pour ces messieurs, ces deux oracles n'étaient que des impostures. C'est ce que je découvris par hasard, ainsi que je vais le conter.

Le magicien, ayant fait ses opérations devant des témoins qu'on pouvait taxer d'un peu trop de crédulité, jouissait, comme un prêtre de Delphes, du plaisir d'avoir trompé, lorsque je m'avisai, sans savoir pourquoi, de prendre le gant qui avait touché Uriel. je le considérai, et je trouvai au bout de l'index une dureté qui m'étonna. Qu'est-ce que c'est que ceci; m'écriai-je ? n'y aurait-il pas dans ce doigt de la pierre d'aimant ? Le charlatan, qui ne s'était nul-

lement attendu à cette question, se troubla, et se tournant tout confus vers mes compagnons : Messieurs, leur dit-il, n'avais-je pas raison de me défier de cet Espagnol? C'est ce que nous voulons approfondir, lui répondirent-ils. En même temps ils examinèrent le gant, et s'aperçurent qu'en effet il y avait de l'aimant au bout de l'index. Quoique fâchés de ne pouvoir plus compter raisonnablement sur ce qui leur avait été prédit, ils se mirent à rire à leurs propres dépens.

Le prétendu cabaliste, se voyant pris, changea de langage. Il avoua tout. Il nous apprit qu'Uriel avait le corps d'osier et un bras couvert de lames de fer; il nous montra de quelle manière subtile il l'attirait avec son gant vers les lettres marquées autour du globe. Ensuite il nous supplia de lui garder le secret, en nous disant, pour mieux nous y engager, qu'on devait le regarder comme un joueur de gobelets, ou comme une bohémienne qui dit la bonne aventure; qu'il ne faisait de mal à personne; qu'à la vérité il trompait les hommes simples, mais qu'il ne leur prédisait que des choses agréa-

bles, de sorte qu'ils s'en retournaient chez eux fort satisfaits de lui; enfin qu'il arrivait quelquefois que ses oracles s'accomplissaient, ce qui le mettait en réputation et lui faisait gagner sa vie.

Nous promîmes le secret à ce fripon, que nous laissâmes dans sa caverne, bien mortifié de ne pouvoir nous compter parmi ses dupes. Nous prîmes la route d'Empoli en nous moquant d'Uriel et des sots qui l'allaient consulter, et le jour suivant nous nous rendîmes à Florence.

CHAPITRE III.

De l'arrivée d'Estévanille à Florence; quel emploi lui fut proposé; et quel service il rendit à don Christoval.

Nous allâmes loger à une fameuse hôtellerie dans le quartier de la cour, et deux jours après mes deux compagnons de voyage m'y laissèrent pour s'en retourner chez eux. Nous nous séparâmes, comme cela se pratique, en nous témoignant de part et d'au-

tre beaucoup de regret de nous quitter, et nous nous oubliâmes réciproquement un quart d'heure après notre séparation.

Il venait beaucoup d'honnêtes gens manger à table d'hôte dans cette hôtellerie. Il y venait aussi quelquefois de francs fripons. Un cavalier assez bien fait et proprement vêtu arriva un jour dans le temps qu'on allait dîner. Il prit une chaise, et pendant tout le repas il eut les yeux attachés sur moi. Je m'en aperçus, et cela fut cause que je le regardai plus attentivement que je n'aurais fait. Je le reconnus pour un des passagers avec qui j'étais venu de Palerme à Livourne. Il me fit connaître après le dîner qu'il m'avait aussi remis. Seigneur, me dit-il, nous avons voyagé ensemble sur mer. Je lui répondis que je m'en souvenais, et nous nous engageâmes insensiblement dans une longue conversation.

Il m'apprit qu'il était Sicilien, qu'il se nommait Roger Matadori, natif du village d'Aderno, dans la vallée de Demona, au pied du mont Gibel; qu'il vivait agréablement à Florence avec quelques amis de son humeur, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de

partager les douceurs de leur société. Il avait un air doux et une physionomie qui prévenaient en sa faveur. Je crus ne pouvoir mieux faire que de me faufiler avec lui. Il me présenta d'abord à deux jeunes gens de très-bonne mine, qui me reçurent à bras ouverts et m'associèrent à leurs plaisirs. Ils m'introduisirent dans quelques-unes des meilleures maisons de la ville, me firent voir les plus aimables dames de leur connaissance, et dépenser chez elles presque toutes mes pistoles, sans que je pusse les soupçonner d'avoir en vue de mettre ma bourse à sec; car dans toutes les parties que nous faisions il leur en coûtait autant qu'à moi. Mais ils avaient des ressources, et je n'en avais point. Aussi devenais-je triste à mesure que mes espèces disparaissaient.

Roger, s'en étant aperçu, me dit un jour: Seigneur Gonzalez, vous avez dans l'esprit quelque chose qui vous chagrine. Je devine ce que c'est : vous commencez à manquer d'argent. Justement, lui répondis-je; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que je n'en attends d'aucun endroit du monde. Vous en aurez quand il vous plaira, reprit-il, sans

être obligé d'avoir recours à vos amis ; vous n'avez qu'à remplir l'emploi que j'exerce. Vous menerez une vie indépendante, et vous aurez de bons appointemens. Je lui demandai ce que c'était que cet emploi. C'est ce que je vais vous apprendre, me dit-il. Vous saurez qu'il y a dans cette ville un vieux Catalan qui s'appelle don Rodriguez de Centella. Cet officier a été chef de miquelets en Espagne, et sert actuellement dans les troupes du grand-duc avec honneur. Il est d'un assez plaisant caractère : il s'occupe à faire régner la justice dans la société civile. Il entretient des espions pour être informé par leur moyen des affronts et des outrages qui se font dans Florence. Il tient registre des injures et les venge pour de l'argent.

Vous jugez bien, poursuivit Roger, qu'un homme qui se mêle d'un pareil métier ne le fait pas ouvertement. Le prince pourrait le chicaner là-dessus. Les choses se font donc le plus secrètement qu'il est possible. Dès qu'un espion a découvert que quelqu'un a reçu une offense, il en fait son rapport à don Rodriguez, qui l'envoie pro-

poser de sa part à l'offensé de le défaire de son ennemi ou de le punir suivant la nature de l'outrage, moyennant certaine somme; et si l'offensé accepte la proposition, ce qui arrive presque toujours, le capitaine prononce l'arrêt et le fait exécuter par ses espions, auxquels il donne la moitié de l'argent qu'il a reçu de l'offensé. J'interrompis brusquement Roger dans cet endroit: Vous êtes apparemment, lui dis-je, un de ces vaillans exécuteurs. Sans doute, me repartit-il; je suis un des espions de don Rodriguez, aussi-bien que les deux jeunes cavaliers que je vous ai fait connaître, et dont l'un est Sicilien comme moi, et l'autre de Venise.

Malepeste! m'écriai-je en riant, vous me parlez là d'un emploi bien scabreux. Il ne me convient nullement. Je crois que je m'en acquitterais fort mal. Quoique j'aie été chirurgien, je ne suis pas d'une humeur sanguinaire; de plus, je vous avouerai de bonne foi que je ne me sens point assez de courage pour entreprendre de semblables exécutions. Que vous êtes simple! dit le seigneur Matadori. Je ne suis pas plus courageux que

vous; la valeur est un don que le ciel fait à peu de monde. Je vous le dirai confidemment, si j'étais obligé d'attaquer en brave homme et de partager le péril, quelque lucratif que soit mon poste, j'y renoncerais dès demain. Désabusez-vous donc, poursuivit-il; il n'y a rien à risquer pour nous. Quel danger pouvons-nous courir en nous jetant sur un homme qui n'est pas sur ses gardes? Nous le poignardons ou nous lui cassons la tête d'un coup de pistolet. C'est une affaire bientôt faite.

J'en demeure d'accord, lui dis-je; mais, quelque chose que vous puissiez me représenter pour m'inspirer l'envie d'augmenter le nombre des espions de don Rodriguez, vous n'en viendrez jamais à bout; je n'aime point à gagner de l'argent de cette façon. La seule idée d'un assassinat me fait frémir d'horreur. Je n'en doute pas, me répondit-il, les préjugés de l'éducation doivent produire en vous cet effet. Je me révoltai d'abord comme vous contre la proposition qu'on me fit de répandre du sang, ou plutôt j'en fus effrayé. Le capitaine me parut un grand scélérat; mais je le regardai d'un

autre œil quand j'eus appris la manière admirable dont il s'y prend pour condamner un offenseur. La voici : il examine avec la plus scrupuleuse équité toutes les circonstances d'une offense commise ; ensuite il consulte un recueil qu'il a composé, et dans lequel sont marquées toutes les espèces d'injures possibles et impossibles, avec les réparations qui leur sont convenables suivant les maximes du point d'honneur. Il n'a pas d'autre jurisprudence que celle-là, et là-dessus il décide en sûreté de conscience comme un juge criminel qui croit remplir son devoir.

Vive Dieu! dis-je au Sicilien, je reconnais les Espagnols à ce recueil impie et cruel. Il faut qu'ils aiment bien la vengeance. Je ne m'étonne plus si l'on dit qu'ils ont ôté du Décalogue le cinquième commandement. Pour moi, quoique Espagnol comme eux, j'en suis un fidèle observateur. Je voudrais pouvoir garder aussi exactement tous les autres. Après ce que je viens de dire à votre seigneurie, reprit Roger, vous voyez bien qu'il faut passer à notre capitaine catalan ce qu'il y a de contraire à

l'humanité dans son tribunal, en faveur de la justice qui en fait le fondement; car il ne condamne jamais à la mort que pour des actions très-punissables, ainsi qu'on le peut voir par son recueil que nous portons toujours dans nos poches, nous autres espions, et que nous appelons notre breviaire. En même temps il me montra un petit livre manuscrit en langue castillane, et m'en fit lire quelques feuillets qui contenaient entre autres articles ceux que vous allez lire.

1°. Soit poignardé le traître qui, après avoir engagé un homme dans une affaire périlleuse, lui laisse toute la peine de s'en tirer. 2°. Un coup de pistolet au galant qui cherche à suborner la femme d'un mari jaloux de son honneur. 3°. Périsse par le stylet le misérable qui paie d'ingratitude les services que son ami lui a rendus. 4°. Si quelque Aristarque, soit en prose, soit en vers, est assez téméraire pour censurer les ouvrages des illustres morts, de ces hommes fameux dont tout le monde respecte la mémoire, nous le condamnons au supplice que les Romains appelaient *fustua-*

rium (1). 5°. Deux estafilades sur le visage de tout auteur qui déchirera la réputation de quelque honnête citoyen.

On peut juger par ces articles des autres qu'il y avait dans le recueil, que je rendis au seigneur Matadori en lui disant que je préférais la servitude au métier d'espion de don Rodriguez. Vous avez tort, me répondit Roger. Présentement que j'y suis fait, je l'exerce sans répugnance ; et le gros profit qui m'en revient achève de me le rendre très-agréable. C'est par là qu'il faut l'envisager. Si vous aviez touché le produit de deux ou trois expéditions seulement, vous y prendriez autant de goût que moi. Nous avons souvent de bons coups à faire. Demain au soir, par exemple, nous en ferons un qui nous vaudra à chacun trente pistoles de marché fait. Il y a dans cette ville un jeune gentilhomme espagnol qui est amoureux de la femme d'un riche bourgeois. Le galant rôde toutes les nuits aux environs de la maison de sa dame. L'époux

(1) C'était d'être battu de grosses verges jusqu'à la mort.

a promis mille écus. Il en a donné la moitié d'avance, et il doit nous payer l'autre le lendemain de l'opération.

Ce cavalier espagnol, lui répliquai-je, ne se laissera peut-être pas assassiner si facilement? Pardonnez-moi, repartit Roger. C'est un homme qui va tout seul la nuit, comme s'il n'avait à craindre aucune mauvaise rencontre. Uniquement occupé de son amour et n'ayant pas le moindre soupçon de son malheur, il sera peu difficile à surprendre. Nous devions, continua-t-il, l'attaquer dès cette nuit; mais don Rodriguez, qui veut toujours suivre ses règles, s'est fait un scrupule d'ôter la vie à un homme sans le connaître parfaitement. Il sait bien qu'il se nomme don Christoval et qu'il est Castillan. J'ai eu beau lui dire que cela suffisait. Non, non, m'a-t-il répondu, il faut que je sache auparavant quelle est sa famille, et je vous charge du soin de le découvrir aujourd'hui, afin que demain rien ne nous puisse arrêter.

Je frémis au nom de don Christoval, craignant que ce ne fût mon ancien maître, qui, se trouvant à Florence, s'amu-

sait à faire l'amour, et j'écoutais d'autant plus cette crainte que je n'ignorais pas son penchant pour les femmes. Ne pouvant demeurer tranquille dans une pareille incertitude, et pour tirer de péril ce jeune seigneur, si c'était lui, je feignis de vouloir enfin devenir espion du capitaine : Vous n'avez, dis-je à Matadori, qu'à m'enseigner la demeure de l'Espagnol proscrit, et soyez sûr que ce soir je vous en rendrai bon compte. Roger, s'imaginant que j'entrais de la meilleure foi du monde dans ses sentimens, en fut ravi. Il m'en fit compliment. Ensuite, m'ayant appris où demeurait don Christoval, il me laissa le soin de m'informer quels étaient ses parens, et me quitta pour aller annoncer à ses camarades que désormais je partagerais avec eux le salaire de leurs expéditions.

Je ne puis exprimer l'impatience que j'avais de voir le cavalier castillan dont les jours étaient dans un si grand danger. Il logeait dans une hôtellerie éloignée de la nôtre, et où il y avait ordinairement des Espagnols. Je m'y rendis, bien résolu d'avertir ce don Christoval, quel qu'il fût,

du péril qui le menaçait. Je n'eus pas besoin de m'adresser à l'hôte pour le questionner, puisque la première personne que j'aperçus en entrant fut don Christoval de Gaviria. Nous nous reconnûmes l'un l'autre en même temps. Je le saluai, et lui prenant une de ses mains, je la baisai avec tant de transport, que je ne pus dire une parole. De son côté, soit que l'amitié qu'il avait eue autrefois pour moi se réveillât, soit que la joie que je faisais éclater en le revoyant l'attendrît, il est certain qu'il fut touché de la vivacité de mon empressement. Il ne put s'empêcher de m'embrasser et de me dire qu'il était bien aise de me retrouver. Oui, mon ami, poursuivit-il, je rends grâces au ciel qui nous rejoint après nous avoir tenus séparés pendant plusieurs années. Il y a quinze mois que je parcours l'Italie. L'évêque de Salamanque, mon oncle, a voulu que je fisse ce voyage. Je me sais bon gré de m'être arrêté à Florence plus long-temps que je n'ai fait ailleurs, puisque je te rencontre. Et toi, Gonzalez, à quoi passes-tu le temps dans cette ville? Y es-tu retenu par quelque bon en

ploi ? qu'as-tu fait enfin depuis le jour malheureux de notre séparation ?

Je lui fis un ample récit de mes aventures jusqu'à la connaissance de Roger exclusivement ; et lorsque j'eus achevé de parler, il reprit ainsi la parole : J'apprends avec plaisir, monsieur Gonzalez, que vous pouvez vous redonner à moi ; mais, comme il siérait mal à un homme qui a été page d'un vice-roi de redevenir laquais d'un simple gentilhomme, je vous fais mon secrétaire. Cela vous convient-il ? A merveille, lui répondis-je ; une circonstance seulement me fait de la peine. Le vieux commandeur, qui sait si bien confondre les poëtes latins, trouvera peut-être aussi mauvais que je sois votre secrétaire que votre laquais. Le commandeur n'est plus, répliqua-t-il, et rien ne peut s'opposer à notre réunion. Hé bien, lui dis-je, puisque vous le voulez ainsi, recommençons donc à vivre ensemble. Ayez la même confiance que vous aviez en moi, et j'aurai le même zèle que j'avais pour vous. Permettez que je vous demande compte des occupations que l'amour vous donne à Florence ; car je ne

doute point que quelque nouvelle Bernardina ne vous y amuse par ses bontés. Il est vrai, repartit-il, que je recherche les bonnes grâces d'une jeune bourgeoise des plus jolies. Il y a quinze jours que je lui rends des soins sans en avoir recueilli le moindre fruit; mais je n'aime pas une ingrate. Son mari, qui est un vieux marchand de soie, partira demain pour Sienne, d'où il ne reviendra que dans trois jours. Elle m'en a fait avertir, et je dois la nuit m'introduire dans sa maison par le ministère d'un valet du logis que j'ai mis dans mes intérêts. Gardez-vous-en bien, m'écriai-je, mon cher maître; vous y trouveriez la mort, au lieu de ces plaisirs dont vous vous flattez.

Ces paroles, que je prononçai d'un air très-sérieux, étonnèrent don Christoval. Gonzalez, me dit-il, explique-toi. Qui t'oblige à me parler de cette sorte? Est-ce par pressentiment que tu tiens ce discours? ou serais-je en effet dans un péril que j'ignore? Oui, lui répondis-je, vous êtes dans le plus grand danger que vous puissiez jamais courir. En même temps je lui contai tout ce que Roger m'avait dit, et comment,

ayant entendu citer le nom de don Christoval, j'avais feint de vouloir être un espion de don Rodriguez, dans le seul dessein de sauver la vie à un honnête homme. Tu t'es conduit dans cette affaire bien adroitement, me dit mon maître, et je sens toute l'obligation que je t'ai; mais ne crois pas, poursuivit-il, que le projet de messieurs les espions m'empêche d'aller au rendez-vous. J'irai avec trois braves cavaliers espagnols qui sont logés dans cette hôtellerie; ils ne refuseront point de m'aider à purger Florence de ces scélérats.

Je remontrai à don Christoval qu'il ferait plus sagement de se préparer à s'éloigner de cette ville le lendemain dès la pointe du jour. C'est à quoi, me répondit-il, mon honneur ne peut consentir. Il ne sera pas dit que la crainte d'être assassiné m'a fait prendre la fuite. Et ne faudra-t-il pas que vous la preniez, lui répliquai-je, si vous tuez Roger et ses camarades? Oh! mon enfant, me repartit mon maître, ce n'est pas la même chose; il n'est pas honteux de fuir la justice quand on est menacé de tomber entre ses mains.

CHAPITRE IV.

Quelle fut la fin de cette aventure. Des alarmes qu'eut Estévanille, et de son départ de Florence avec don Chistoval.

Je n'approuvais point du tout la résolution où je voyais le seigneur de Gaviria. Je la combattis encore, mais inutilement; il ne me fut pas possible de l'en détourner. Il alla sur-le-champ la communiquer aux trois Espagnols dont il voulait se faire accompagner, et ces messieurs s'y prêtèrent aussi joyeusement que s'il leur eût proposé une partie de plaisir.

Pendant qu'ils se faisaient fête de cette expédition, je retournai à mon hôtellerie, où, suivant ce qui avait été concerté entre mon maître et moi, je dis à Roger que le cavalier dont il était en peine de savoir la famille se nommait don Christoval de Gaviria, et joignait à une illustre naissance l'avantage de posséder de grands biens en Aragon, où il avait pris naissance. Cela

suffit, répondit Roger ; demain nous lui donnerons un passe-port pour l'autre monde, sans que sa noblesse et ses trésors puissent l'empêcher de faire ce voyage. Véritablement le jour suivant, lorsque la nuit fut venue, les trois espions de don Rodriguez se disposèrent à faire leur coup. Ils s'armèrent chacun d'une longue rapière, d'un poignard et d'un pistolet. Ensuite ils allèrent se mettre en embuscade auprès de la maison de la dame qui était la cause de ces funestes préparatifs. Ils n'attendirent pas long-temps don Christoval ; mais, le voyant arriver avec trois cavaliers qui mirent d'abord flamberge au vent, au lieu de l'assaillir, ils jugèrent à propos de se retirer après avoir déchargé leurs pistolets sur les Espagnols avec tant de précipitation, qu'ils ne firent que tirer, comme on dit, leur poudre aux moineaux. Le seigneur de Gaviria et ses amis les poursuivirent vainement, ayant affaire à des gens qui leur étaient supérieurs à la course, Roger surtout étant homme à mettre en un instant un long intervalle entre un ennemi et lui.

Il ne tenait alors qu'à don Christoval

d'entrer chez la bourgeoise et de se venger pleinement du jaloux qui avait mis sa tête à prix; néanmoins il aima mieux renoncer à sa vengeance que de continuer une galanterie qui pouvait avoir une mauvaise fin pour lui. Il reprit donc le chemin de son hôtellerie avec les autres Espagnols; et c'est ainsi que se termina une aventure qui aurait été plus sanglante, si les espions de don Rodriguez n'eussent pas été des poltrons fieffés. Cependant, tout lâches qu'ils étaient, ils ne laissèrent pas de me faire peur : Monsieur Gonzalez, me dit le jour suivant Matadori, peut-on vous demander quel présent vous avez reçu de don Christoval pour l'avoir averti de se tenir sur ses gardes cette nuit? car, si vous ne lui eussiez pas donné cet avis, je suis persuadé qu'il serait venu tout seul au rendez-vous. Je voulus nier le fait; mais Roger me ferma la bouche en me disant : A d'autres, mon ami, à d'autres : n'ajoutez pas le mensonge à la trahison. Nous ne doutons nullement, mes confrères et moi, que vous n'ayez rendu ce bon office au seigneur de Gaviria. Vous nous avez fait ce tour de page. Pour

moi, je vous le pardonne; mais mon compatriote et le Vénitien sont des gens dont je ne vous réponds pas. Vous ferez bien de prendre garde à vous.

A cet avertissement, qui me fit frémir, je crus devoir montrer quelque fermeté: Si ces messieurs m'attaquent, dis-je à Matadori, je me défendrai. Si je ne suis pas courageux naturellement, en récompense je suis un de ces braves de raison qui se battent comme des enragés quand ils se trouvent dans la nécessité d'en découdre. Tant mieux pour vous, me répliqua-t-il; car, si par hasard ils vous rencontrent, vous aurez besoin de toute votre valeur pour vous tirer sain et sauf de leurs mains. Roger, dont la seule intention était de m'effrayer, y réussit parfaitement en me tenant ce discours. La crainte qu'il m'inspira fut telle, que, ne me croyant pas en sûreté dans mon hôtellerie, j'en sortis promptement pour aller loger avec don Christoval. Je joignis à cette précaution celle de ne me point promener ni dans la ville ni aux environs, de peur d'être obligé d'exercer ma bravoure de raison; je menai, comme

on dit, une vie de lièvre pendant huit jours; mais, au bout de ce temps-là, mon maître reçut d'Espagne une lettre qui m'affranchit de toute inquiétude.

L'évêque de Salamanque mandait à son neveu de se rendre incessamment à Sarragosse pour y épouser la fille unique du comte de Villamediana, gouverneur de cette ville; et ce prélat ajoutait qu'il prétendait faire lui-même ce mariage. Don Christoval, qui avait voué à son oncle une obéissance aveugle, se hâta de partir de Florence avec son secrétaire, un valet de chambre et un laquais, pour aller attendre à Livourne une occasion de repasser en Espagne.

CHAPITRE V.

Ils s'embarquent à Livourne et vont à Barcelonne, d'où ils se rendent à Sarragosse. Mariage de don Christoval. Suites de ce mariage.

Nous apprîmes, en arrivant à Livourne, qu'un vaisseau espagnol devait dans tro-

jours, mettre à la voile pour Barcelonne; nous profitâmes de cette commodité pour retourner en Espagne, et notre voyage fut si heureux, que nous le fîmes sans essuyer la moindre tempête, ni, ce qui est une espèce de miracle dans ces mers-là, sans rencontrer aucun corsaire de Barbarie. Nous eûmes à peine pris terre, que nous louâmes des mules pour nous rendre à Sarragosse.

Quand nous fûmes dans cette célèbre capitale de l'Aragon, nous allâmes descendre à la première hôtellerie, don Christoval ne voulant pas se montrer chez le comte de Villamediana, ni paraître en habit de voyageur aux yeux d'une maîtresse qui ne l'avait point encore vu; mais, une heure après notre arrivée, un laquais de l'évêque de Salamanque se présenta tout à coup devant nous : Seigneur, dit-il à don Christoval, je vous cherchais d'hôtellerie en hôtellerie par ordre de monseigneur votre oncle, qui est à Sarragosse depuis huit jours. Il loge chez monsieur le gouverneur, où l'on vous a préparé un appartement. Ces deux seigneurs vous attendent avec impatience. Je vais leur apprendre que vous

êtes dans cette ville. Je ne puis leur porter une nouvelle plus agréable.

Je reconnus dans le laquais qui venait de parler ainsi à mon maître mon ancien camarade de classe, ce même Mansano que j'avais laissé à l'évêché de Salamanque. De son côté, il jeta les yeux sur moi, et m'ayant aussi remis : Comment donc, s'écria-t-il, Estévanille ici ! Oui, mon enfant, lui dis-je ; mon heureuse étoile m'a fait retrouver mon premier maître, qui a eu la bonté de me reprendre à son service. J'en suis ravi, répliqua-t-il ; et je puis vous assurer que tous les domestiques de monseigneur partageront ma joie lorsqu'ils sauront que vous avez recouvré le poste que vous aviez perdu.

Mon ami, dit alors don Christoval au laquais de son oncle, vous avez vu sans doute la dame qui m'est destinée ; sa beauté justifie-t-elle l'empressement avec lequel je viens lier mon sort au sien ? Seigneur, répondit Mansano, dona Anna ne gagnerait point au portrait que je pourrais vous faire d'elle. C'est une de ces personnes piquantes qu'on ne saurait peindre qu'à leur désavan

lage, et sur lesquelles la nature a répandu des grâces qui dérobent leurs défauts aux yeux des hommes; il faut la voir pour lui rendre toute la justice qui lui est due. Je vous dirai seulement que monseigneur votre oncle ne pouvait faire un meilleur choix pour vous. Après cette assurance, reprit en souriant le seigneur de Gaviria, je ne dois plus douter de mon bonheur. Je m'en fie à votre discernement. Allez, Mansano, ajouta-t-il, allez m'annoncer à votre maître; dites-lui que dans quelques momens il reverra son neveu.

Le laquais retourna vers l'évêque de Salamanque, et don Christoval se mit en état de prévenir en sa faveur les yeux de dona Anna. Il s'habilla fort proprement; et lorsqu'il crut ne pouvoir plus rien ajouter à sa parure, il se rendit auprès de son oncle. Ce tendre prélat pleura de joie de le revoir, et lui dit en l'embrassant: Mon cher don Christoval, que votre retour aura de charmes pour moi, si votre cœur ne désavoue pas le dessein que j'ai formé! Le comte de Villamediana, mon ancien ami, veut bien, à ma considération, vous donner la préférence

sur quelques cavaliers qui recherchent sa fille. Ce parti m'a paru si avantageux pour vous, que j'ai engagé votre foi sans vous consulter; mais ne croyez pas que je prétende vous tyranniser : vous verrez dès aujourd'hui dona Anna; si vous sentez du penchant pour elle, vous serez son époux dans huit jours; et si au contraire vous ne la trouvez point à votre gré, vous *ne l'épouserez pas*; comme je vous avertis que, si vous ne plaisez point à la dame, l'engagement demeurera nul. C'est de quoi nous sommes convenus son père et moi, pour éviter le malheur d'unir deux personnes qui ne seraient pas destinées l'une pour l'autre.

Seigneur, répondit mon maître, je dois sans doute vous tenir compte de la tendresse que vous avez pour moi; mais je ne sais si j'ai sujet de me réjouir de cette clause, qui, pour être pleine de prudence, n'en est pas moins dangereuse. Dona Anna est peut-être prévenue pour un autre; et quand elle ne le serait pas, elle peut me charmer et concevoir en même temps pour moi une parfaite aversion. Il est bon d'être modeste,

reprit le prélat avec un souris ; mais à votre âge et fait comme vous êtes, il ne mésied pas d'avoir un peu de confiance. Je vous dirai même, pour vous encourager, que j'ai trop bonne opinion de votre figure pour m'imaginer que les yeux d'une jeune dame puissent ne vous être pas favorables. C'est ce que nous éprouverons bientôt, continua-t-il ; il faut d'abord que je vous présente au comte de Villamediana, et nous irons ensuite saluer la comtesse et sa fille. A ces mots l'évêque de Salamanque conduisit son neveu à l'appartement du gouverneur.

On ne peut être reçu plus gracieusement que don Christoval le fut de ce vieux seigneur, qui, frappé de sa bonne mine, ne put s'empêcher de dire que dona Anna serait bien difficile si elle n'était pas contente d'un semblable cavalier. Le prélat, de son côté, fit l'éloge de cette dame, et dit poliment qu'il répondrait bien que le cœur de son neveu se rendrait à ses premiers regards. Cependant, quoique l'évêque et le comte parussent persuadés de ce qu'ils disaient, ils ne laissaient pas de craindre que quelque caprice de goût ne vînt confondre leur pro-

jet. Pour savoir promptement à quoi s'en tenir, ils se hâtèrent de mener le jeune homme chez madame la gouvernante, où ils trouvèrent dona Anna fort parée et fort brillante. On ne se fit de part et d'autre, dans cette première visite, que des complimens de pure civilité. On n'y dit pas un mot de l'alliance projetée. On voulait, avant que d'entrer en matière, être assuré que les deux parties intéressées n'auraient aucune répugnance à se donner l'une à l'autre.

Aussitôt que le comte put parler en particulier à sa fille, il lui demanda ce qu'elle pensait de don Christoval, et si elle serait fâchée de l'avoir pour époux. Elle répondit franchement que, s'il lui était ordonné de recevoir sa main, elle obéirait sans murmure. Pour mon maître, il n'attendit pas que son oncle lui fît la même question pour lui avouer que la fille du gouverneur de Sarragosse venait de triompher de sa liberté, comme en effet depuis ce moment il n'eut plus dans l'esprit que cette dame. Ah! Gonzalez, me dit-il, j'ai vu dona Anna. Mansano l'a bien dit, c'est une personne dont on ne peut faire le portrait qu'au ra-

bais de ses appas. Elle a sans doute des défauts; mais il part de ses yeux des traits enflammés qui troublent les sens et ne permettent pas qu'on l'examine de sang-froid. Mon cher maître, dis-je à don Christoval, vous êtes bien épris de dona Anna; la dame de son côté en tient aussi apparemment? Je n'oserais, répondit-il, me flatter d'un si grand bonheur. Fi donc! repris-je, monsieur, vous n'y pensez pas. Ayez meilleure opinion que vous n'avez de notre sexe. Si les garçons se troublent en regardant les filles, pourquoi voulez-vous que les filles soutiennent avec plus de sang-froid la présence des garçons? Si j'étais à votre place, je jugerais mieux de mon mérite; je croirais sans façon avoir enflammé le cœur d'une belle qui aurait embrasé le mien.

Le seigneur de Gaviria ne fut pas longtemps sans apprendre qu'il avait plu à la fille du gouverneur. Ce comte, ayant été informé par l'évêque de Salamanque de la tendre impression que la dame avait faite sur don Christoval, ordonna, sans perdre de temps, les préparatifs de leur mariage, qui fut célébré quelques jours après avec

une magnificence convenable à la qualité des époux. Il se fit de grandes réjouissances, et il se donna chez le gouverneur un bal, où la principale noblesse d'Aragon ne manqua pas de se trouver. Au milieu de la fête, un masque habillé à la française s'approcha de mon maître, et lui dit tout bas en lui serrant la main : Seigneur cavalier, je vous prie d'être demain au lever du soleil sur le chemin de Gallego pour y recevoir le compliment que j'ai à vous faire sur votre mariage, et que je ne puis faire qu'en particulier. Don Christoval, plein de valeur, répondit sans balancer à l'inconnu : Qui que vous soyez, comptez que j'irai au rendez-vous, et que j'y serai peut-être le premier.

Mon maître affecta de dire ces paroles d'un air riant, et composa si bien son visage, que personne de la compagnie n'eut le moindre soupçon de ce qui se passait. Sur la fin du bal, qui dura jusqu'au soir, il s'échappa secrètement de l'assemblée, et, sous prétexte de vouloir goûter la fraîcheur du matin en se promenant le long de l'Ebre, il se fit donner un bon cheval, sortit de chez le gouverneur, et gagna la plaine qui

conduit à Gallego. L'inconnu l'attendait à l'entrée du village. Ils s'aperçurent tous deux en même temps, poussèrent leurs chevaux pour se joindre, et furent bientôt l'un auprès de l'autre. Don Christoval parla le premier. Je vous reconnais, dit-il à l'inconnu, qui avait encore son habit de masque ; avant que vous me fassiez ce compliment que vous avez à me faire sur mon mariage, et que vous m'obligez à venir recevoir sur un grand chemin, apprenez-moi qui vous êtes, et quelle affaire nous pouvons avoir à démêler ensemble. Je n'ai pas une autre intention, répondit l'inconnu ; sachez que je m'appelle don Melchior de Rida. Je suis un de ces malheureux amans qui recherchaient dona Anna, et que le comte son père vous a sacrifiés. Je suis trop jaloux de votre félicité pour la pouvoir souffrir ; et puisque je n'ai pas été assez heureux pour obtenir l'objet de mon amour, du moins je ne veux pas le voir posséder par un autre. En achevant ces mots il mit pied à terre et attacha son cheval à un arbre. Mon maître en fit autant, et ils commencèrent tous deux un rude combat.

Don Melchior, aussi habile escrimeur que don Christoval, lui porta d'abord un coup au-dessous de la mamelle gauche; mais heureusement la pointe ne fit que glisser sur les côtes. Le seigneur de Gaviria, pour s'en venger, allongea plusieurs bottes des plus vigoureuses, qui furent adroitement parées, et on lui en poussa d'autres dont il eut le bonheur d'éviter l'atteinte. Enfin les deux combattans ferraillèrent pendant plus d'un quart d'heure avec une égale fureur, et sans que la victoire parût pencher d'un côté plutôt que de l'autre. Cependant le ciel, voulant dans cette occasion favoriser la bonne cause, permit que mon maître donnât un coup décisif à son ennemi, qui tomba roide mort à ses pieds. Telle fut la fin du combat; après quoi le vainqueur remonta sur son cheval et regagna Sarragosse, laissant sur le champ de bataille l'infortuné gentilhomme qui avait osé lui faire un appel.

Lorsque don Christoval, de retour chez le gouverneur, eut fait le détail de cette aventure à son beau-père et à son oncle, ces seigneurs tinrent conseil là-dessus, et

résolurent, attendu que la famille de don Melchior ne manquait pas de crédit à la cour, que mon maître demeurerait caché dans quelque asile sûr jusqu'à ce que son affaire fût accommodée. Ils furent long-temps à convenir du lieu qu'ils choisiraient pour sa retraite, qui fut enfin fixée au château de Rodenas, appartenant à l'évêque d'Albarazin, intime ami du comte.

Mon patron passa la journée à se préparer à son départ et à concerter avec son oncle et son beau-père les moyens de se donner réciproquement de leurs nouvelles. Ensuite, s'étant retiré dans l'appartement de son épouse, il employa les deux tiers de la nuit à s'affliger avec elle de la séparation qui venait sitôt troubler les douceurs de leur hyménée. Il partit quelques momens avant le jour avec son valet de chambre, un laquais et moi; et tous quatre, montés sur les meilleurs chevaux des écuries du gouverneur, nous gagnâmes en trois jours le bourg de Longarès, d'où, continuant notre traite du même train, nous allâmes coucher à la ville de Daroca.

CHAPITRE VI.

Don Christoval et Gonzalez se rendent au château de Rodenas. De quelle façon l'évêque d'Albarazin les y reçut.

Le jour suivant, de grand matin, nous nous remîmes en marche, et, par une route frayée entre des montagnes, nous arrivâmes au bourg de Villafranca, où nous nous arrêtâmes. Là, nous étant enquis du château de Rodenas, nous eûmes la joie d'apprendre que nous n'en étions qu'à une petite lieue, et même que l'évêque d'Albarazin y était actuellement. Aussitôt don Christoval me détacha pour aller parler à ce prélat, et lui remettre en main propre une lettre que le comte de Villamediana écrivait à sa grandeur pour la prier d'accorder une retraite à son gendre.

Je me rendis en diligence au château, qui me parut magnifique et bien entretenu. Je n'eus pas sitôt dit que je venais de la part du gouverneur de Sarragosse, que je

fus conduit devant monseigneur ; qui, grand amateur de musique, faisait exécuter dans une salle un concert de voix et d'instrumens. Il se leva d'abord qu'on m'eut annoncé, et vint au-devant de moi. Je lui présentai la lettre du comte ; il l'ouvrit, et, après l'avoir lue, il m'emmena dans son cabinet, où il me dit : Le comte de Villamediana me fait trop d'honneur de préférer ce château à tous les autres asiles qu'il aurait pu procurer à son gendre. Je suis si sensible à cette nouvelle marque qu'il me donne de son amitié, que je ne manquerai pas de faire tout ce qui dépendra de moi pour la reconnaître. Retournez à Sarragosse, poursuivit-il, et assurez monsieur le gouverneur que j'attends don Christoval avec impatience. Vous ne l'attendrez pas long-temps, monseigneur, lui répondis-je ; il n'est pas loin d'ici. Je l'ai laissé à Villafranca dans une hôtellerie. Tant mieux, reprit le prélat ; allez promptement le rejoindre et l'amenez dans ce château, où vous pouvez lui dire qu'il sera reçu par le meilleur ami de son beau-père.

Je fus bientôt de retour auprès de mon

maître, qui, sur le rapport que je lui fis de la disposition où l'évêque d'Albarazin était à son égard, partit à l'heure même de Villafranca pour se rendre au château de Rodenas, où je le conduisis. Ce prélat ne démentit point par ses actions les discours qu'il m'avait tenus. Il fit la réception la plus obligeante à don Christoval. Il eut d'abord avec lui une assez longue conversation sur son affaire d'honneur; ensuite il le régala d'un souper accompagné de musique; après quoi il le mena lui-même au plus bel appartement du château, et l'y laissa reposer jusqu'au lendemain.

Pour rendre justice à cet évêque, c'était un de ceux qui faisaient alors le plus d'honneur à l'épiscopat; il était de la maison d'Ozorio, et joignait à la noblesse de sa race un revenu qui le mettait en état de faire une chère délicate, d'avoir de superbes équipages, et d'entretenir pour son plaisir plusieurs musiciens. Au reste, c'était un homme de bien, et qui donnait aux pauvres son superflu; mais, par malheur pour eux, il étendait un peu trop loin son nécessaire.

Monseigneur, le jour suivant, fit voir à son hôte tous les jardins du château, qui sans doute méritaient bien d'être vus : des parterres ornés de mille sortes de fleurs et des allées bordées de beaux arbres y attiraient agréablement les regards; ici des jets d'eau entretenus par la rivière de Xiloa, qui en est voisine, s'élevaient orgueilleusement en l'air, et tombaient avec bruit dans des bassins de marbre; là, de vastes volières de fil de laiton offraient aux yeux les plus rares espèces d'oiseaux. En un mot, ces jardins semblaient être un ouvrage des fées. Aussi le prélat, qui les faisait cultiver avec autant de soin que de dépense, était-il plus souvent à Rodenas qu'au palais épiscopal d'Albarazin, qui n'en est éloigné que de six lieues.

CHAPITRE VII.

Gonzalez part du château de Rodenas pour retourner à Sarragosse; il s'égare en chemin, et couche dans un ermitage.

Deux jours après notre arrivée à Rodenas, don Christoval me dit : Gonzalez, nous voici, comme tu vois, dans une charmante solitude, et, ce qui me fait encore plus de plaisir, chez un seigneur qui sait mieux qu'un autre remplir les devoirs de l'hospitalité. C'est de quoi nous devons promptement informer le comte de Villamédiana, mon beau-père. Il sera charmé quand il apprendra toutes les attentions qu'on a ici pour moi. Il faut que tu partes dès demain pour aller lui en rendre compte.

Je me disposai donc à retourner à Sarragosse, et j'en repris en effet le chemin avec une longue lettre dont il me chargea pour le gouverneur, et une autre encore plus longue pour dona Anna. J'en avais



Il appela même les autres cardinaux pour les faire jouir de ma confusion.

Choquet del. Manceau Sc.

aussi une du prélat, qui mandait obligeamment au comte qu'il lui était bien redevable de lui avoir donné un hôte aussi aimable que don Christoval. Je passai par Villafranca, d'où, poursuivant ma route entre les montagnes, je poussai jusqu'aux sources de la Guerva. Je m'égarai dans cet endroit : au lieu de côtoyer cette petite rivière du côté de Daroca, je suivis l'autre bord, et je me trouvai devant une espèce d'ermitage après quelques heures de chemin. Il y avait à la porte un vieillard, que son air vénérable me fit regarder avec respect. Il portait une longue robe de bure, et sa tête était couverte d'un simple bonnet de réseuil ; une barbe grise lui descendait sur la poitrine, et il tenait un rosaire à la main.

Mon père, lui dis-je, apprenez-moi de grâce où je suis, et s'il n'y a pas quelque hôtellerie près d'ici. Vous êtes, me répondit-il, à deux lieues de Belchite, et à trois de Romana. Vous ne trouverez point de gîte avant que d'arriver à l'un de ces bourgs, et il ne vous reste pas assez de jour pour vous y rendre avant la nuit. Si vous vou-

lez, ajouta-t-il, accepter un logement dans mon ermitage, je vous l'offre de tout mon cœur. Vous pourrez demain matin continuer votre voyage. La défiance, dit un auteur castillan, est la garde de la vie; je demeurai quelques momens incertain de ce que je ferais. Le bon solitaire devina ma pensée, et me dit en souriant : Seigneur cavalier, que mon habit d'ermite cesse de vous être suspect. Il est quelquefois porté par d'honnêtes gens. Ces mots dissipèrent ma crainte; je mis pied à terre en rendant grâces au ciel d'une si heureuse rencontre.

Le vieillard m'introduisit d'abord dans une cour où il appela un valet, qui était aussi vêtu en ermite, et il lui ordonna d'avoir soin de mon cheval; puis il me fit entrer avec lui dans une salle où régnaient tout autour des bancs pour s'asseoir; et sur les murs étaient des tableaux qui représentaient saint Antoine, saint Pacôme et quelques autres anachorètes. De là, m'ayant fait passer dans une petite chambre où il y avait deux grabats : Vous voyez, me dit-il, mon lit et celui de tout cavalier que son mauvais sort oblige à coucher dans cette

retraite. Nous allâmes après cela dans une chapelle où le saint homme faisait ordinairement ses méditations, et de là il me conduisit dans un jardin vaste et rempli de toute sorte d'arbres fruitiers. Il me les fit considérer en me disant : Regardez bien ces arbres ; ils me servent de bouchers et de boulangers ; ce sont mes pères nourriciers. Nous vivons mon valet et moi pendant toute l'année des fruits qu'ils produisent ; nous n'avons pas besoin d'autres provisions. Nous laissons paître sur les montagnes ou dans les plaines les moutons et les autres animaux que les hommes égorgent pour satisfaire leur sensualité ; et bien loin de tendre des piéges aux oiseaux, nous prenons plaisir à les voir dans les airs jouir de toute leur liberté. Nous ne mangeons donc que du fruit et nous ne buvons que de l'eau. Notre cave est dans ce jardin ; c'est une fontaine dont l'eau pure et légère vaut incomparablement mieux que les meilleurs vins. Vous en conviendriez, poursuivit-il, si pendant trois mois seulement vous aviez mené ici une vie d'anachorète.

Je souris à ces paroles ; ce qui donna

lieu au solitaire de me dire que j'avais le goût gâté. Oh ! très-gâté, mon père, lui répondis-je. Certains vins d'Espagne et ceux que j'ai bus en Italie me paraissent préférables à votre boisson, quelque éloge que vous m'en puissiez faire. Cela étant, répliqua-t-il, je vous plains; car je n'ai que de l'eau à vous offrir avec mes fruits. Cessez de me plaindre, lui repartis-je; j'aime le fruit; et d'ailleurs une nuit sera bientôt passée. Nous fîmes le tour du jardin; après quoi mon hôte me mena dans son réfectoire. C'était une petite salle où on lisait sur les murailles des sentences sur la sobriété. Nous nous assîmes à une table sur laquelle il n'y avait ni nappe ni serviettes, mais seulement deux assiettes de terre, un plat rempli de diverses sortes de fruits, avec une grande cruche et deux gobelets, le tout de la même matière.

Si je bus et mangeai peu, en récompense ce repas frugal fut assaisonné de discours agréables et solides que le solitaire me tint sur le mépris des choses du monde. Je fus charmé de son entretien. Mon père, lui dis-je, à vous entendre, je juge que vous

avez joué de beaux rôles dans la vie civile ; et si j'osais prendre cette liberté, je vous prierais de me raconter par quel enchaînement d'aventures vous êtes venu habiter cet ermitage. Je veux bien, mon fils, satisfaire votre curiosité, me répondit-il : aussi-bien j'espère que vous tirerez quelque profit du récit que vous exigez de moi. En même temps il commença de cette façon.

CHAPITRE VIII.

Histoire du solitaire.

L'ANCIENNE et fameuse ville de Pampelune, capitale de la Navarre, est le séjour qui m'a vu naître, et je suis de la maison des Peralte, dont quelques rois de ce royaume n'ont pas dédaigné l'alliance. Don François de Peralte, mon père, ne me vit pas sitôt en état de porter les armes, qu'il m'envoya servir en Italie, où je passai le temps de ma puberté. J'allai ensuite en Flandre, d'où la paix, après quelques années de guerre, me ramena dans mon pays. J'y

menais une vie oisive avec d'autres cavaliers de mon âge. La chasse, le jeu, les cavalcades et la galanterie faisaient tous nos amusemens. Cependant j'avais beau voir de belles dames, aucune ne pouvait m'enflammer : je tournais, pour ainsi dire, impunément autour du flambeau de l'amour ; mais enfin je m'y laissai brûler.

On préparait à Pampelune des joûtes pour célébrer la naissance d'un infant, et tous les jeunes gentilshommes se disposaient à s'en disputer les prix. La curiosité de voir cette fête attira dans cette ville un grand nombre de personnes, tant de Navarre que de Castille, de Biscaye et d'Aragon. Il y vint entre autres de Burgos un vieux cavalier nommé don Gaspard d'Honis, accompagné de dona Inès sa fille. Il alla loger chez dona Juanna Ximenès sa sœur, riche veuve, établie à Pampelune. J'avais une sœur appelée Léonor, qui vivait dans une étroite liaison avec dona Juanna ; et comme ces deux dames se voyaient tous les jours, Léonor fit d'abord connaissance avec dona Inès, qui gagna son amitié en lui donnant la sienne.

Ma sœur, charmée de l'acquisition d'une pareille amie, me parlait sans cesse de la belle Castillane (elle appelait ainsi la fille de don Gaspard). Mon frère, me disait-elle, qu'Inès est aimable ! Son esprit égale sa beauté : c'est une personne accomplie. Heureux le cavalier qui deviendra son époux ! Ces paroles, que Léonor me répétait à tout moment avec enthousiasme, ne faisaient aucune impression sur moi, bien loin de m'inspirer un violent désir de voir une dame si louée d'une autre dame. Je riais de l'éloge, et répondais à ma sœur que cette fille qu'elle vantait tant avait peut-être encore plus de mauvaises que de bonnes qualités ; en un mot, plus on me disait de bien de la belle Castillane, et moins j'avais d'envie de la voir.

Je jouissais donc alors d'une heureuse indifférence, quoique je connusse plusieurs dames fort propres à me la faire perdre. Mais le jour des joûtes arriva, jour le plus infortuné de ma vie, et dont je ne puis me ressouvenir sans rappeler les malheurs qui l'ont suivi. J'étais à l'entrée de la carrière, attendant, la lance en arrêt, le moment de

combattre, lorsqu'en jetant les yeux sur un balcon où ma sœur était, j'aperçus une jeune personne qui s'entretenait avec elle et dont la vue m'enchanta. C'est dona Inès, dis-je aussitôt en moi-même ; je la reconnais au désordre où je me trouve en cet instant. Je sens que l'amour la venge du peu d'attention que j'ai fait aux discours que Léonor m'a tenus d'elle.

L'envie que j'avais de prévenir en ma faveur par quelque bel exploit une dame que je commençais d'aimer me fit faire de si grands efforts, que je fus un des cavaliers qui s'acquirent le plus d'honneur dans cette journée. Ma sœur, aussi sensible que moi aux applaudissemens que je recevais des spectateurs, avait soin de me faire remarquer à son amie et de lui apprendre qui j'étais. La belle Castillane, par politesse, partageait sa joie et la félicitait de m'avoir pour frère. Après les joûtes, dès que je revis Léonor, je lui demandai avec empressement qui était la dame que j'avais aperçue avec elle dans un balcon. C'est dona Inès, me répondit ma sœur. Eh bien ! don Félix ; qu'en dites-vous ? Pour peu que

vous l'ayez considérée, vous devez en avoir été frappé. Je ne l'ai que trop vue, lui répliquai-je; sa beauté m'a ébloui, ou plutôt j'en ai éprouvé tout le pouvoir. Tandis qu'on me regardait dans la carrière comme un vainqueur, hélas! je me confessais vaincu par la fille de don Gaspard. Mon frère, reprit Léonor, je ne suis point étonnée que dona Inès vous ait donné de l'amour, et j'en suis d'autant plus ravie que je pourrai vous servir. L'amitié qui nous lie cette dame et moi m'en fait concevoir l'espérance.

Je profitai de la disposition favorable où je vis ma sœur, et je fis si bien, qu'elle se chargea d'un billet par lequel je déclarais mes sentimens à la belle Castillane dans les termes les plus passionnés. Le fond que je faisais sur la médiatrice, et la bonne opinion que les jeunes gens ont naturellement de leur mérite, ne me permirent pas de craindre que mon billet fût mal reçu; et véritablement le succès ne trompa point ma confiance: Mon frère, me dit Léonor quelques jours après, j'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer; on a fait d'a-

bord quelque difficulté de recevoir votre lettre ; mais enfin j'ai parlé, et l'on m'a écoutée. Dona Inès vous estime et consent que vous la demandiez en mariage à son père lorsqu'il sera revenu de Biscaye, où il est allé pour des affaires qui pourront l'y retenir deux ou trois mois. En attendant, elle veut bien que vous lui rendiez des soins, pourvu que ce soit secrètement; l'intérêt de sa réputation l'obligeant, dit-elle, à garder des mesures pendant l'absence de don Gaspard, elle vous défend de faire chanter des vers la nuit sous ses fenêtres, et de faire entendre le son des flûtes et des guitares; en un mot, elle vous interdit toutes les galanteries bruyantes. Cette défense, je l'avoue, est assez triste pour un Espagnol; mais, en récompense, il vous est permis d'écrire, et de vous flatter même qu'on vous honorera d'une réponse.

Léonor connut toute la violence de mes feux par les transports de joie que je fis éclater à ce discours; et je ne sais, tant elle avait de tendresse pour moi, si le plaisir qu'elle prit à me voir si content n'égala point celui qu'elle me causa; l'entremise

d'une sœur à qui mes intérêts étaient si chers, me fut d'un grand secours : j'eus pendant deux mois avec la belle Castillane non seulement un commerce de lettres, mais même quelques entretiens nocturnes au travers d'une petite fenêtre grillée qui donnait sur une ruelle derrière la maison de sa tante. Jusques-là tout allait le mieux du monde, tout tournait au gré de mes désirs ; et néanmoins, tandis que l'amour me faisait des jours si heureux, la fortune jalouse m'en préparait de misérables.

Don Gaspard revint de Biscaye et résolut de retourner à Burgos avec sa fille. Je sentis toutes les alarmes d'un amant qui craint de se voir séparer de ce qu'il aime, et dona Inès me parut les partager. Par bonheur pour moi, dona Juanna, qui chérissait sa nièce, ne voulut pas consentir qu'on la lui enlevât ; si bien que don Gaspard, n'osant déplaire en cela à une riche sœur dont ses enfans devaient hériter, eut la complaisance de la lui laisser. Je fus à peine affranchi de la peur de perdre Inès, que j'eus un plus juste sujet encore d'être saisi de la même crainte. Un jour que Léonor était

avec plusieurs autres dames chez dona Juanna, il arriva un courrier dans la chambre où était la compagnie; il remit une lettre à la belle Castillane, qui se retira vers l'estrade et ouvrit le paquet. Comme elle en faisait la lecture, ma sœur, qui l'observait, remarqua qu'elle avait un air gai, et que, selon toutes les apparences, le papier qu'elle lisait contenait des choses qui lui faisaient plaisir. De plus, Léonor prit garde qu'Inès, après avoir lu la lettre, appela une servante, lui dit quelques mots à l'oreille; et qu'ensuite la soubrette lui répondit d'un ton assez haut pour être entendue qu'elle lui conseillait de suivre son inclination.

Quand ma sœur m'eut rapporté ces paroles et fait part de ses remarques, nous nous mîmes à faire des commentaires peu réjouissans pour moi; nous jugeâmes que j'avais un rival qui n'était pas malheureux. Toutes nos conjectures aboutirent là, et il ne fut plus question que de savoir quel était le cavalier qui me disputait la fille de don Gaspard. Pour en être instruits, nous gagnâmes par des présens Théodora, la

suivante de cette dame, et nous la fîmes parler. Elle nous apprit que sa maîtresse était aimée de don Martin de Trevigno, gentilhomme des plus riches de Biscaye, et qu'ils s'écrivaient tous deux assez souvent : Je vous promets, ajouta la soubrette, que je vous ferai voir la réponse qu'elle doit faire à la dernière lettre qu'elle a reçue de votre rival; car toutes ses dépêches passent par mes mains, c'est moi qui les remets au courrier.

Je priai Théodora de tenir sa promesse; ce qu'elle ne manqua pas de faire; et voici ce que dona Inès mandait à son Biscaïen :

« Je suis ravie que vous ayez enfin obtenu
« ce titre de chevalier de Saint-Jacques que
« vous désiriez tant, et qui me prive depuis
« si long-temps du plaisir de voir l'unique
« objet de ma tendresse. Je serai charmée,
« n'en doutez pas, du prompt retour dont
« vous me flattez; mais souvenez-vous que
« je vous défends de venir à Pampelune. J'ai
« mes raisons. Allez à Burgos, et faites-y
« tous vos efforts pour déterminer mon père
« à me rappeler auprès de lui, quelque ré-

« pugnance qu'ait ma tante à souffrir que « je la quitte. Il faut avouer qu'elle me fait « bien acheter sa succession. Adieu; puis- « sé-je vous retrouver aussi amoureux que « je suis tendre et fidèle. »

Dona Inès.

Je ne puis vous dire ce que je devins lorsque j'eus lu cette lettre, qui m'apprenait dans quels termes la perfide Inès en était avec don Martin; j'eus besoin des sages conseils de ma sœur pour ne pas perdre le jugement; mais cette prudente fille sut si bien me remettre l'esprit, qu'au lieu de m'abandonner à ma fureur et d'aller accabler de reproches la coquette, je pris le parti de dissimuler. Léonor suivit mon exemple, et de son côté la fille de don Gaspard, s'imaginant que nous ignorions ce qui se passait, en usait toujours avec nous de la même façon. C'était à qui cacherait le mieux ses sentimens : je me trahissais jusqu'à lui écrire des lettres passionnées comme auparavant, et elle me faisait des réponses qui enchérissaient sur mes billets.

Tandis que nous vivions si cordialement

ensemble, don Gaspard arriva à Pampelune; il y venait chercher sa fille pour l'emmener à Burgos, où don Martin s'était déjà rendu. Mais dona Juanna s'opposa encore au départ d'Inès, et quelques raisons que son frère pût lui dire, elle n'y voulut jamais consentir. Don Gaspard n'osant aller contre la volonté d'une sœur qui aurait été femme à s'en venger par un testament, cessa de la contredire. Il fit plus, il quitta le séjour de Burgos pour demeurer avec elle à Pampelune. Dona Inès aurait volontiers dispensé sa tante d'avoir tant d'amitié pour elle, et, ne doutant point de la prochaine arrivée de son Biscaïen, elle prévoyait quelque embarras à nous tromper tous deux. Quelque artificieux que fût son esprit, elle n'était pas là-dessus sans inquiétude, et je crois qu'elle aurait encore été plus en peine, si elle eût su que je n'ignorais pas sa manœuvre.

Don Martin de Trevigno parut bientôt à Pampelune en bon équipage; il avait plusieurs laquais qui portaient une riche livrée, et il faisait une figure convenable à un chevalier de son ordre. Je le vis pour la pre-

mière fois dans une église où la fille de don Gaspard entendait la messe. Sitôt que je l'aperçus, je frémis sans savoir pourquoi, ou, pour mieux dire, j'eus un pressentiment qu'il était ce rival redoutable dont Théodora m'avait parlé. Il ne tarda guère à me le faire connaître : il aborda dona Inès, la salua d'un air galant ; et la dame, quoiqu'elle vît bien que je l'observais, le reçut d'une manière à me faire mourir de jalousie. Au lieu de se contraindre pour m'épargner la douleur d'être témoin de ses bontés pour un autre, elle lui prodigua les plus doux regards, et me perça le cœur par les marques d'amour qu'elle lui donna. Lorsqu'elle sortit de l'église, il l'accompagna jusque chez sa tante, où il entra avec elle comme un homme qui avait l'aveu de don Gaspard, pendant que, plein de rage et de dépit, je me retirai chez moi, où je me livrai aux plus cruels mouvemens qui puissent agiter un jaloux.

Cependant dona Inès, ayant apparemment fait réflexion que je pouvais n'avoir pas remarqué tranquillement l'accueil gracieux qu'elle avait fait à son chevalier de Saint-

Jacques, prit la peine de m'écrire sur la fin de la journée un billet par lequel elle me mandait que le cavalier que j'avais pu voir à l'église ne devait point m'alarmer, que c'était un intime ami de son père, et que comme tel, elle n'avait pu honnêtement se dispenser de répondre à ses politesses, mais que tout cela n'était que pure civilité, que des devoirs de bienséance, où le cœur ne mettait rien du sien, enfin qu'il n'y avait au monde qu'un seul homme qu'elle fût capable d'aimer, et que ce bienheureux mortel était moi. Ce billet imposteur me piqua et me fit prendre la résolution de me venger. Je me déguisai dès la nuit même, et j'allai m'embusquer aux environs de la maison d'Inès, dans l'intention d'attaquer mon rival, si je le rencontrais. Je fus à peine arrivé à la porte, qu'il sortit un petit page qui, s'approchant de moi, me demanda tout bas si j'étais le seigneur don Martin. Oui, mon enfant, lui répondis-je sur le même ton. Aussitôt le page me mit entre les mains un papier, en me disant que dona Inès, sa maîtresse, me priait de faire ce qui était marqué dans cette lettre. Je l'assurai que

je n'y manquerais pas, et je lui donnai une double pistole, avec quoi l'étourdi se retira aussi content que s'il se fût bien acquitté de sa commission. Je retournai promptement chez moi, très-impatient de savoir ce qui était contenu dans le billet. Je l'ouvris, et j'y trouvai ces paroles :

« Oui, don Martin, je tiendrai la parole « que je vous ai donnée aujourd'hui ; je se« rai demain à minuit à la petite porte du « jardin. »

Ces mots redoublèrent ma fureur, et vous vous imaginez bien que, ne respirant que vengeance, je passai une affreuse nuit. Que l'aurore me parut lente à se lever ! et que le jour qui la suivit fut long pour moi ! Que vous dirai-je? Ma patience était à bout quand l'heure que j'attendais arriva. Sitôt qu'elle fut venue, je me rendis en diligence à la petite porte du jardin, et mon rival s'y trouva un instant après. Il s'avance pour entrer, mais m'approchant de lui : Arrêtez, don Martin, lui dis-je, connaissez don Félix de Péralte, et sachez qu'il vient ici

troubler vos plaisirs. La perfide fille de don Gaspard m'a écouté dans votre absence. Elle m'a écrit plusieurs lettres qui peuvent en faire foi. Pour me venger de sa trahison, je veux priver cette dame du tendre entretien qu'elle se promet d'avoir avec vous cette nuit.

Le Biscaïen fut choqué de ce discours. Don Félix, me répondit-il, vous êtes bien audacieux et bien injuste en même temps de vouloir m'empêcher de parler à une dame que j'aime depuis près de six ans, et dont je vous apprends que je suis favorisé. Si c'est pour se divertir à vos dépens qu'elle a feint d'être sensible à vos soins, je désapprouve sa conduite; un cavalier de votre naissance mérite plus de ménagement; mais vous me permettrez de douter qu'elle ait poussé la feinte jusqu'à vous écrire; on connaît les cavaliers navarrois; ces messieurs se vantent volontiers d'être fort bien avec des dames dont ils ne sont pas même connus le plus souvent. C'en est trop, don Martin, lui répliquai-je; puisque vous osez douter que j'aie reçu des lettres d'Inès, ce doute injurieux sera la cause du combat

que nous allons avoir ensemble. Apprenez que les gentilshommes de Navarre sont aussi véridiques que ceux de Biscaye.

En achevant ces paroles je mis l'épée à la main, et le chevalier de Saint-Jacques eut bientôt tiré la sienne. Nous nous battîmes courageusement de part et d'autre; mais don Martin, pour son malheur, en voulant parer de son bouclier un coup que je lui portai, s'en acquitta si mal, que mon épée lui entra fort avant dans la gorge et lui ôta la vie. Je le laissai étendu par terre, et, m'introduisant dans le jardin, dont je trouvai la porte entr'ouverte, j'y rencontrai dona Inès qui se promenait avec Théodora en attendant son chevalier. Ah! parjure, lui dis-je en l'abordant brusquement, âme double et sans foi, vous ne me tromperez plus! Je sais vos perfidies, et je viens de m'en venger en tuant mon rival. Je voudrais dans ce moment que vous l'aimassiez mille fois encore plus que vous ne faites, pour vous causer plus de douleur en vous apprenant sa mort; et pour vous punir de vous être jouée de moi. Ce qui me console de la nécessité où je suis de quitter ma famille et

ma patrie, c'est que je vais aussi m'éloigner de vous pour jamais.

Après avoir dit ces mots avec toute la fermeté d'un homme qui n'était capable alors d'écouter que sa colère, je sortis du jardin, où je laissai dona Inès évanouie entre les bras de sa suivante. Je regagnai vite la maison paternelle, où je fus obligé de réveiller mon père pour l'informer du triste accident qui venait d'arriver. Il en fut d'autant plus surpris, qu'il avait ignoré jusque-là mon amour pour la fille de don Gaspard, et il en eut d'autant plus de chagrin, qu'il me voyait réduit à prendre la fuite, de peur de tomber entre les mains de la justice. Considérant toutefois que le mal était sans remède, il me donna une bourse pleine de pièces d'or avec quelques pierreries, et me fit sortir de chez lui avant l'aurore, monté sur le meilleur de ses chevaux. Je traversai la Navarre, et m'avançai à grandes journées dans la principauté de Catalogne; je n'eus point de repos que je ne fusse à Barcelonne; encore m'embarquai-je dans cette ville avec précipitation sur un vaisseau génois qui s'en retournait à Gênes.

D'abord que je me vis en Italie, je devins tranquille; et, me trouvant en état de voyager dans un si beau pays, je formai le dessein de le parcourir. Ainsi, après avoir vu ce qu'il y a de plus curieux à Gênes, je louai un cheval, ayant vendu le mien avant mon embarquement, et, tirant vers la Lombardie, je me rendis à la ville de Milan, où je demeurai six mois.

En disant adieu à mon père, nous étions convenus que je lui écrirais des lieux où je ferais quelque séjour, et que j'adresserais mes lettres à un religieux de Pampelune, de ses amis, qui les lui remettrait en main propre. Nous nous servîmes de cette voie pour nous donner réciproquement de nos nouvelles. Un jour mon père me manda que la fille de don Gaspard avait été si touchée de la mort de Trevigno, qu'elle s'était retirée dans un couvent. Il m'avertit en même temps que le bruit courait en Navarre qu'un frère de don Martin, voulant venger le défunt, était parti de Biscaye et me cherchait de ville en ville. Quoique cet avis me causât peu d'inquiétude, je crus devoir prendre des précautions pour

prévenir les surprises; je cachai mon nom, et ne dis à personne de quel endroit d'Espagne j'étais.

M'ennuyant à Milan, j'achetai un bon cheval, dans l'intention de m'en servir pour faire le tour de l'Italie, et je partis pour aller à Parme. Sur la fin de la seconde journée, je quittai en rêvant une route qui m'aurait mené à une hôtellerie, pour suivre un sentier qui m'engagea dans un pays coupé de halliers et de buissons. Je voulus retourner sur mes pas et regagner le chemin dont je m'étais écarté; autre imprudence; au lieu de réparer par là ma faute, je m'enfonçai dans un détroit d'où la nuit, qui survint, ne me permit pas de sortir. Il me fallut prendre le parti d'attendre le jour dans cet endroit. Je mis donc pied à terre; et, après avoir débridé mon cheval pour le laisser paître à discrétion, je m'étendis sur l'herbe, espérant qu'un long sommeil suppléerait au défaut de nourriture.

Mes yeux en effet commençaient à se fermer lorsque j'entendis quelques cris funèbres d'oiseaux de mauvais augure, qu'une voix plaintive accompagnait par in-

tervalles. Je me levai pour découvrir la cause du bruit qui frappait mon oreille; je marchai vers le lieu d'où il semblait partir; et, à la faveur de la faible clarté d'une lune couverte de nuages, j'aperçus un édifice qui me parut une chapelle tombée en ruine, et devenue la demeure des chouettes et des hibous. Je m'avançai pour l'examiner de plus près, et à mesure que j'en approchais, j'entendais plus distinctement le bruit qui se faisait en-dedans. Tantôt tout l'édifice retentissait de cris d'oiseaux sinistres, et tantôt je démêlais des plaintes et des gémissemens comme d'une femme qui, par un outrage de la fortune, se trouvait malgré elle dans ce lieu plein d'horreur.

L'envie que j'avais d'apprendre ce que j'en devais penser me fit entrer dans la masure, non sans frayeur, car l'homme le plus intrépide à ma place n'en aurait pas été exempt, mais avec assez de courage pour pouvoir contenter ma curiosité. Je marche l'épée nue à la main parmi les débris de la chapelle, et j'arrive à une espèce de tombeau d'où sortit tout à coup une voix qui prononça ces paroles accompagnées de

soupirs et de sanglots : O malheureuse femme! pourquoi faut-il que tu sois condamnée à souffrir un si cruel tourment!

J'avouerai qu'à ces mots je sentis un effroi mortel; mon esprit se troubla. Je m'imaginai que c'était une âme en peine; néanmoins, tout tremblant et tout agité que j'étais, je ne laissai pas de parler à la voix que je venais d'entendre; mais je lui adressai un discours qui marquait bien le désordre où étaient mes sens. Esprit immortel, lui dis-je, vous qui, dégagé des liens du corps, expiez dans ce monument les fautes que vous avez commises pendant que vous étiez enveloppé dans la matière, dites-moi si je puis vous être utile; je suis prêt à faire ce que vous m'ordonnerez. Ah! traître! me répondit la voix, tu n'es pas content de m'avoir enfermée dans un tombeau; tu veux ajouter la raillerie à la cruauté; la mort lente et inhumaine qui m'attend dans cet horrible sépulcre devrait pourtant bien te satisfaire.

A cette réponse, qui me fit connaître que j'avais affaire à une personne vivante, la raison reprit sur moi son empire; je perdis

ma frayeur, et dis à la femme affligée : Qui que vous soyez, sachez que je ne suis pas l'auteur de votre infortune; vous parlez à un voyageur qui, s'étant égaré, se disposait à passer la nuit sur l'herbe à deux pas d'ici; j'ai ouï du bruit; je suis entré dans cette masure pour en savoir la cause; les premières paroles que j'ai entendues m'ont troublé le jugement; j'ai cru que vous étiez un esprit : dans cette imagination, je vous ai conjurée, et la réponse que vous m'avez faite m'a désabusé. Je me consolerai de m'être écarté de ma route, si je vous suis bon à quelque chose. Ne perdons point de temps; sortez de l'endroit affreux où vous êtes, et me suivez; j'ai un cheval à la porte de cette chapelle, et je vous conduirai où vous jugerez à propos que je vous mène.

Seigneur, me répondit la dame, je ne puis me tirer de ce tombeau, si vous ne m'aidez; j'y suis liée avec des cordes, et je n'ai rien de libre que la langue; que j'emploierai le reste de ma vie à remercier le ciel de vous avoir fait passer par ici. Je m'approchai aussitôt du monument, et j'y trouvai en effet une femme qui avait les mains

et les pieds garrottés ; mais ce qui me fit le plus d'horreur, c'est que son corps était étroitement lié à celui d'un homme mort. Cette effroyable accolade me remplit de terreur. Je reculai. Généreux inconnu, me dit la dame, séparez la vie de la mort ; défaites-moi promptement du cadavre auquel je suis attachée ; détruisez l'ouvrage d'un jaloux furieux.

Je jugeai par ces derniers mots que l'état déplorable où l'on avait réduit cette malheureuse femme devait être une nouvelle façon italienne de punir une épouse infidèle. Un galant homme ne balance point à secourir une personne qui a besoin de secours. Je joignis la dame, et, me servant de mon épée pour rompre ses liens, je la débarrassai du cadavre qui l'incommodait. Ensuite, l'ayant tirée du tombeau et de la masure, je la menai à l'endroit où paissait mon cheval. Comme le jour parut quelques momens après, je la fis monter derrière moi ; puis, suivant un sentier sans savoir où il nous conduirait, nous arrivâmes en peu de temps à Betola. Je me reconnais, dit alors la dame, qui avait jus-

que-là gardé le silence; le lieu où je veux me retirer n'est qu'à deux milles de ce village. Seigneur, ajouta-t-elle en me montrant du doigt une route peu frayée, allons par là, s'il vous plaît, et nous gagnerons en moins d'une heure une ferme où vous serez reçu par des personnes sensibles au service que vous m'avez rendu. C'est entre les mains de mon père et de ma mère que vous allez me remettre. O Anselme! ô Dorothée! poursuivit-elle en s'attendrissant, malheureux auteurs de ma naissance, quelle sera votre affliction quand vous apprendrez l'injuste et cruel traitement qu'on a fait à votre fille! Cette apostrophe fut suivie de tant de soupirs et de larmes, que je ne pus me défendre de plaindre la dame, quoique je doutasse fort qu'en la délivrant j'eusse arraché à la mort une victime tout-à-fait innocente.

Nous trouvâmes à la porte de la ferme un vieux homme et une vieille femme : c'étaient Anselme et Dorothée. Ils ne reconnurent pas sitôt leur fille, qu'ils firent paraître une extrême surprise. Juste ciel! s'écria le père, c'est Lucrèce! Vous ici sans

votre mari! Pourquoi n'est-il point avec vous? Lucrèce, pour toute réponse, fondit en pleurs et s'affligea sans mesure. Je vois bien, dit alors la mère, qu'Aurelio mon gendre a fait quelque extravagance. Les sanglots de la jeune dame redoublèrent à ces paroles, qui renouvelaient sa douleur; si bien qu'Anselme et Dorothée, voyant qu'ils ne pouvaient tirer d'elle le récit qu'ils en attendaient, s'adressèrent à moi pour me prier de les instruire du sujet de ses peines, si je le savais. Je leur contai dans quel état et dans quel endroit j'avais rencontré leur fille; mais je leur dis que j'ignorais pourquoi son époux en avait usé si cruellement avec elle. Pendant que je leur faisais ce détail, qu'ils écoutaient avec horreur, Lucrèce se remit un peu, et, reprenant l'usage de sa voix, elle nous fit une histoire, ou peut-être un roman pour sa justification.

Aurelio mon mari, nous dit-elle, est l'homme d'Italie le plus jaloux et le plus capable, dans ses accès, de se porter aux extrémités les plus violentes. Il m'a soupçonnée, je ne sais sur quelles apparences,

d'avoir fait une attention coupable à la jeunesse et à la beauté d'un de ses domestiques. Dans cette imagination, après avoir poignardé le malheureux qu'il croyait digne de ce châtiment, il nous a liés tous deux avec des cordes, et à l'aide de l'un de ses gens dévoué à ses fureurs, il nous a transportés dans cet état au lieu où ce cavalier généreux m'a trouvée.

Anselme et Dorothée, qui n'étaient pas à se repentir d'avoir livré leur fille au seigneur Aurelio, dont ils connaissaient le caractère, furent pénétrés de la plus vive douleur à ce récit. Ils joignirent leurs pleurs aux nouvelles larmes que répandit Lucrèce, qui acheva de leur persuader qu'elle était innocente en leur disant : Vous jugez bien que, si j'avais quelque chose à me reprocher, je n'aurais pas l'insolence de venir me présenter devant vous; bien loin d'oser me jeter dans vos bras, je fuirais la maison paternelle; j'irais au bout du monde cacher la honte d'avoir démenti l'éducation que vous m'avez donnée.

Le père et la mère crurent leur fille sur sa parole, se reprochèrent de l'avoir si mal

mariée, et la reçurent enfin avec toute la tendresse qu'elle pouvait attendre d'eux; ensuite ils me firent mille remercîmens de l'avoir sauvée par ma généreuse assistance d'un infaillible trépas. Ils me proposèrent de m'arrêter quelque temps dans leur ferme; mais je n'y voulus demeurer qu'un jour; après quoi, m'étant fait enseigner le chemin de Parme, je me rendis à cette ville, si célèbre par le séjour qu'y fait ordinairement le prince qui en est le souverain.

Il n'y avait pas trois jours que j'y étais, qu'il m'y arriva une aventure qui pensa être la dernière de ma vie. Un après-souper je sortis de mon hôtellerie pour me promener dans la ville, fort curieux de savoir si les galans de Parme, pendant la nuit, ne chantaient pas leurs peines et leurs plaisirs sous les balcons de leurs maîtresses. Il était déjà plus de onze heures, qu'aucun son de guitare n'avait encore frappé mon oreille; mais à minuit j'entendis de toutes parts des voix et des instrumens. Je m'avançai vers un carrefour où se donnait un concert qui me parut dans le goût espagnol; ce qui me fit juger que c'était quelque cavalier de

ma nation qui régalait d'une sérénade une dame qu'il aimait. J'écoutais avec plaisir ce concert, lorsque la musique cessa tout à coup. Un bruit d'épée succéda au son des violons, et un moment après j'aperçus un homme qui se battait en reculant contre trois autres qui le poussaient tous ensemble avec beaucoup de vigueur. L'inégalité de ce combat me choqua; je tirai mon épée, et, courant me ranger auprès du cavalier, qui ne pouvait manquer à la fin de tomber sous les coups de ses ennemis, je le secondai si bien, que nous les obligeâmes à se retirer avec quelques blessures, qu'ils n'auraient peut-être point reçues, si je ne me fusse pas mis de la partie.

Le cavalier que je venais de secourir se montra fort sensible à ce service. Il ne pouvait se lasser de m'en remercier : Seigneur, lui dis-je en langue castillane, ce que je viens de faire pour vous ne mérite pas tant de remercîmens. Pouvais-je voir de sang-froid dans le péril un de mes compatriotes? car je vous crois Espagnol. Vous ne vous trompez pas, me répondit-il; je suis de Biscaye, et don Grégorio de Trevigno est

mon nom. Et vous, ajouta-t-il, dans quelle province d'Espagne avez-vous pris naissance? apprenez-moi de grâce qui vous êtes; que je sache à qui je suis si redevable. Dispensez-moi, lui répliquai-je, de satisfaire votre curiosité. Si je la contentais, vous seriez peut-être fâché de m'avoir obligation.

O ciel! s'écria le Biscaïen, seriez-vous don Félix de Péralte? Oui, lui dis-je, c'est moi qui ai tué votre frère à Pampelune; c'est moi que vous êtes venu chercher en Italie, et que le hasard vous fait rencontrer en ce moment. Le secours que vous a prêté mon bras est un piége que la fortune vous a tendu pour me dérober à votre vengeance; mais je ne veux pas vous échapper. N'ayez point d'égard à un service que j'aurais rendu à un autre comme à vous, et ne regardez que l'offense reçue. Vengez la mort d'un frère.... Le feriez-vous à ma place, interrompit don Grégorio? Parlez, je me réglerai là-dessus. Vous m'embarrassez, lui répliquai-je. Si vous aviez tué mon frère, et que je vous dusse la vie, je m'imagine que ma reconnaissance m'empêcherait d'écouter mon ressentiment. Hé pourquoi,

repartit-il, voulez-vous que j'en use d'une autre manière? Pensez-vous que j'aie moins de délicatesse que vous sur les procédés? Non, don Félix, je sais ce que l'honneur exige de moi dans cette conjoncture; le sang a beau en murmurer, je ne vous mets plus au nombre de mes ennemis. Vous avez réparé vous-même l'injure que vous avez faite à ma famille, puisque la même épée qui a tranché les jours de don Martin a conservé ceux de don Grégorio : je fais plus, je vous offre mon amitié; accordez- moi la vôtre.

Croirez-vous bien que dès ce moment ce cavalier et moi nous formâmes la *plus* étroite liaison ? Il m'apprit sa demeure, je lui enseignai la mienne, et nous ne nous séparâmes point sans nous promettre réciproquement de nous revoir le lendemain matin. En effet, le jour suivant, nous étant tous deux levés de bonne heure dans l'intention de nous prévenir l'un l'autre, nous nous rencontrâmes en chemin. Après les premiers complimens, il me dit qu'il voulait me donner la connaissance d'un seigneur de la cour avec lequel il était fort bien. En même temps il me mena chez le comte

Guadagni, favori du duc et premier gentilhomme de sa chambre, auquel il me présenta en lui disant : Vous voyez don Felix de Péralte, cet ennemi mortel que je cherchais partout pour me couper la gorge avec lui ; c'est présentement un de mes meilleurs amis. Par quel miracle, répondit le comte, ce grand changement s'est-il fait ? Alors don Grégorio lui raconta notre aventure, avouant que, sans mon assistance, il aurait perdu la vie. Le comte, après avoir écouté ce détail avec beaucoup d'attention, nous félicita sur un événement qui nous réconciliait tous deux, et terminait si heureusement une affaire d'honneur, qui ne finit ordinairement que par la mort d'une des parties.

Guadagni trouva cet incident si singulier, qu'il ne put s'empêcher d'en parler au duc son maître, qui voulut par curiosité me voir et m'entretenir. J'eus le bonheur de plaire à ce prince, qui, pour m'arrêter dans sa cour, me fit lieutenant de ses gardes. Son favori, d'un autre côté, me prit en affection ; de sorte que je pouvais me flatter de faire un jour la plus brillante for-

tune. J'eus de quoi charmer mon père en lui faisant savoir comment j'étais devenu ami de don Grégorio, et en lui mandant la situation favorable où j'étais à la cour de Parme; aussi m'assura-t-il dans sa réponse qu'il n'avait jamais reçu de lettre qui lui eût fait tant de plaisir que celle-là.

Je m'attachai donc à me rendre agréable au duc, et je fis des progrès si rapides dans les bonnes grâces de ce prince, qu'en moins de deux années je parvins à remplir la place du comte Guadagni, qui la laissa vacante par sa mort. Vous jugez bien qu'on ne vit pas sans peine à la cour un étranger occuper un poste de cette importance. L'envie arma contre moi tous les seigneurs qui croyaient le mériter. Ils se liguèrent ensemble pour me perdre dans l'esprit du maître; ils y employèrent tous leurs soins et tous les artifices dont les courtisans sont capables; mais leurs efforts furent inutiles; je dirai même que, plus ils firent jouer de ressorts pour ébranler ma fortune, plus ils travaillèrent à l'affermir. Il est vrai qu'il n'était pas facile de m'ôter la confiance d'un prince dont je connaissais

les vices et les vertus. Guadagni, avec cette connaissance, avait toujours conservé son crédit, et j'espérais que je ne serais pas plus maladroit que lui. Effectivement, je trouvai le secret de me rendre si nécessaire au duc, qu'il ne voyait plus que par mes yeux. Jamais favori n'a eu plus d'ascendant sur son maître. On m'appelait le coadjuteur des états de Parme.

Tous les courtisans cédaient donc à mon étoile; mais mon pouvoir était balancé par une dame pour qui le duc avait une passion aveugle. La marquise Origo, femme de son premier écuyer, était cette dangereuse personne: quoiqu'elle ne fût plus dans sa première jeunesse, elle ne laissait pas d'être la plus piquante beauté de la cour, comme elle en était la plus artificieuse. D'abord qu'elle vit le prince dans ses filets, elle forma le dessein de m'écarter de lui pour le posséder toute seule, comme de mon côté je me préparai à le détacher d'elle, ainsi que cela se pratique entre les maîtresses et les favoris des grands. Pour en venir à bout de part et d'autre, nous commençâmes à nous rendre mutuellement de

mauvais offices. Quand j'étais avec le duc, je saisissais toutes les occasions de parler d'elle malignement; et lorsqu'elle était avec lui, elle me ménageait encore moins. Ce prince, qui n'avait que le défaut d'être trop bon, tantôt écoutait la marquise, et tantôt ajoutait foi à ce que je lui disais: imaginez-vous un vaisseau qu'agitent deux vents contraires, et qui cède tour à tour à l'un et à l'autre.

Ma redoutable ennemie ne l'était point des plaisirs de ce monde; elle avait la réputation de n'être pas plus fidèle au duc son amant qu'au marquis son époux. Je *dressai* mes batteries de ce côté-là. Je la fis observer par des espions que je payai bien et qui me servirent de même. Ils m'apprirent que la dame s'était entêtée depuis peu du comédien Octave, premier acteur de la troupe du prince; que, non contente de le faire venir presque tous les jours à sa toilette, elle se donnait quelquefois la peine d'aller chez lui le matin dans un carrosse de louage et déguisée en femme du commun; enfin que je ne devais pas douter qu'ils ne fussent en commerce de galanterie.

Ce rapport me causa beaucoup de joie; mais, avant que d'en tirer l'avantage que j'en attendais, je voulus m'assurer de la vérité. Pour cet effet, j'envoyai chercher Octave, et l'engageai à souper tête à tête avec moi, en lui disant que j'avais une affaire de la dernière conséquence à lui communiquer. Octave, lui dis-je sur la fin du repas, j'ai une assez fâcheuse nouvelle à vous annoncer. Le duc sait que la marquise Origo a pris du goût pour vous, et que vous avez souvent avec elle de secrets entretiens.

Le comédien pâlit à ce discours et se troubla. Tout bon acteur qu'il était, il en fut déconcerté. Je ne fis pas semblant de remarquer son désordre, et je continuai de cette sorte : Vous savez que je suis de vos amis : je vous l'ai témoigné plus d'une fois, et je prétends vous le prouver dans cette occasion en vous donnant un bon conseil. Savez-vous ce que je ferais à votre place ? J'irais me jeter aux pieds du prince et je lui avouerais tout. Vous connaissez sa bonté : un aveu franc et sincère calmera son courroux. Je suis sûr qu'il vous par-

donnera de n'avoir pu résister aux avances d'une si belle dame. Je m'offre à vous présenter à son altesse, et même à lui parler en votre faveur.

Octave avait trop d'esprit pour ne pas se défier d'un semblable conseil donné par un homme qu'il savait bien être l'ennemi mortel de la marquise. Peut-être même pénétra-t-il ma malice, et jugea-t-il que je ne lui conseillais de faire une démarche si délicate que pour avoir la preuve d'une chose dont je n'avais que des soupçons. Aussi prit-il le parti de nier qu'il eût jamais été assez téméraire pour oser élever sa *pensée* jusqu'à la marquise. Cependant rien n'était plus véritable, et j'en fus pleinement convaincu deux jours après.

Un de mes espions vint me dire à mon lever que la marquise Origo, en carrosse de louage et sous son déguisement ordinaire, venait d'entrer chez Octave, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de la voir sortir. Je m'habillai à la hâte et suivis l'espion, avec lequel je me cachai à quelques pas de la maison du comédien. Nous aperçûmes bientôt la dame, que je reconnus à son allure

malgré son travestissement. Pour être encore plus sûr de mon fait, je la joignis et lui levai le voile qui lui couvrait le visage. Elle poussa un cri d'étonnement à ma vue. Je voulus lui faire des excuses, feignant de l'avoir prise pour une autre; mais elle s'éloigna de moi sans prononcer une parole, regagna le carrosse qui l'attendait, et disparut en un clin-d'œil.

Charmé de pouvoir assurer moi-même qu'elle avait été chez Octave, je courus au palais d'un air de triomphe pour raconter au duc ce que j'avais vu. Malheureusement il venait de sortir, et il ne revint que deux heures après. En arrivant, il remarqua de l'émotion sur mon visage : Qu'avez-vous? me dit-il; vous paraissez agité. Seigneur, lui répondis-je, votre altesse m'est trop chère pour n'être pas sensible à l'indigne trahison qu'on lui fait. Parlez-moi plus clairement, reprit-il; qui me trahit? et quelle perfidie m'a-t-on faite? La marquise, lui répliquai-je, est une infidèle que vous devez abandonner. L'ingrate, oubliant ce qu'elle doit à votre amour, qui l'honore.... Péralte, interrompit le prince en me regar-

dant d'un œil irrité, prenez garde à ce que vous dites. Voilà comme vous êtes, votre haine empoisonne toutes les actions de la marquise, et vous la condamnez sur la moindre apparence. Quel nouveau crime a-t-elle donc commis pour mériter que vous lui donniez les noms d'ingrate et d'infidèle? Je pourrais, lui dis-je, l'appeler d'un nom encore plus odieux : elle a ce matin été chez le comédien Octave en carrosse de louage et déguisée en femme du commun. Je l'ai vue sortir de la maison de cet histrion, où l'amour la conduit assez souvent.

Quelle calomnie! s'écria le duc. Peut-on imputer à la marquise des sentimens si bas! Heureusement pour elle, je connais son innocence et la fausseté de votre accusation. Je viens tout à l'heure de chez cette dame, qui est malade, et qui même s'est fait saigner ce matin. On lui a tiré trois palettes de sang, qui sont encore sur une table dans son appartement. Que diriez-vous, si je vous les faisais voir? Je dirais, lui répondis-je, que ce sang n'est pas le sien, et que c'est un artifice dont elle se sert pour confondre mon accusation. Le prince me

traita d'opiniâtre ; et quelque chose que je pusse lui dire contre l'accusée, il donna le tort à l'accusateur.

Pour savoir ce que je devais penser des palettes de sang ; je chargeai mes espions de découvrir le chirurgien de la maison de la marquise et de me l'amener ; ce qui fut bientôt fait. Mon ami, lui dis-je pour l'intimider, le duc vous ordonne, sous peine de prison perpétuelle, de m'apprendre si vous avez ce matin saigné la marquise Origo. Le chirurgien pâlit à ces paroles, et me répondit d'un air effrayé : Il n'est pas besoin qu'on me menace pour me faire obéir aux ordres de mon souverain ; et, pour répondre à votre question, je vous dirai que ce matin l'on m'est venu chercher de chez la marquise Origo pour aller saigner une de ses femmes; j'y ai été : j'ai tiré trois palettes de sang à la soubrette, et je me suis retiré. Ce n'est donc pas, lui répliquai-je, la marquise que vous avez saignée ? Non, vraiment, repartit-il ; je n'ai pas même vu cette dame.

Sur le rapport de ce chirurgien, j'assurai le duc que les trois palettes de sang n'avaient

point été tirées des veines de sa maîtresse, qui ne disait avoir été saignée et ne faisait la malade que pour faire croire qu'il n'était pas possible qu'elle eût été le matin chez Octave dans l'état où elle se trouvait. Le prince, que son amour aveuglait, ne pouvait s'imaginer qu'elle fût capable d'un pareil manége. Il faudrait, s'écria-t-il, que la marquise fût une grande friponne pour avoir recours à cet artifice; c'est ce que j'approfondirai tantôt, poursuivit-il; je verrai son bras : s'il n'y a point de piqûre de lancette, je croirai tout ce que vous m'avez dit, et je romprai pour toujours avec *la* coquette; mais Péralte, ajouta-t-il d'un air menaçant, s'il y en a, comptez que je vengerai la dame de vos jugemens téméraires. Je me soumis à toute sorte de châtimens, si elle avait le bras nouvellement piqué, tant j'étais persuadé qu'elle s'était contentée de dire au duc qu'elle avait été saignée.

Il retourna donc le soir chez elle, sous prétexte de vouloir s'informer par lui-même de l'état de sa santé. Je ne vous dirai point quelle conversation ils eurent ensemble, ni

ce qui se passa entre eux; mais, quand je me présentai le lendemain devant le prince, il me fit un accueil glacé : Péralte, me dit-il, la marquise a été saignée, c'est un fait certain : j'ai ôté la compresse qu'elle a au bras, et j'ai vu la piqûre. Je ne veux plus que vous troubliez mon repos par des accusations pleines de témérité, et j'aime mieux qu'une maîtresse me trompe que de devoir sa fidélité au soin de veiller sur elle.

A ce discours, qui me rendit muet et confus, je jugeai que le chirurgien à qui j'avais parlé n'avait pas été sincère, ou que la marquise s'était fait ouvrir la veine par un autre. Le duc expliqua mal mon silence, et, me regardant comme un faux délateur qui se voyait confondu, il me tourna le dos, et me fit dire par le capitaine de ses gardes de ne plus paraître à la cour. Je sentis d'abord, je l'avoue, vivement ma disgrâce, et j'eus un dépit mortel d'avoir été la dupe d'une femme que je m'étais flatté de perdre ; mais j'appelai à mon secours la philosophie, qui me fit voir d'un autre œil la place que je venais d'occuper. Le ciel même

s'en mêla, en m'inspirant des sentimens qui me détachèrent peu à peu du monde. Je m'éloignai donc de la cour de Parme, et gagnai la ville de Gênes, où je n'attendis pas long-temps l'occasion de repasser en Espagne. Je m'embarquai sur un vaisseau frété pour Alicante, où, étant heureusement arrivé, j'achetai un cheval et pris le chemin de Pampelune. Je passai comme vous un soir auprès de cet ermitage, et demandai à y loger, ne connaissant pas le pays. On m'ouvrit la porte, et je fus reçu par un ermite de quatre-vingts ans, qui marchait encore sans bâton et jouissait d'une santé parfaite. Il me fit le même traitement que je vous fais, et me tint des discours qui achevèrent de me déterminer à renoncer au monde.

Pour vous dire le reste en deux mots, je priai le vieillard de me permettre de vivre avec lui dans cette solitude. Il y consentit; j'y demeurai; et dès ce moment, ne voulant plus m'occuper que de mon salut, je m'enterrai dans cet ermitage. Je n'allai pas même à Pampelune. Le plaisir de revoir mon père et ma sœur fut le premier sacri-

fice que je fis à Dieu. J'ai passé ici vingt années avec ce bon ermite, et il y en a dix qu'il est mort.

Le solitaire en cet endroit finit son récit. Je le remerciai de sa complaisance, et lui dis en souriant que je me sentais tenté de suivre son exemple. Vous êtes encore trop jeune, me répondit-il, pour embrasser un genre de vie qui demande un homme revenu des amusemens du siècle. Il faut bien connaître le monde quand on veut le quitter : c'est le défaut de cette connaissance qui remplit les cloîtres de mauvais religieux.

CHAPITRE IX.

Estévanille prend congé de l'ermite, et se rend à Sarragosse, d'où il retourne à Rodenas, chargé d'une heureuse nouvelle pour don Christoval. Suites de cette nouvelle.

Je fus debout le lendemain dès la pointe du jour. Je dis adieu à mon hôte,

voir remercié de la bonne réception qu'il m'avait faite; je remontai à cheval, et piquai vers Sarragosse, où j'arrivai avant midi.

Je trouvai monsieur le gouverneur et sa fille qui s'entretenaient dans une salle avec l'évêque de Salamanque. Sitôt qu'ils m'aperçurent, ils commencèrent à me faire des questions tous à la fois : Comment se porte mon gendre? Dis-moi des nouvelles de mon neveu. Dans quel état as-tu laissé mon mari? Messeigneurs, madame, leur répondis-je, mon maître jouit d'une santé parfaite; et quant à la manière dont monsieur d'Albarazin en use avec lui, voici des lettres qui vous en instruiront amplement. A ces mots je tirai de ma poche mes papiers, et délivrai à chacun sa dépêche.

Je m'imaginais qu'ils se contenteraient d'un assez long détail que don Christoval leur faisait des considérations et des égards qu'on avait pour lui à Rodenas; mais point du tout. Ils se remirent à m'interroger : ils m'obligèrent à leur raconter jusqu'aux [illegible]s particularités de notre voyage,

et même à leur faire une exacte description du château de l'évêque d'Albarazin. Encore n'en fus-je pas quitte pour cela ; car l'après-dîner dona Anna, voulant avoir avec moi un entretien particulier, me fit appeler : Hé bien ! Gonzalez, me dit-elle, si vous nous avez fait, comme je n'en doute pas, un fidèle rapport, votre maître doit être fort satisfait de se voir dans un séjour plein de charmes, et où l'on ne songe qu'à le divertir. Je suis persuadée qu'avec le secours des plaisirs qu'on lui procure à Rodenas, il soutiendra facilement mon absence. Ah ! madame, lui répondis-je, jugez mieux du pouvoir de vos appas, et rendez plus de justice à un époux qui vous adore ; ne pensez pas qu'aucun amusement soit capable de lui faire oublier une épouse telle que vous. Il n'est occupé que de sa chère dona Anna ; vous êtes toujours présente à son esprit. Estévanille, m'a-t-il dit à mon départ, j'envie ton bonheur : tu vas revoir dona Anna, dont le ciel en colère veut que je sois séparé.

La dame sourit en m'entendant parler de cette sorte. Ensuite, prenant un air ten-

dre : Ne me trompez-vous point, Gonzalez? me dit-elle. Est-il bien vrai que don Christoval compte les jours de notre éloignement? Les jours, madame! m'écriai-je ; ah! dites plutôt les instans. Il succombera sous le poids de l'àbsence, si Dieu ne lui fait la grâce d'y résister. Véritablement je dorais un peu la pilule ; car enfin, quoique mon maître fût fort amoureux de sa femme, il n'était pas homme à se laisser mourir de chagrin de ne la voir pas.

Don Christoval, reprit la dame, sera bientôt à Sarragosse, du moins je me flatte de cette espérance. Mon père a déjà eu deux conférences avec les principaux parens de don Melchior de Rida. Ils conviennent tous que ce cavalier s'est justement attiré son malheur, et paraissent disposés à s'accommoder. Effectivement, le comte de Villamediana et l'évêque de Salamanque firent si bien, qu'ils terminèrent promptement cette affaire, et me renvoyèrent porter cette bonne nouvelle à Rodenas. Don Christoval y fut trop sensible pour pouvoir faire un plus long séjour dans ce château ; il prit congé de l'évêque d'Al-

barazin en lui témoignant toute la reconnaissance qu'il lui devait, et s'en retourna gaîment à Sarragosse, où l'attendait une épouse qu'il aimait autant qu'il en était aimé.

Son retour ramena la joie chez le gouverneur; on y fit de nouvelles fêtes, et les jeunes époux goûtèrent à loisir les douceurs de l'union conjugale. Après deux mois de réjouissances, l'évêque de Salamanque reprit le chemin de son diocèse avec sa nièce et son neveu. Nous traversâmes à petites journées la Castille-Vieille, et nous nous arrêtâmes au château de Rodiliana, qui est à l'entrée de la province de Léon, et qui appartenait à notre prélat. Nous y demeurâmes trois semaines, pendant lesquelles toute la noblesse des environs nous tint bonne compagnie. Comme on connaissait monseigneur pour un homme qui aimait à voir grand monde à sa table, les plus petits *hidalgos* venaient tous les jours dîner au château avec le plumet au chapeau et la longue rapière au côté. Ils se présentaient fièrement devant sa grandeur, qui les recevait avec une politesse qui flattait infini-

ment leur vanité. Enfin nous nous rendîmes à Salamanque, et nous allâmes tous loger au palais épiscopal.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE II.

LIVRE III.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



